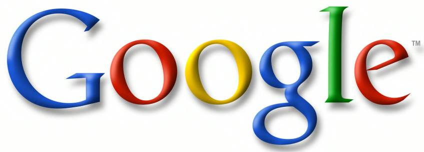


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

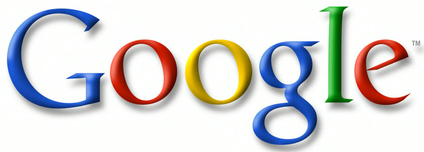
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

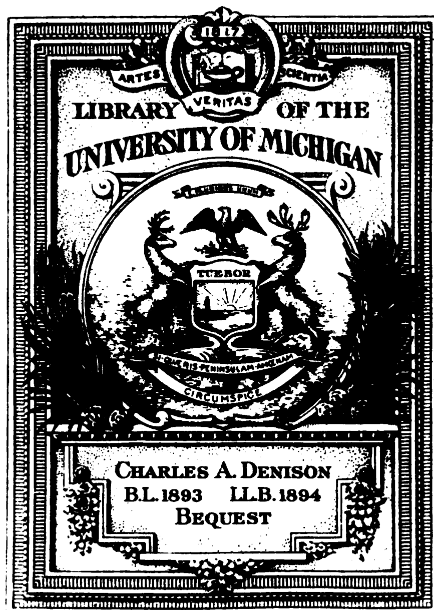
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

COLL.
R. S. J.


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST





DP
166
.F3
D94

[illegible] [illegible]

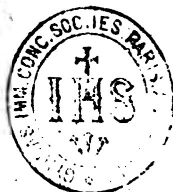
HISTOIRE
DE
CONSALVE
DE CORDOUE,
SURNOMMÉ
LE GRAND CAPITAINE.

TOME PREMIER.

Jean Nicolas

Par le R. P. DUPONCET, *de la Compagnie de* JESUS.





A PARIS,
Chez JEAN MARIETTE, ruë S. Jacques, aux Colonnes d'Hercule.

MDCC. XIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

rinted in France.



Denison
Nijhoff
4-5-31
35730
2 v.

AU ROY CATHOLIQUE.



IRE,

L'Histoire que VÔTRE MAJESTE' *me permet de rendre publique sous son Nom Auguste, pourra faire naître dans son cœur des sentimens, qui bien qu'opposez les uns aux autres, ne laisseront pas d'exciter & de partager entre-eux sa complaisance. D'un costé, elle verra des Rois François triompher en Italie par l'éclat de leurs victoires; & le sang Royal de*

France qui coule dans ses veines se reveillant à la vûë de ce triomphe, elle sentira son cœur s'intereßer aux glorieux succès d'une Couronne où elle touche de si prés, quoyque par une generosité sans exemple elle ayt sacrifié au bien de la paix le droit qu'elle y avoit. D'autre part, quand se presenteront à ses yeux les François repoussez par les armes Espagnoles, & le grand Capitaine qui fait le sujet de cette Histoire, retirant deux fois de leurs mains le Royaume de Naples pour l'unir à la Couronne d'Espagne, quelle joye n'aura-t-elle pas de se voir en possession d'un Etat où se trouvent de telles ressources, des hommes également capables & d'en accroître la puissance, & d'en reparer les pertes?

Mais quand on mettroit à part leur valeur & toute autre vertu militaire, ces dispositions favorables où VÔTRE MAJESTE' *trouva d'abord & où persiste encore tout le Royaume à son égard, luy laisseroient-elles quelque chose à regreter*

où à desirer? En quel païs, SIRE, eussiez-vous eu des Sujets qui joignissent à tant de sagesse & de grandeur d'ame, par où ils se distinguent des autres nations, plus de fidelité à leur parole, depuis qu'ils vous eurent appellé pour regner sur eux; plus de constance à soutenir vos droits contre un Concurrent, qui jaloux de vostre élevation, s'étoit rendu formidable par ses intrigues & par les armes de ses Alliez; plus de détachement de leurs interests particuliers pour les rapporter tous aux vostres, dont ils croyent & publient hautement que dépendent la seureté publique & le bonheur general de leur Etat. Que toute l'Europe pour se venger sur vous de la puissance victorieuse & invincible de vôtre Auguste Ayeul, conjure vôtre ruine, ils font teste à toute l'Europe, persuadez qu'ayant la justice pour eux, elle ne manquera pas de leur rendre favorable celuy qui la commande, qui l'aime & qui la regarde comme l'un de ses plus glorieux attributs. Que la vaste étenduë de

vôtre Monarchie souffre quelque diminution; ils en sont peu touchez & le comptent pour rien, pourvû qu'ils soient assurez de vous posseder, & vous seul, SIRE, leur tenez lieu de plusieurs Couronnes.

En quoy veritablement il me paroist qu'on ne peut assez admirer la justesse de leur discernement. Il leur falloit un Roy plein de leur esprit & de leurs maximes; ils le trouvent en VÔTRE MAJESTÉ, *comme si vous estiez né parmi eux, & que vous eussiez esté formé par leurs mains. Ils aiment la sagesse; Vous l'avez portée sur le trône dans un âge où il falloit qu'elle fût en vous comme en Salomon un don du Ciel; elle croit sensiblement avec les années, & ceux qui ayant l'honneur de vous approcher sont plus à portée de vous approfondir, s'apperçoivent déja qu'elle retrace toute celle qui a brillé dans vos Ayeuls maternels, dans les plus sages & les plus grands de tous leurs Rois. Toute autre Religion que la Catholique est bannie d'entre-eux,*

aussi fermes & aussi constans à la défendre, que soigneux de la cultiver, & se faisant de la fidelité qu'ils luy ont jurée une loi fondamentale de leur Etat; Vous leur paroissez si zelé pour la même Foy, si attaché à ses Dogmes, si exact à en remplir tous les devoirs, & par une pieté si déclarée, que vôtre exemple seul suffisoit pour luy donner tout le credit & toute l'autorité qu'elle a dans le Royaume, si vous luy en eussiez moins trouvé à vôtre avenement à la Couronne. Ils estiment la gloire des armes; ils vous ont vû, SIRE, à la tète des troupes Espagnoles & auxiliaires, spectacle qui ne s'étoit point offert à leurs yeux depuis Charles-Quint, ils vous ont vû oublier vôtre propre peril pour éloigner ceux dont ils étoient menacés, risquer genereusement vôtre vie pour assurer leur repos, & cela en combien de rencontres, avec quelle résolution, & enfin avec quel succés? A ce prix, SIRE, quand vous n'eussiez pas conquis vôtre Couronne comme ce Mars de la France, Henry IV.

la source de vôtre sang & de cette valeur heroïque qui se communique à tous ceux qui en naissent, n'estoit-ce pas du moins la meriter, & ce qui vaut encore mieux que la Couronne, emporter l'estime & l'admiration de vos Sujets?

Mais quand avec ces vertus éminentes & du premier rang, ils découvrent encore en vous une bonté qui tempere & adoucit tout ce qui pourroit rendre la Majesté Royale inaccessible; une équité qui soumet vôtre autorité aux loix & s'en fait une regle inviolable, souvent même au préjudice de vos propres interêts; une force de cœur & d'esprit qui tient toûjours vôtre ame dans son assiette naturelle, toûjours également tranquille, & ne sçachant ni s'élever des bons succés, ni se déconcerter par les mauvais; quelle idée, SIRE, peuvent-ils se former de vous, que d'une parfaite ressemblence avec ce grand Monarque vôtre ayeul, dont l'histoire fait celle de toute l'Europe depuis soixante-douze ans qu'il porte

le sceptre, & ne remplit ce vaste espace de temps que de ses triomphes & de ses vertus. Heritier de toutes ses vertus douteront-ils que vous ne marchiez sur ses pas, & qu'avec le temps vous ne portiez l'Espagne au même dégré de puissance & de gloire qu'il a porté la France? Tout y paroît d'autant plus disposé, que la France & l'Espagne cessent enfin de se regarder d'un œil jaloux & ennemi, & que loin de chercher à s'entre-détruire comme autrefois, elles ne pensent plus qu'à se donner la main pour trouver l'une en l'autre de l'aide & de l'appui. C'est vous, SIRE, qui non seulement formez cette union, mais encore qui la cimentez par vôtre Sang Royal, d'où n'aît une nombreuse posterité. Car tant qu'ils vivront ces Princes augustes que vous donnez à l'Espagne, la France pourra-t-elle oublier qu'ils viennent d'elle, & l'Espagne qu'elle les doit à la France?

Il est vray neanmoins, SIRE, qu'on ne peut vous regarder comme

l'auteur de cette ſtable & heureuſe concorde, ſans reconnoître en même-temps la part qu'y doit prendre cette illuſtre Princeſſe qui eſt aſſiſe ſur le trône avec vous. Princeſſe, qui quoy que vôtre épouſe, quoy que Reine, & par la Couronne que vous venez de ceder au tres-haut & tres-excellent Prince ſon pere, fille de Roy, ſe trouve cependant moins diſtinguée par l'éclat de ces grands titres, moins encore par ces graces charmantes du corps, & par cette ſuperiorité d'eſprit qui luy donnent comme un empire naturel ſur tout ſon ſexe, que par une pieté vive & ſincere qui attire ſur elle les benedictions du Ciel, dont le fruit eſt ſon heureuſe fecondité.

Que ne peut-il renaître ce Heros dont j'ay l'honneur de preſenter l'hiſtoire à VÔTRE MAJESTÉ, *& venir à ſes pieds luy rendre les hommages d'un Sujet à ſon Souverain? De quelle joye ſeroit-il tranſporté de voir ce trône, dont il fut un ſi ferme appuy, occupé legitimement non par un Roy d'Arragon, comme de ſon*

temps, mais par un Prince tiré du sein de la plus noble & la plus ancienne de toutes les maisons regnantes, & l'un de ceux qui par la splendeur de leur sang donnent aux Couronnes qu'ils acceptent plus d'éclat qu'ils n'en reçoivent; par un Prince d'une nation dont il sçavoit que la generosité & la courtoisie étoient le partage, ainsi qu'il l'éprouva par l'accueïl obligeant & par toutes les marques d'honneur & de distinction qu'il reçût de Loüis XII. dans le temps même qu'il venoit d'enlever à ce Monarque le Royaume de Naples. Mais aussi dequoy ne seroit-il point capable, & proportionnant ses efforts à la dignité du Maître qu'il serviroit, par combien de nouvelles conquêtes ne le verroit-on pas étendre les limites de l'Empire Espagnol, aussi-tôt qu'il en recevroit l'ordre de VÔTRE MAJESTÉ, *toûjours autorisée de la justice dans ce qu'elle entreprend, & qu'elle joindroit le pouvoir à l'ordre, en luy mettant ses armes entre les mains. Il n'est plus*

ce grand homme, mais il peut revivre dans ses illustres descendans, qui jaloux de la gloire qu'il a répanduë sur eux, & voulant luy conserver tout son lustre, n'oublieroient pas dans l'occasion quel nom ils portent & de quel sang ils sont issus.

Le Marquis & le Comte d'Agulat.

Pour moy, SIRE, qui n'ayt rien qui me distingue du commun des François, je ne puis que partager avec eux ces vifs regrets qu'ils ont de vous avoir perdu. Et où trouver eux & moy à nous consoler de cette perte, que dans la raison qui nous découvre qu'il falloit que vous remplissiez vôtre destinée, & que tout autre établissement qu'une des premieres Monarchies de l'univers étoit trop au-dessous, de la splendeur de vôtre origine, & de ce rare mérite dont vous avez sçû encore la rehausser. Et bien que j'aye eu en vûë d'exciter vos Sujets à servir dignement VÔTRE MAJESTÉ, *par l'exemple domestique que je leur propose; il est vray neanmoins qu'étant obligé par ma naißance de reverer le Sang de nos*

Rois, une crainte respectueuse m'auroit empêché de vous offrir ce fruit de mon travail; si vous n'aviez eu la bonté d'y consentir. Ce n'est qu'avec cette précaution qu'il m'étoit permis de faire passer mon nom jusqu'aux pieds de vôtre Trône, & de vous assurer de la profonde veneration avec laquelle je ne puis me dispenser d'être,

SIRE,

DE VÔTRE MAJESTÉ,

Le tres-humble & tres-obéïssant serviteur,

J.N. DUPONCET,
De la Compagnie de Jesus.



AVERTISSEMENT.

Entre les histoires de plusieurs grands hommes que Paul Jove nous a laissées écrites en Latin, celle de Consalve, autrement dit, Consalve de Cordouë, & surnommé le Grand Capitaine, luy parut digne d'y tenir un des premiers rangs. Il ne l'entreprit toutesfois qu'à la priere de Loüis de Cordouë Duc de Sessa qui avoit épousé Helvire fille de Consalve & veuve de Velasque, Connestable de Castille. Loüis qui étoit Ambassadeur d'Espagne auprés du Pape Adrien VI. & ensuite de Clement VII. étant mort avant que l'ouvrage fût achevé, un triste évenement où Rome pensa perir, fut cause que Jove ne put ni le continuer

ni le donner au public que vingt-quatre ans aprés. La ligue qui se fit en l'année 1523. entre le Pape, le Roy de France, les Venitiens & le Duc de Milan contre Charles-Quint Empereur & Roy d'Espagne, étant déja formée & prête à éclore, les Colonnes, l'une des plus illustres & des plus puissantes Maisons de Rome, à la tête desquels étoit le Cardinal Pompée, issu du même sang, firent un coup d'éclat qui signala également & leur attachement à l'Empereur & leur haine contre le Pape. Sous pretexte de défendre le saint Siege, ils avoient levé des troupes, avec lesquelles ils entreprirent de se rendre maîtres de la ville de Rome & de la personne du Pape. Hugue Moncade Espagnol, qui avoit pris la place de Loüis de Cordouë & succedé à son Ambassade, ne favorisa pas peu, quoyque sous main & par des détours artificieux, leur trahison

& leur noir complot. S'étant joint à Vespasien Colonne que le Pape croyoit de ses amis & en qui il avoit confiance, tous deux ensemble luy persuaderent de faire & de signer avec eux une convention, à l'ombre de laquelle Clement se croyant fort à couvert de l'orage qui le menaçoit, renvoya les troupes qu'il avoit dans Rome. Il ne l'eut pas fait, que le Cardinal Pompée qui avoit résolu, non seulement de détrôner le Pape, mais encore de le faire mourir & ensuite de forcer les autres Cardinaux les armes à la main, de le substituer en sa place, se mit en devoir d'executer ce détestable dessein. La nuit du 19. au 20. de Septembre, s'étant fait suivre de huit cens chevaux & de trois mille hommes de pied, il marcha avec tant de diligence, qu'il arriva à Rome au point du jour, entra dans la ville sans que personne osât ou pût l'arrêter, & tira droit au Va-

tican. Le Pape aussi allarmé qu'on peut se le figurer, de se voir investi par ses ennemis, trouva cependant moyen de se sauver dans le château Saint-Ange avec quelques-uns de ses confidens. Pompée furieux & desesperé de l'avoir manqué, & voyant son ambition frustrée de l'esperance qu'il avoit d'envahir le saint Siege, voulut du moins assouvir son avarice en pillant le sacré Palais & ensuite la Basilique de saint Pierre. On n'épargna ni le sacré ni le profane, & outre les richesses sur lesquelles la convoitise s'étoit jettée avec une avidité insatiable, tout le reste fut si bouleversé & laissé dans une telle confusion, qu'on crût quantité de manuscrits qu'on y avoit serrez, ou emportez ou perdus. Parmi ces papiers étoit l'histoire de Consalve, que Paul Jove, qui logeoit alors au Vatican avoit déja fort avancée. Quelque regret qu'il eût à son travail, la

peine qu'il auroit eu à le recommencer luy en fit abandonner le dessein. Toutefois vingt ans aprés le Cardinal Mendoze, homme sçavant & curieux, ayant retrouvé, & comme il disoit à Jove, ressuscité & tiré du sein des tenebres son manuscrit, l'Auteur ravi de joye quitta tout autre travail pour finir & perfectionner celuy-cy, & l'an 1547. le mit en lumiere, dédié à Alphonse-Ferdinand de Cordouë, Duc de Sessa, fils de Loüis & d'Helvire & petit fils du grand Consalve.

Paul Jove étoit né à Côme en Lombardie, & se voyant réduit à s'élever par son propre mérite, n'ayant pas trouvé dans sa maison une fortune qui pût le contenter, il s'adonna à l'étude des sciences & en particulier de la Medecine, qu'il professa plusieurs années avec grande reputation. Depuis il fut fait Evêque de Nocere, ville du patrimoine de saint Pierre, par le Pape Cle-

ment VII. Et bien qu'il aspirât à l'Evêché de Côme sa patrie, plus riche & plus honorable que celuy de Nocere, & qu'il entremît diverses personnes pour representer que cette recompense étoit dûë à ses services & à tous les éloges qu'il avoit faits de la Maison de Medicis, dont étoit le Pape, jamais neanmoins il ne put l'obtenir. Cet Auteur a été accusé de manquer de fidelité dans ses écrits. Ce n'est pas qu'il ait supposé des faits contre la verité, ni dans l'histoire generale de son temps, qui contient quarante-cinq livres & qui se termine à l'an 1544. ni dans les particulieres de divers grands hommes dont il s'étoit engagé de laisser un monument à la posterité; mais en ce qu'il a passé sous silence diverses choses qui luy sembloient peu favorables à ses vûës & à la fin qu'il se proposoit, & particulierement pour avoir trop exageré, ou les vertus de ceux

dont il s'étudioit à illustrer le nom ou les vices de ceux dont il affectoit de décrier la memoire, & ainsi plus passionné qu'infidelle. Il ne s'en cachoit pas luy-même, publiant hautement qu'il avoit deux differentes plumes, l'une d'argent, pour quiconque luy étoit favorable, l'autre de fer pour ceux qui luy étoient contraires. C'est par cet esprit qu'on pretend qu'au trente-uniéme livre de son histoire, il a si peu épargné le Connestable de Montmorency. Le Roy François premier qui étoit amateur des belles lettres & le protecteur déclaré de tous les sçavans, en quelque païs & de quelque nation qu'ils fussent, avoit assigné une pension à Jove, qui luy étoit payée regulierement tous les ans. Après la mort de ce Prince & au commencement du regne de Henry II. son successeur, le Connestable ayant été rappellé à la Cour, & en qualité de Grand-

Maître de la Maiſon du Roy, s'étant mis à en revoir & examiner l'état, effaça Jove du nombre des penſionnaires. L'Auteur aigri de voir ſa penſion ſupprimée, en appella à ſa plume de fer, & par un ſtile dur & injurieux, ôta ce qu'il put à l'honneur du Conneſtable, pour ſe venger du tort qu'il pretendoit en avoir reçû.

Quant aux loüanges de Conſalve, dont ſon ouvrage eſt rempli, on ne peut pas luy reprocher d'avoir excedé. Car encore que les deſcendans de ce grand homme luy fiſſent toucher une groſſe penſion après qu'il en eût publié l'hiſtoire, toutefois quand il la compoſa il ne pouvoit la faire encore que ſur des eſperances, ni donner ſon temps & ſon travail que comme à credit. Ainſi il doit paroître d'autant plus digne de foy, que ce n'étoit ni la reconnoiſſance ni l'animoſité qui conduiſoit alors ſa plume. D'ailleurs

les éloges qu'il fait de ſon heros, à cela près, qu'ils ſont chargez de trop d'épithetes & de mots qui ſignifient la même choſe, luy ſont communs avec la plûpart de ceux qui ont traité le même ſujet. Il y en a peu & même parmi les François qui ne s'accordent avec luy ſur le mérite extraordinaire de Conſalve, & n'en parlent comme luy. En quoy il paroît qu'il a plus manqué, c'eſt de n'avoir pas aſſez diſtingué ni ſuivi l'ordre des temps, pouſſant juſqu'au bout un évenement qu'il pouvoit interrompre, & revenant enſuite de trop loin à quelques autres d'une ancienne date, & pour leſquels il faut remonter de pluſieurs années. Il s'en trouve même qu'il auroit pû omettre ſans faire tort à ſon hiſtoire, & au contraire on ne peut luy pardonner d'en avoir omis quelques-uns qui l'euſſent renduë plus complete & plus agréable. Pour ce qui eſt de divers faits particu-

liers qu'il rapporte de Consalve, soit dans la guerre contre les Maures, soit à la Cour d'Espagne, soit au sujet de quelques affaires, sur lesquelles il avoit le secret de Ferdinand son maître, & qui ne tendoient tantôt qu'à éluder les pretentions, tantôt qu'à déconcerter les desseins de divers Princes, j'ay crû que la posterité de Consalve aïant fourni de bons memoires à cet Ecrivain, je pouvois seurement m'en fier à luy.

Il n'étoit plus question que de lier toutes les parties de son histoire par diverses digressions qui exposassent le sujet & le cours des guerres où il étoit employé, les vûës & les dispositions des Rois qui entreprenoient ces guerres, les mœurs & le caractere de plusieurs Princes ou Potentats qui s'y trouvoient intriguez, & quelles raisons avoit Consalve de la conduite qu'il tenoit à leur égard, souvent approuvée & ap-

plaudie, quelquefois reprise & condamnée. S'en tenir précisément à ses actions personnelles & le faire passer de l'une à l'autre comme d'un plein saut, au lieu de l'y conduire pas à pas, j'ay craint que ce ne fût ôter à l'histoire une partie de son agrément, & encore plus aux lecteurs de l'instruction & du contentement qu'ils y cherchent. L'idée donc que je me suis formée sur cela, c'est qu'il en falloit juger comme d'un acteur de theâtre celebre dans sa profession, qu'on prendroit en particulier, & à qui l'on feroit reciter son rôle qui seroit le premier & le plus beau de tous. On pourroit être content de sa voix, de sa déclamation, de son geste, goûter les vers qu'il prononceroit, & sur tout s'ils étoient soutenus d'une action vive & animée. Mais il faut convenir que ce ne seroit encore que la moitié du plaisir qu'on sent au théatre, lorsque le sujet de la piece qui se represente

repreſente étant connu, toute l'intrigue bien développée, chaque acteur parlant à ſon tour & ſelon l'eſprit qu'il doit prendre, tout rappelle au premier perſonnage & fait voir ſenſiblement combien ce qu'il dit & la maniere dont il ſçait le paſſionner, eſt convenable à ſon caractere. J'avouë que ces digreſſions n'auront rien de nouveau pour ceux qui ſçavent l'hiſtoire, rien qui pique & qui reveille leur curioſité. Mais combien ſe trouve-t-il d'hommes qui s'attachent à lire une hiſtoire univerſelle, & qui ne s'effrayent, pour ainſi dire, du nombre & de la groſſeur des volumes qui la compoſent? Combien qui ne la placent dans leur biblioteque ou dans leur cabinet que comme un Dictionnaire qu'on lit peu d'un bout à l'autre & qu'on ne conſulte d'ordinaire que pour s'éclaircir des doutes qu'on peut avoir ſur certains mots? Diſons le même de l'hiſtoire generale d'un

Royaume ou de tout autre Etat, & convenons que la plûpart de ceux qui l'ont entre les mains se contentent d'y recourir, lorsque par curiosité ou par necessité ils cherchent à s'instruire d'un fait ou d'un évenement considerable. Et comme tel, qui ne se sent pas assez de constance & assez d'haleine pour lire une histoire generale, ne trouve pas la même difficulté à une histoire particuliere, qui ne peut l'occuper que peu de jours, peut-on douter qu'il n'aime du moins à y trouver quelques morceaux détachez de la generale, qui luy donnent une connoissance suffisante de tout ce qui a rapport à celle qu'il lit, & qui avec cela joignent au plaisir d'une pleine instruction celuy de la varieté ?

Non toutefois que j'aye prétendu donner à ces digressions toute l'étenduë qu'elles demanderoient, & telle qu'elle se trouve dans les livres où les guerres

qui en font le sujet sont exposées avec toutes leurs circonstances. C'eût été passer les bornes que me prescrit une histoire particuliere, grossir inutilement mon livre, & faire, pour ainsi dire, trop de diversion à l'attention de ceux qui seront curieux de la lire. D'ailleurs il m'a paru qu'il étoit d'une histoire comme d'un voyage où l'Auteur sert de guide aux voyageurs. Il doit supposer en eux un empressement d'arriver à leur terme, & si pour leur faire voir plus de païs il prend quelque détour, il faut, si cela se peut, que ce soit par des sentiers coupez & accourcis, de peur que de les conduire par les grands chemins, ce ne fût moins un plaisir pour eux qu'un sujet d'impatience. Ceux qui voudront s'instruire à fond de l'histoire de France, d'où sont tirez la plûpart des épisodes que j'ay inserez dans celle de Consalve, trouveront aisément à se contenter dans

de plus longs & de plus importans ouvrages où rien n'a échapé à l'étude & au travail des Auteurs.

Au reſte je ne puis croire qu'il y ayt un ſeul François d'une humeur aſſez chagrine, pour trouver mauvais qu'étant de la même nation j'aye entrepris l'hiſtoire d'un Eſpagnol qui n'a brillé qu'à nos dépens & dont la plus grande gloire a été la défaite de nos armées. Il a fait la guerre aux François il eſt vray, mais ſans averſion & ſans mépris de la nation, & par la ſeule contrarieté du parti où ſa naiſſance & ſon devoir le tenoient engagé. Et où eſt l'homme équitable qui puiſſe refuſer à un tel ennemi les témoignages glorieux qui ſont dûs à ſon mérite ? Paſſons cependant ſi l'on veut ce reproche ou plûtôt ce travers à quelque eſprit critique, où en ſommes-nous preſentement & quelle heureuſe revolution a fait ſucceder à cette

inimitié inveterée qui étoit entre la France & l'Eſpagne une douce & étroite union ? Union qui de deux corps de Monarchie, ſi opposez auparavant, n'en forme plus qu'un, depuis qu'ils ſont gouvernez par une même puiſſance, qui eſt l'auguſte Maiſon de Bourbon. Union qui doit, s'il m'eſt permis de parler de la ſorte, les lier entre eux auſſi indiviſiblement que les hommes le doivent être avec Dieu, puiſqu'un même eſprit de Religion les anime l'un & l'autre, la France par le zele du Monarque qui en porte le ſceptre, ſe trouvant aujourd'huy auſſi Catholique que l'Eſpagne, & l'Eſpagne à l'exemple du Roy que la France luy a donné, ſe montrant auſſi Chrêtienne que la France. Et quel triomphe pour la foy de l'Egliſe, quand de deſſus le trône Romain, qui eſt ſon ſiege, elle découvre dans cette concorde un ſi ſeur & ſi ferme appuy contre

tous ſes ennemis ? Union d'interêt ; tout ce qui peut augmenter la grandeur d'une Couronne eſt autant d'accroiſſement à la grandeur & à la puiſſance de l'autre ; les forces de l'une ſont celles de l'autre, & qui rompt avec l'une ou avec l'autre, ſe les met toutes deux ſur les bras. Deux mains d'un même corps qui ne ſe refuſent jamais un ſecours mutuel & qui ſont un commun effort pour attaquer ou pour ſe défendre, voila ce que nous voyons naître & ce que nous eſperons devoir être d'une longue durée. Union de biens ; tous ceux que produiſent les deux Royaumes vont circuler & ſe répandre reciproquement de l'un dans l'autre par un commerce fidelle & aiſé ; l'or & l'argent d'Eſpagne dans la France, & dans l'Eſpagne tout ce que fournit à la France de plus neceſſaire & de plus utile pour la vie, ſoit la fecondité de ſon terroir, ſoit l'induſtrie de ſes arts, ſi par-

faits & si multipliez. Or ce commerce ouvert & établi déja sous de si heureux auspices, qui ne voit qu'il ne se termine pas à la seule utilité, mais qu'il va s'étendre jusqu'à la gloire de l'une & de l'autre nation. Ce que le nouveau Roy d'Espagne a fait de plus mémorable & pour luy personnellement & pour son Etat, depuis qu'il est sur le trône, nous l'adoptons. Toutes les vertus qui éclatent dans le nôtre, toutes les merveilles d'un regne le plus long & le plus triomphant qu'on connoisse, & dont en effet on auroit peine à citer un seul exemple, l'Espagne le regarde aujourd'huy comme un bien qui n'est pas moins à elle qu'à la France, & qu'elle ne doit plus luy envier puisqu'elle le partage avec elle. Disons le même des grands hommes des deux Royaumes, & ne disputons plus qui des deux l'emporte sur l'autre, ou par le mérite ou par la multitude de ceux

qu'ils ont portez. Une paix plus ferme & je puis dire plus intime entre nous qu'il ne s'en étoit jamais vûë, une éspece de fraternité que nous venons de contracter, confond en quelque maniere ce qui étoit aux uns & aux autres séparément. Et s'il arrivoit presentement qu'un Espagnol ou un François voulussent se prevaloir de quelque avantage considerable d'une Monarchie sur l'autre, pour finir cette contestation, je les rappellerois à cette sage décision du grand Patriarche Abraham : *plus de dispute, plus de querelle entre nous, puisque nous sommes freres*. Qu'un Ecrivain Espagnol celebre dans ses œuvres les vertus de quelque François d'une grande reputation, je suis seur que parmi les siens, hommes si sensez & si judicieux, personne n'y trouvera à redire. Faisons le même pour eux, par un honnête & officieux retour, & si un François qui à la verité pour

Ne quæso sit jurgium inter me & te, fratres enim sumus. *Genes.* 13. 8.

luy, écrit à la gloire de quelque illuſtre Eſpagnol, & en tranſmet le ſouvenir à la poſterité, loin d'encourir le blâme qu'il en ſoit avoüé, & ſi ſon ouvrage le mérite, loüé de toute la France.



APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier cette *Histoire de Consalve de Cordouë*, & j'ay jugé que l'impression en feroit trés agreable au Public. Fait à Paris ce 13. Octobre 1713.

RAGUET.

Raguet

PERMISSION DU R. P. PROVINCIAL des Jesuites.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de Jesus en la Province de Champagne, suivant le pouvoir que j'ay receu de nôtre Reverend Pere General, permets au P. Duponcet de la mesme Compagnie, de faire imprimer un Livre qui a pour titre, *Histoire de Consalve de Cordouë, surnommé le grand Capitaine*, &c. lequel a été vû & approuvé par trois Theologiens de la mesme Compagnie. En foy & témoignage de quoy j'ay signé la presente Permission. A Strasbourg le 25 Novembre 1713.

IGNACE DE LAUBRUSSEL.

HISTOIRE



HISTOIRE DE CONSALVE DE CORDOUE, SURNOMMÉ LE GRAND CAPITAINE.

LIVRE PREMIER.



AVANT le regne de Ferdinand cinquiéme, Roy d'Arragon & de Sicile, nous ne trouvons point de Prince en Espagne qu'on puisse dire avoir eu plus de bonheur que luy, ni peut-être plus de mérite. Et pour commencer par le mérite, il est constant que la nature se conformant aux veuës de la Providen-

ce fut luy, l'avoit pourvû de toutes les qualitez necessaires au gouvernement d'un grand Etat. Une sagesse rare, & qui ne le distinguoit pas moins du commun de ses Sujets que la Couronne : Autant de courage que de sagesse ; affable & civil au-dela de ce qu'on pouvoit attendre d'une personne d'un rang si élevé, sans toutefois s'avillir ni déroger à sa dignité ; retenu & circonspect dans ses actions ; grave dans ses discours ; habile & penetrant dans le conseil ; infatigable au travail, soit de la guerre, soit des affaires civiles ; capable d'executer de grands desseins, & également porté à les entreprendre. On eut soin de le former aux exercices militaires presque dès le berceau, & n'ayant encore que treize ans, il remporta une victoire considerable sur le Colonel General de la cavalerie Portugaise, qui vouloit le frustrer de la Couronne d'Arragon, en la disputant au Roy Jean son pere. Il sçût conserver la paix dans ses Etats, & jamais ne prit les armes que pour porter la guerre sur les terres de ses ennemis. La passion qu'il eut toute sa vie d'agrandir son Royaume, ne l'emportoit point sur le zele qu'il avoit pour l'accroissement de la Religion, & ce ne fut même

que pour les interêts de la Religion qu'il entreprit diverses guerres, & particulierement contre les Maures : conversion des Infidelles, expulsion des Juifs, correction & reforme des mœurs licentieuses du Clergé ; soumission & attachement invariable au saint Siege, en tout ce qui regardoit le culte de Dieu & l'honneur de son Eglise ; il ne se separa jamais des autres devoirs de la Royauté. Aussi rapporte-t-on que le jour de sa naissance, un Religieux de l'Ordre des Carmes, homme d'une grande sainteté & celebre par ses revelations, parlant à Alphonse Roy de Naples & oncle de Ferdinand, lui annonça qu'il venoit de naître en Espagne un Prince de son sang à qui le ciel destinoit de nouvelles couronnes, une puissance fort superieure à celle de ses Predecesseurs, & un bonheur digne d'être envié de tous les Princes ses contemporains ; mais que rien toutefois ne le rendroit plus recommandable que la défense & la propagation de la Foy, qui seroit l'effet de sa pieté. On luy reproche d'avoir été défiant, dissimulé, sans reconnoissance pour les services qu'on luy rendoit, peu fidele à sa parole, comptant pour rien de la violer & de s'accommoder au temps

pour le bien de ſes affaires. Je n'examine pas ſi c'eſt avec fondement ou par quelque jalouſie de certains Ecrivains, qui croyent que ce qu'ils ôtent à une Nation eſt autant de gagné pour la leur. Mais quand nous leur paſſerions ce qu'ils ſuppoſent, qui ne ſçait qu'il y a des vertus, comme la prudence en particulier, qui ont tant de reſſemblance avec de certains vices, qu'il eſt aiſé de s'y méprendre; de même qu'il y a certains vices qui ſçavent ſi bien imiter les vertus, que tous les jours les plus habiles y ſont trompez. D'ailleurs, en quel homme trouver des perfections pures & ſans mélange de défauts; & quand ces taches ſe trouvent confonduës avec quantité de vertus & d'actions éclatantes, eſt-il de la bonne foy d'un Hiſtorien de taire & de ſupprimer ce qui illuſtre leur nom, & de ne mettre au jour que ce qui peut l'obſcurcir? Sans s'arrêter donc à la critique de divers Auteurs, je crois qu'on doit s'en tenir au ſentiment de ceux qui en parlent comme du plus grand Roy que l'Eſpagne eût encore porté, & que tous ceux qui luy ſuccederoient à quelque choſe prés, devroient ſe propoſer pour modele. Il mourut l'an de Jeſus-Chriſt 1516. en la ſoixante-

Guicciard. l. 12. Marian. l. 30. c. 27.

deuxiéme année de son âge, & la quarantiéme de son Regne; regreté universellement de tous les peuples d'Espagne, & plus encore des Arragonnois, qui ne pouvoient voir sans douleur la race de leurs Princes s'éteindre en sa personne, & leur Couronne réünie à celle de Castille, parce qu'il ne laissoit point de fils de son premier lit.

Le commencement de son bonheur fut d'avoir obtenu pour épouse Isabelle sœur de Henry Roy de Castille. Henry n'avoit point eu d'enfans ni de la Princesse Blanche de Navarre sa premiere femme, qu'il repudia après dix ans de mariage, ni de Jeanne Infante de Portugal, avec laquelle il y avoit sept ans qu'il s'étoit remarié: ce qui luy fit donner le sur nom d'*Impuissant*. Et quoyqu'il voulût faire passer pour sa fille une Princesse nommée Jeanne, née de sa seconde femme, on étoit si persuadé qu'elle n'avoit point d'autre pere que Don Bertrand de la Cuéva favori de Henry, & que c'étoit Henry luy-même qui avoit porté la Reine à recourir à ce lâche & honteux artifice, que les Castillans ne purent jamais se resoudre à la reconnoître pour legitime, se contentant de l'appeller par derision *la Princesse Bertrandille*. Le

Roy Henry avoit un cadet nommé Don Alphonse, à qui le droit de succeder à son aîné ne pouvoit être contesté en cas qu'il luy survêcût ; mais ce Prince étant mort assez jeune, la Princesse Isabelle fut reconnuë & déclarée heritiere presomptive de la Castille.

ou Don Alonse.

Aussi-tôt que le bruit de cette declaration fut répandu, divers Princes de l'Europe s'empresserent de demander Isabelle en mariage. Loüis XI. pour Charles son frere, alors Duc de Berry, & depuis Duc de Guïenne ; le Roy de Portugal pour luy-même ; Jean Roy d'Arragon pour le Prince Ferdinand son fils. Ferdinand l'emporta sur ses Competiteurs, & l'inclination qu'Isabelle se sentoit pour luy, fit pancher la balance en sa faveur. Il étoit fort jeune, n'ayant encore que quinze à seize ans, & on croit que sa jeunesse jointe à sa bonne mine ne servit pas peu à luy faire obtenir la preference. Isabelle en rendoit d'autres raisons. Elle alleguoit que l'Arragon touchant à la Castille, la proximité de ces deux Etats leur donneroit la commodité de s'entre-secourir lorsqu'ils seroient attaquez. Un autre point sur quoy elle insistoit, étoit la valeur de Ferdinand,

qui tout jeune qu'il étoit, faisoit la guerre en Catalogne & s'étoit déja signalé par des exploits considerables. Il luy falloit, disoit elle, un époux belliqueux & capable de soutenir les guerres dont elle prévoyoit que la Castille ne pourroit se garentir, à cause de la jalousie de quelques Princes voisins, & de l'ambition qu'ils auroient de l'unir à leurs autres Etats, pour rehausser d'autant l'éclat & la puissance de leur maison. Quoyqu'il en soit la parole ayant été donnée à Ferdinand, il partit en poste de Catalogne accompagné de trois hommes seulement, & entra deguisé dans la Castille, où une escorte de deux cens chevaux l'attendoit pour le conduire à Valladolid. Il y fut reçû de la Princesse avec toutes les marques d'estime & de tendresse qu'il pouvoit souhaitter, & dès le lendemain l'Archevêque de Tolede les maria sans bruit & à l'insçû de Henry. Ce Prince en parut tres-irrité dès qu'il en eut avis, & résolut de prendre toutes les mésures qu'il faudroit pour les priver de sa succession. Toutefois après les avoir vûs l'un & l'autre à Segovie, où ils l'étoient allez trouver, & ayant eu de longs entretiens avec eux, on crut sa colere appaisée, ou du moins

sçût il la dissimuler. Il leur eût peu nuit qu'elle durât plus long-temps : car au pis aller, elle se fût éteinte avec sa vie, qui finit à deux ou trois mois de là, par une mort prématurée, puisqu'il n'avoit encore que quarante-six ans, & qu'on soupçonna d'avoir été avancée par le poison. Quand on le vit hors de toute esperance de guerison, plusieurs le solliciterent de porter la main sur sa conscience ; & pour prevenir les troubles que la supposition de la Princesse Jeanne alloit causer dans son Roïaume, de déclarer Isabelle sa legitime heritiere. Mais au lieu de faire ce qu'on luy proposoit, il jura avec toute la fermeté d'un homme qui se croit bien seur de la verité, que la Princesse Jeanne étoit née de luy & de la Reine Jeanne de Portugal son épouse ; & pour ne pas mourir convaincu de parjure dans l'opinion des hommes, il fit un testament, par lequel il l'instituoit heritiere de tous ses Etats. C'est particulierement sur ces témoignages authentiques de Henry au lit de la mort, que la Princesse Jeanne faisoit droit, pour prouver la legitimité de sa naissance, dans un Acte qu'elle fit publier en forme de manifeste, & daté de Plaisance, ville de la vieille Castille,

le 30 de May l'an 1475. *Qui pourroit croire*, disoit-elle, *qu'un Prince qui n'étoit pas sans Religion, après avoir reçû tous ses Sacremens, & sur le point de paroître devant Dieu, eût voulu me laisser par son testament une Couronne où je ne pouvois pretendre que comme issuë de son Sang, & confirmer par serment le droit incontestable que j'y avois, s'il n'en eût été pleinement convaincu.* Elle ajoûtoit, que le Roy de France l'ayant demandée en mariage pour Charles Duc de Berry son Frere, elle avoit été fiancée à ce Prince par procureur, après avoir été reconnuë pour veritable heritiere de la Castille par les Etats de ce Royaume, où s'étoient trouvez les Cardinaux de Mendoze & d'Alby, & avec eux tous les Grands & tous les Seigneurs Castillans, excepté ceux qui s'étoient déclarez hautement pour Isabelle. De plus, qu'Isabelle elle-même s'étoit deportée de cette succession en sa faveur, lorsqu'après la mort de Don Alphonse, le Roy Henry apprenant qu'elle cabaloit, & qu'elle formoit un parti pour s'assûrer de sa Couronne, & luy en ayant fait de severes reprimandes, elle luy avoit donné parole, & juré en presence de témoins, que jamais elle ne dispute-

roit la Royauté à la Princesse Jeanne, puisqu'il la reconnoissoit pour sa fille. Ces preuves étoient plausibles & auroient du être écoutées, si elles n'eussent été détruites par la mauvaise conduite de Jeanne de Portugal sa mere. Car cette Princesse, depuis même qu'on luy avoit reproché que sa fille étoit née d'un adultere, loin de refuter ce reproche par ses bonnes mœurs, s'étoit abandonnée hautement & avec effronterie à divers autres amans, sans que Henry son époux, qui n'en étoit pas moins instruit que le public, parût s'en inquieter. Ensorte qu'on eût dit, qu'il y avoit entre eux une émulation à qui se rendroit plus semblable, l'une à Messaline par son infamie, l'autre à Claudius par sa stupidité. Nonobstant cela, Alphonse Roy de Portugal voyant la Princesse Jeanne avoüée par le testament de Henry, & croyant son droit bien fondé, la demanda en mariage : à quoy la mort du Duc de Guyenne, à qui elle avoit été promise, le mettoit en pouvoir de pretendre, & elle luy fut accordée par la mere & par les partisans de cette Princesse. Et bien qu'ils fussent déja fiancez, la guerre que les Castillans firent aux Portugais ; & plusieurs combats, où ses armées furent

défaites, le forcerent malgré luy de renoncer à ses pretentions. Toutes les esperances de la Princesse Jeanne tomberent avec celles de ce Prince; mais la pieté luy ouvrit une heureuse ressource à cette disgrace. Dieu qui luy destinoit une Couronne plus glorieuse infiniment que celle qu'elle attendoit de la disposition des hommes, luy inspira de se retirer dans un Monastere de sainte Claire, dont elle embrassa l'Institut, & où elle vêcut & mourut tres-saintement. Sa mort calma tous ces mouvemens violens dont l'Espagne étoit agitée, & laissa Ferdinand & Isabelle paisibles possesseurs de la Castille.

Il ne seroit pas aisé de décider si de regner en Castille, fut un sort plus heureux pour Ferdinand, que d'avoir une épouse telle qu'Isabelle. Car à la considerer comme la representent ceux qui en ont écrit, un agrement particulier répandu sur son visage, & tous les traits fort reguliers, un teint blanc & délicat, un air modeste & gratieux, une pudeur qui étoit l'exemple de sa Cour, une gravité naturelle, & qui n'attendoit rien de l'art & de l'affectation, le moyen que tout cela se trouvât en cette Princesse, sans donner

beaucoup de goût pour elle à son époux ? Toutefois ce qui la rendoit plus digne encore de son estime & de son attachement, c'est qu'elle l'aimoit tendrement, & qu'encore qu'elle ne fût pas sans quelque jalousie, à quoy Ferdinand ne donnoit que trop de lieu, elle sçût toûjours la renfermer en son cœur & la tenir dans le silence. Autant qu'on l'aimoit de la voir si bienfaisante, & sçachant toûjours assaisonner de politesse & d'esprit les graces & les dons qu'elle faisoit, autant admiroit-on son courage de vouloir partager avec son époux tous les travaux & toutes les fatigues de la guerre. Elle se trouvoit presque toûjours à l'armée avec luy ; & quand il avoit entrepris quelque siege, il n'y avoit rien qu'elle ne fît pour luy en assurer le succès. On la voyoit tantôt parcourir divers lieux, & donner ses ordres pour les vivres & les munitions, tantôt occupée à faire applanir les chemins pour la facilité des convois qu'elle faisoit conduire à son camp, souvent à cheval à ses côtez, toûjours attentive au soulagement des malades & des blessez, fournissant tous les remedes & prenant sur elle tous les soins necessaires pour leur guerison. On pre-

tend même qu'ayant encore l'esprit & le cœur plus élevez que Ferdinand, c'étoit elle qui luy inspiroit tous ses grands desseins, qui le soutenoit dans l'execution, & qui en inventoit les moyens. Il est surprenant que parmi ce grand nombre d'Ecrivains qui ont parlé d'elle, il n'y ait qu'une voix sur son mérite, & qu'ils conviennent unanimement qu'elle rassembloit en sa personne toutes les perfections de l'un & de l'autre sexe. L'un d'entre-eux, Mariana l.28.c.11. plus fidele, à la verité, que tous les autres, & tres-distingué d'eux par la justesse de son discernement, ne feint pas d'avancer, que de dire de cette Peincesse, qu'elle a surpassé en vertus & en mérite toutes celles qu'on avoit vûës jusques-la, non seulement en Espagne, mais encore dans la plûpart des autres Royaumes, ce n'est que la moindre loüange qu'on luy puisse donner, & comme une foible ébauche de son portrait.

Ce ne fut pas toûtefois à un mariage si heureux que se borna la fortune de Ferdinand. Quelque genie & quelques talens qu'un Prince ait reçûs du ciel pour le gouvernement d'un grand Etat, il luy faut du secours, & il ne peut le trouver qu'en quelques hom-

mes, qui par leurs lumieres, par leur habileté, par leur courage, puissent luy aider à porter le poids des affaires dont il est chargé. Ferdinand n'en pouvoit pas manquer parmi une Nation où se trouvent tant de sujets qui joignent à une naissance illustre toute l'intelligence imaginable pour le conseil, & une valeur heroïque pour les armes. Mais entre ceux que l'Espagne pouvoit luy fournir, il y en eut trois particulierement qui de l'aveu de tout le monde, ne contribuerent pas peu à l'éclat & au bonheur de son regne.

Le premier fut Consalve Ferdinand de Cordouë, personnage si illustre, qu'un Auteur Italien parlant de luy, déclare d'abord, que si sa patrie avoit eu le bonheur de porter un si grand homme, il la croiroit bien dédommagée de tous les maux que luy avoient fait souffrir de longues & cruelles guerres. Il écrivoit neanmoins dans un siecle tres fecond en grands Capitaines, & faisant voir par une longue énumeration, qu'en Consalve seul se retrouvoient toutes les vertus par lesquelles les autres s'étoient distinguez chacun en particulier, c'étoit le mettre hautement au dessus d'eux. Que cette preference luy fût dûë en effet, c'est ce

Paul. Jov. in vita Magni Consal. l. 3. sub init.

que je n'entreprens pas de prouver par des témoignages empruntez de divers Ecrivains, mais par ses actions & par une histoire de sa vie, aussi simple & aussi fidele que je la donne au public.

Je mets au second rang François Ximénés de Cisnéros, Religieux de l'Ordre de saint François, que la Reine Isabelle ayant choisi pour son Confesseur, à cause de sa sagesse & de sa pieté, nomma ensuite à l'Archevêché de Tolede. Depuis il fut fait Cardinal par le Pape Jules II. peu de temps après grand Inquisiteur d'Espagne, & enfin Regent de ce Royaume, declaré tel à la mort, & par le testament de Ferdinand jusqu'à l'arrivée de l'Archiduc Charles, heritier & successeur du Prince decedé. Après que Ximénés eut pris possession de son Archevêché, Ferdinand & Isabelle luy donnerent tant de part aux affaires, que sans être Ministre ni Secretaire d'Etat en titre, il ne laissa pas d'en remplir toutes les fonctions. Aussi le trouvoit-on doüé de toutes les qualitez necessaires pour un employ si important, & il seroit difficile de dire precisement, si c'étoit par sa penetration à concevoir les affaires, ou par son courage à les entreprendre, ou par sa constance à les suivre & à

les soutenir, ou enfin par son habileté & par les expediens qu'il trouvoit pour les conduire à une heureuse fin, qu'il excelloit davantage. Sa magnanimité n'éclata pas moins que sa prudence, lorsque pour reprimer les courses des Maures sur les côtes d'Espagne, & pour la seureté des Chrêtiens de cette contrée dont plusieurs avoient été faits esclaves, il forma le dessein de porter la guerre en Afrique. Ferdinand à qui il en fit la proposition, y trouvoit de grandes difficultez, dont la principale étoit l'épuisement de ses finances. Ximénés s'offrit genereusement à luy avancer les fonds necessaires pour cette expedition. L'entreprise réüssit selon son projet, & en fort peu de temps les Espagnols se rendirent maîtres du port, de la Ville, & de la Forteresse de Macarquivir, qui étoit le poste le plus important que les Maures eussent sur la mer. Non content de ce premier succès, il entreprit la conquête d'Oran, autre Place tres-forte qui étoit comme la clef de l'Afrique, & dont la prise en ouvroit l'entrée aux Chrêtiens. Il y conduisit en personne une armée qu'il entretenoit à ses frais, & sitôt qu'il y fut arrivé, ayant fait attaquer la place, elle fut emportée d'as-

faut. Il y entra peu de jours après revêtu de ses habits Pontificaux, changea les Mosquées en Eglises, & les consacra. De tous les Grands d'Espagne qui se souleverent contre l'autorité Royale, il n'y en eut point dont il laissât l'audace impunie, & qu'il ne soumit enfin aux loix de l'Etat. Mais après les avoir remis par force à leur devoir, il sçavoit les gagner par sa bonté, & les faire convenir, que c'étoit moins comme leur ennemi, que comme fidele Ministre de son Prince, qu'il s'étoit declaré contre eux, & avoit rompu tous leurs desseins. Ainsi, tant qu'il gouverna la Castille, épargna-t-il toujours le sang de la Noblesse; & quoyque plusieurs Seigneurs eussent mérité la mort par leur rebellion, il ne crût jamais devoir acheter la paix au prix de leur vie. Son sentiment étoit que ceux qui troublent l'Etat ne laissent pas souvent d'être de bons sujets & tres-capables de le bien servir, & que la cause de leur revolte étant l'orgüeil, dès qu'on avoit pû l'abbatre & l'humilier, ils étoient assez punis. Ne voulant donc jamais regler la punition sur la rigueur des loix, & la porter aussi loin qu'elles le prescrivent, il évitoit par là de prophaner la sainteté de son

Etat par une politique sanguinaire qui est l'horreur de l'Eglise, & de laisser son nom chargé de la haine qui auroit pû faire naître le soupçon d'avoir moins cherché le bien commun que la satisfaction de sa jalousie ou de sa vengeance. L'ascendant qu'il avoit pris sur les esprits, fut d'un grand secours à Ferdinand, lorsqu'après la mort de la Reine Isabelle, l'Archiduc Philippe son gendre luy disputa sa Regence de la Castille. Philippe & la Princesse Jeanne son épouse étant arrivez en Espagne, la plûpart des Grands s'attacherent à eux & entreprirent d'exclure Ferdinand du gouvernement de l'Etat. Ce Prince ne croyant pas pouvoir tenir contre un si puissant parti, sans les conseils & l'appui de Ximénés, le pria de rester auprès de luy, pour luy aider à sortir de cet embarras, & à maintenir son autorité. Ximénés se rendit à sa priere, & s'étant chargé de negotier l'accommodement du beau pere avec le gendre, à l'honneur & à l'avantage du premier; il y réüssit par son adresse & par son credit. Sa pieté jointe à cette dexterité, avec laquelle il sçavoit manier les affaires, ne servit pas peu à l'accrediter parmi les Grands. Nonobstant l'ordre qu'il avoit

reçû du Pape Alexandre VI. de se faire une maison avec quelque éclat, conforme à sa dignité d'Archevêque, on le vit toûjours retenir tout ce qu'il pouvoit de la simplicité & de la sainteté de son premier état, lors même qu'il fut parvenu à un plus haut degré d'honneur & de puissance ; sa table toûjours frugale, ses habits toûjours modestes, ses équipages comme ses habits ; toûjours soigneux de derober quelques heures pour la priere, à la multitude des affaires civiles dont il étoit chargé, toûjours en disposition de les quitter & d'y renoncer entierement pour ne vaquer qu'à celles de son Diocese. S'il eut de grands biens, il ne les employa qu'à de grandes œuvres, & toutes de Religion & de pieté. Il avoit un soin particulier des Pauvres & des Hôpitaux, & tiroit d'ordinaire de son fonds ce qui étoit necessaire pour leur entretien. Il fit bâtir & reparer diverses Eglises, institua & fonda l'Université d'Alcala, fit faire une nouvelle édition de la Bible, qui seule luy couta plus de cinquante mille écus d'or, & ce ne fut pas moins par ses largesses que par les armes de Ferdinand qu'il ouvrit en Afrique une porte à l'Eglise de Jesus-Christ. Une sagesse & une probité en-

tée l'une & l'autre ſur une pieté ſi conſtante, & qui ne ſe dementoit par aucun endroit, luy acquirent une réputation qui ne ſe renfermoit pas dans l'Eſpagne. N'ayant pû ſe trouver au quatriéme Concile de Latran, à cauſe de la Regence de Caſtille qui ne luy permettoit pas de s'abſenter de ce Roïaume, Leon X. & les Evêques qui compoſerent avec luy cette ſainte Aſſemblée, le conſulterent pluſieurs fois ſur les affaires les plus difficiles. Le même Pape & Jules ſon predeceſſeur, pour ſoutenir & fortifier leur Juriſdiction, eurent ſouvent recours à luy, comme il paroît par plus de vingt-cinq Bulles Apoſtoliques qu'ils luy adreſſerent; & pour ce qui eſt de Jules qui luy avoit recommandé ſes interêts avec plus d'inſtance, il luy fit répondre, qu'il étoit prêt à l'aſſiſter de tous ſes biens & de tout ſon credit, mais qu'il ſe reſſouvint toûjours, qu'étant le Pere commun des Chrêtiens, il ne luy convenoit pas d'être auſſi partial qu'il le paroiſſoit. Content de les ſervir, il ne ſçavoit point les flater & ſe croyoit obligé de leur repreſenter leur tort; lorſqu'il en étoit convaincu. Il ne ſe menageoit pas plus avec Ferdinand, & jamais il n'eut la com-

plaiſance d'applaudir ou de ſe prêter à ſes deſſeins, quand il avoit reconnu que la juſtice en ſouffriroit. Avec tant de mérite & de capacité pour les affaires, de quelle utilité ne devoit-il pas être pour un Prince qui l'employoit ; & ſi Ferdinand eût été encore en vie quand Charles V. paſſa en Eſpagne pour y prendre poſſeſſion des glorieuſes ſucceſſions qui luy étoient échûës, Ferdinand en preſentant Ximénés à Charles n'eût-il pas été bien fondé à luy dire ce que Charles luy-même dit à Philippe II. ſon fils, en luy preſentant le fameux Eraſo, l'un de ſes Secretaires, qu'il luy donnoit en la perſonne de ce ſeul Miniſtre quelque choſe de plus grand que tous les Roïaumes qu'il venoit de luy remettre ? Deux Ecrivains François ont donné au public l'Hiſtoire du Carninal Ximénés. Le premier auſſi ſage Hiſtorien que brillant Orateur, & tres diſtingué dans l'Egliſe par le rang qu'il y tenoit, attribuë toutes les grandes actions de Ximénés à ſa Sainteté, ſur laquelle il s'étend beaucoup, pretendant que la Juſtice & la Religion furent les ſeuls reſſorts de ſes mouvemens & de tout ce qu'il entreprit de plus memorable. Le ſecond croyant peut-être que ſon

& de si frequentes instances, qu'autant pour se délivrer de ses importunitez, que par quelque esperance du succès de son entreprise, ils luy accorderent trois vaisseaux, avec lesquels étant sorti le premier de Septembre en 1492. du port de Palos, Ville d'Andalousie, il fit voiles vers l'Occident. Le voilà donc parti avec toute l'assurance & toute l'audace qu'il falloit pour aller comme hors de ce monde, & de l'aspect du soleil, tenter des mers inconnuës, & en affronter tous les dangers, au hazard d'y perir, & de ne trouver dans une si dangereuse expedition que la confusion de sa témerité & le blâme d'avoir trop osé. Après deux mois & quelques jours de navigation, la premiere découverte qu'il fit fut de l'isle de Cunabay, une des Lucaïes. Il y apprit qu'il y avoit au Midy quantité d'autres Païs habitez par des nations fort barbares. Avant que de pousser plus loin, il jugea à propos de retourner en Espagne, pour informer le Roy & la Reine du succès de sa course & de ses découvertes, & emmena avec luy dix Sauvages qu'il vouloit leur presenter. On cessa alors de traiter son dessein de chimerique : on l'écouta, on luy fournit tout ce qu'il

jugeoit necessaire pour poursuivre son entreprise, avec quoy on le fit partir pour une seconde navigation, comblé d'honneurs & revêtu de la dignité d'Amirante. Son second voyage ne réüssir pas moins que le premier. Il parvint jusqu'au continent de l'Amerique, ainsi nommée, parce qu'Americ Vespuce, qui quelque temps après marcha sur les pas de Colomb, luy donna son nom. On ne peut dire la quantité d'or & d'argent que les Espagnols ont tiré de cette partie du monde. Les mines de Potosi dans le Perou leur en ont fourni des sommes immenses; & sans parler des tresors d'Atabalipa Roy du Perou, des richesses & des meubles precieux de la Ville de Cusco, on prétend, que dans plusieurs autres Villes, ils trouverent des Temples dont les murailles étoient revêtuës d'argent, & & des maisons toutes couvertes de lames d'or. Ils se crurent en droit d'en profiter, ne doutant pas que de ravir ces richesses à des peuples barbares & idolâtres, pour en enrichir un Païs où fleurissoient la Religion & la politesse, ce ne fût une chose juste & tres-conforme à l'intention de l'Auteur de tous ces biens. Le domaine & la souveraineté de l'Amerique furent accordez à

Ferdinand & à sa posterité par deux differentes Bulles d'Alexandre VI. l'une du 3, l'autre du 4 de May, l'an 1493.

Ainsi donc Colomb tiré du commun du peuple, Ximénés du Clergé, Consalve de la Noblesse, ayant été chacun en particulier si utiles à Ferdinand, il est évident que Dieu vouloit que les trois differens Etats qui composent une Monarchie, concourussent également au bonheur & à la gloire de ce Prince. Ce que j'ay dit de Ximénés & de Colomb, quoyque fort succintement, suffit neantmoins pour porter dans les esprits une juste idée du mérite de leurs services. Quant à ceux de Consalve, ne pouvant pas les mettre dans tout leur jour sans une histoire plus étenduë & d'un plus grand détail; c'est ce que je me suis proposé pour dessein de cet ouvrage, & que je ne crois pas devoir déplaire à ceux qui sont curieux de sçavoir toutes les particularitez de la vie des plus grands hommes.

Consalve n'aquit à Cordouë, Ville d'Andalousie, & qui s'est renduë tres-celebre par le soin qu'elle a toûjours eu de cultiver les Lettres. Long-temps avant qu'elle fût tombée sous la domination des Maures, elle donna Lucain

& les deux Seneques à l'ancienne Rome; & après que les Goths & les Vandales eurent été chassez d'Espagne, & que les Maures s'en furent emparez, Cordouë fut choisie pour y établir des écoles de la langue Arabique & de toutes les sciences dont ces Afriquains étoient plus curieux, & leur fournit quantité d'excellens Professeurs. La maison de Consalve n'étoit pas moins illustre par l'ancienneté de sa Noblesse, que par la multitude des grands Guerriers qui en étoient issus. On pretend que dans les armées Romaines, leur fonction étoit de porter l'Aigle, charge plus distinguée alors & d'un plus grand relief que les Enseignes parmi nous, & que de là étoit venu qu'on les avoit nommez d'abord *Aquilaires*, ensuite par alteration de mot, *Aguilaires*, & que c'est d'eux qu'un Bourg d'Espagne appellé encore aujourd'huy *Aquilar*, avec titre de Marquisat, a tiré son nom. Il est neanmoins plus vraisemblable que ce nom ne leur avoit été donné que parce qu'ils portoient un Aigle dans leurs armes. Quoyqu'il en soit, Loüis gendre de Consalve, assuroit avoir oüi dire plusieurs fois à son beau-pere, qu'il tiroit son origine de la maison de Cordouë,

& que ses Ancestres s'étant rendus maîtres de cette Place, après un long siege, pour perpetuer le souvenir de leur conquête, avoient pris le nom de la Ville conquise. Le pere de Consalve, qui se nommoit Pierre, avoit servi plusieurs années dans les guerres d'Espagne contre les Maures, & s'y étoit également signalé par son habileté & par sa valeur. Cependant il n'en étoit encore qu'aux projets & sur les voyes de la gloire où il aspiroit, lorsqu'il mourut d'une pleuresie à Tolede, peu avancé en âge & d'une constitution à pouvoir se promettre encore plusieurs années au delà. Il laissa en mourant deux fils qu'il avoit eus d'Elvire Errerie son épouse, femme dont la beauté égaloit la noblesse, & la noblesse celle des plus illustres Maisons de tout le Païs. Laîné fut nommé Alphonse, & le cadet Consalve; tous deux encore fort jeunes quand ils perdirent leur pere; mais depuis tres-fameux, l'un & l'autre par leurs exploits de guerre. Il y avoit à Cordouë deux factions qui descendoient de la maison qui portoit ce nom de Cordouë, mais qui pour se distinguer enrre-elles, s'étoient fait depuis appeller, l'une de Cabra, l'autre d'Aguilar. Le pere d'Al-

phonſe & de Conſalve, tant qu'il vêcut, avoit toûjours été chef & défenſeur de celle d'Aguilar : après ſa mort ceux qui étoient de cette ſeconde faction, ne doutant pas qu'ils ne dûſſent retrouver dans les fils de Pierre, tout le courage & toute la bonne conduite de leur pere, les mirent à leur tête, quoyqu'à peine euſſent-ils encore atteint l'âge de puberté, & crurent qu'avec de tels chefs ils ſurmonteroient ſans peine tous les efforts du parti contraire.

Les deux freres piquez d'une noble émulation ne ſongeoient qu'à s'avancer dans les honneurs, mais il s'en falloit bien que Conſalve n'y trouvât la même facilité qu'Alphonſe ſon aîné. La coûtume d'Eſpagne, & particulierement parmi les Nobles, étoit d'affecter à l'aîné la plus grande partie des biens de la Maiſon, & de reduire les cadets à une ſimple legitime ; & ce qui n'étoit encore qu'un uſage autoriſé par pluſieurs exemples, les Eſpagnols en firent depuis une Loy, dont ils crûrent pouvoir tirer deux grands avantages. Le premier, que tous les biens d'une maiſon étant ſur la tête de l'aîné, il luy ſeroit plus aiſé d'en ſoutenir la puiſſance & l'éclat. Le ſecond, que

les cadets ne trouvant de ressource qu'en eux-mêmes & dans leur courage, rien ne seroit plus capable de les tirer de la mollesse & de l'oisiveté, & de les porter à tenter toutes les voyes par où ils pourroient parvenir à faire un établissement honorable ; & comme ce n'étoit proprement que par les armes qu'ils pouvoient y réüssir, qu'il arriveroit de là que jamais on ne manqueroit de bons Officiers de guerre. Suivant cette Loy, Alphonse se mit en possession de la succession de son pere, & ne laissa à Consalve qu'un assez foible appanage. Il prit neanmoins un soin particulier de son éducation, & n'épargna rien pour le faire instruire par de bons Maîtres, persuadé qu'un mérite distingué pourroit luy tenir lieu d'une grande fortune, ou du moins luy en ouvrir le chemin. Aussi-tôt qu'il le vit assez formé pour le produire à la Cour, il l'envoya à celle de l'Infant Alphonse, frere puîné de Henry Roy de Castille, sous la conduite d'un nommé Disaque Chartam. C'étoit un homme tres-sage & tres-poli, & qui dégagé de toute autre affaire, ne s'appliquoit qu'à cultiver les mœurs de son éleve, & à luy inspirer tous les sentimens d'honneur & de probité

dont luy-même étoit plein. Mais pourquoy l'envoyer à la Cour de Don Alphonse plûtôt qu'à celle de Henry, qui étoit actuellement sur le trône ? Voici la raison qu'il en eut.

J'ay déja dit que plusieurs Seigneurs de Castille ne souffroient qu'avec peine & avec chagrin que le Roy Henry voulût faire passer la Princesse Jeanne pour sa fille, avec droit de succeder à la Couronne. Mais ce qui les aigrit encore davantage, fut d'apprendre que Don Bertrand de la Cuéva, qu'ils étoient persuadez être le pere de cette Princesse, outre le Comté de Ledesme, dont le Roy l'avoit déja revêtu, venoit encore d'être nommé Grand-Maître de l'Ordre de saint Jacques, l'une des premieres dignitez du Royaume, & recherchée non seulement par les plus grands Seigneurs de l'Etat, mais souvent même par les Princes. Piquez de jalousie contre le Favori, & plus indignez encore de la conduite du Roy, ils comploterent entr'eux de détrôner ce Prince, & de substituer en sa place Don Alphonse son frere. S'étant donc assemblez à Burgos, ils y convoquerent les Etats generaux, où la Princesse Jeanne fut déclarée inhabile à la succession qu'on luy destinoit, & l'In-

fant Alphonſe legitime heritier de la Couronne. Ce ne fut encore là que le premier pas de leur entrepriſe audacieuſe. Quelque temps après ayant paſſé de Burgos à Avila, ils firent dreſſer hors des portes de la Ville, un échaffaut, où ſuivant l'ordre qu'ils avoient donné, fut poſée une effigie qui repreſentoit Henry, aſſis ſur un trône, en habit de deüil, la Couronne ſur la tête, le ſceptre à la main & l'épée Royale à ſes pieds. Alors ces Rebelles, & Alphonſe à leur tête, ſortent de la Ville, & s'étant tous approchez du theâtre, le grand Secretaire y monta le premier, & lût à haute voix un écrit contenant quatre chefs, qui étoient autant d'articles de la Sentence portée contre Henry. Après la lecture du premier chef, qui déclaroit ce Prince dégradé de la dignité Royale, l'Archevêque de Tolede monta ſur l'échaffaut, & enleva la Couronne & l'effigie. Le ſecond chef par lequel il étoit dit, qu'on l'avoit cenſé indigne d'adminiſtrer la juſtice, ayant été lû, le Comte de Plaiſance alla ſe ſaiſir de l'épée Royale. On paſſa enſuite au troiſiéme, qui luy ôtoit le gouvernement de l'Etat, dont on le reconnoiſſoit tout-à-fait incapable ; & auſſi-tôt le Comte

de Benevent s'avança à ſon tour pour luy arracher le ſceptre de la main. Suivit enfin le quatriéme, portant expreſſément, qu'il ne méritoit pas d'occuper le trône : Après quoy Don Diego Lopez de Suniga courut à ce phantôme de Roy, & le jetta par terre, avec tous les reproches & toutes les paroles outrageuſes que la plus aigre paſſion puiſſe ſuggerer. Cela fait, les Conjurez convient Alphonſe de monter, & montent tous avec luy ſur l'échaffaut, le prennent & l'élevent ſur leurs épaules, & pendant qu'il s'y tenoit, crient à haute voix, *Caſtille pour le Roy Alphonſe*. A ces cris pluſieurs fois redoublez, ſe joignirent les acclamations de tout le peuple, ſpectateur de cette inſolente ſcene ; le ſon des tambours & des trompettes, les décharges de l'artillerie, tout cela ſuivi des hommages des Seigneurs qui étoient preſens, & qui après s'être proſternez devant ce Roy de leur création, luy baiſerent les mains comme à leur Souverain. De quelle colere Henry ſe ſent-il transporté, quand il reçût la nouvelle d'un tel attentat ? c'eſt ce qui ſe conçoit mieux & plus aiſément que je ne puis l'exprimer. Sans neanmoins ſe laiſſer troubler par

ſa paſſion, il fit ſi bien par les ordres qu'il envoya aux Villes qui tenoient encore pour luy, par diverſes negotiations, & enfin par la force des armes, qu'il contraignit les Conjurez d'entendre à un accommodement, & Alphonſe de renoncer à la Royauté. Peu de mois aprés l'animoſité des Factieux s'étant réchauffée, Alphonſe, malgré ſa parole, reprit ſon premier deſſein, avec le titre & la qualité de Roy. Il y eut une ſanglante bataille entre les deux partis, où l'un & l'autre ſe vantoit d'avoir remporté la victoire. Tout l'avantage neanmoins parut être du côté des Conjurez, puiſqu'incontinent aprés cette action, ils ſe rendirent maîtres de Segovie, & que pluſieurs Seigneurs, qui juſques-là avoient été fort attachez à Henry, ſe retirerent de ſon ſervice, & paſſerent à celuy de ſon Concurrent. Si Alphonſe s'en fût tenu à ſe faire reconnoître pour heritier de Henry & de la Couronne de Caſtille, c'étoit ſon droit, & jamais on n'auroit pû en faire un reproche à ſa memoire. Mais d'entreprendre de dégrader ſon frere, qui regnoit legitimement, & de ſe mettre en ſa place, pouvoit-il ignorer, que par un attentat ſi odieux il attachoit à

son nom ceux de rebelle & d'usurpateur, qui depuis n'en ont jamais pû être separez. On rapporte que le Pape Paul II. luy fit dénoncer, que Dieu le puniroit par une prompte mort, qui luy ôteroit avec la vie cette ambition prematurée qu'il avoit de regner. L'effet ne tarda pas à suivre la menace du saint Pere. Il mourut peu de temps après, n'étant encore qu'en sa seiziéme année : les uns disent de peste, les autres de poison ; Mais à quelque cause qu'on veüille attribuer sa mort, accomplissement bien marqué de l'Oracle du saint Siege, & du malheur qui luy avoit été predit, & peut-être effet encore plus sensible de la malediction du Ciel.

Ce fut donc dans le temps que le parti d'Alphonse balançoit celuy de de Henry, & qu'il commençoit même à prévaloir, que Consalve se rendit à la Cour du premier. Deux anciens amis de son pere, Alphonse Carille Archevêque de Tolede, & Jean Pachéco Grand-Maître de l'Ordre de saint Jacques, tous deux en aussi grande consideration par leur mérite que par leur dignité, le presenterent au Prince, le recommanderent à tous les Grands de la Cour, & luy promirent

de l'appuyer de tout leur credit. Avec une telle protection, il pouvoit espe-rer de parvenir bien-tôt à quelque rang ou à quelque employ digne de sa naissance. Mais la mort d'Alphonse, à qui il avoit offert ses services, étant survenuë, il fut obligé de se retirer. Il s'étoit déja fait la reputation d'un Cavalier tres-accompli; & comme tous ceux qui l'avoient veu & pratiqué, n'en parloient qu'avec de grands élo-ges, Isabelle ayant été reconnuë pour heritiere de la Castille, & ensuite ma-riée à Ferdinand, l'appella à sa Cour qu'elle tenoit alors à Segovie, & l'y reçût avec de grandes marques d'esti-me & de bienveillance. A peine s'y fut-il montré, que sa taille, sa bonne mine, certain air de noblesse & de grandeur répandu sur tous ses dehors, une grace toute particuliere à parler, & comme un charme secret dans le son de sa voix & de sa parole, dont tout le monde étoit enchanté, l'eurent bien-tôt distingué de tous les autres Cour-tisans. Il en fut de même de son adres-se, soit pour les courses de chevaux, soit pour les exercices militaires, tan-tôt à l'Espagnole, avec des armes or-dinaires, tantôt à la Maure avec le dard ou avec la lance. Il y parut tou-

Paul Jovius, l. 1. de Vit. Cons.

jours avec tant de ſuperiorité ſur tous ceux qui entroient en lice avec luy, que le peuple ravi de le voir, après mille acclamations & mille applaudiſſemens, luy donna hautement le ſurnom de *Prince de la jeuneſſe*. Ajoûtons à tout cela une magnificence ſurprenante, quantité de chevaux de prix, des armes d'un travail & d'une beauté exquiſe, une livrée & des équipages tres-riches, & ſur tout une table ſomptueuſe & délicate où toute la Nobleſſe étoit reçûë, & en quoy il ſe piquoit de l'emporter ſur tous les autres. Sa dépenſe étoit telle, que non ſeulement elle excedoit ſon revenu, mais même ne laiſſoit aucune eſperance qu'il pût jamais trouver de quoy y fournir. Il luy arriva un jour de paroître avec un habit qu'on diſoit luy avoir couté ſix mille écus, étant d'une pourpre tres-fine, toute brodée d'or & fourrée de marthes zibellines. Encore n'étoit-ce qu'un jour ordinaire, & non pas en l'un de ceux où pour faire plus d'honneur à ces fêtes & à ces ſpectacles qu'on voit dans les Cours, c'eſt à qui brillera & ſe fera remarquer par plus d'éclat & de parure. Chartam ſon Gouverneur ne pût s'empêcher d'en murmurer. Alphonſe ſon aîné luy en

fit quelque reprimande dans une lettre qu'il luy écrivit, & l'avertit que s'il n'alloit bride en main, cette dépense fastueuse les exposeroit bien-tôt à des poursuites de leurs créanciers, qui ne seroient pas moins honteuses à leur maison qu'elles feroient de plaisir à leurs émules, jaloux & chagrins d'une splendeur qui les obscurcissoit tous. Consalve luy répondit, que la crainte de la disgrace dont il le menaçoit, ne pouvoit rien rabattre de cette grandeur d'ame qu'il avoit heritée de ses Ancêtres, & qu'il sentoit être dans son sang. *Je sçay, mon cher Frere*, luy disoit-il, *qu'étant plein d'amitié pour moy, vous êtes aussi trop genereux pour refuser de me fournir de vôtre fonds, tout ce qui me sera necessaire pour soûtenir la gloire de nôtre nom. Outre cela, je m'en fie à la protection du Ciel, qui ne laisse jamais dans le besoin ceux qui ne cherchent la gloire que par les belles voyes, & qu'il ne voudra pas en donner le démenti aux Astres qui me presagent une fortune & une grandeur fort au-dessus du commun.* Il paroît par là, que Consalve s'étoit fait faire son horoscope, & il n'est pas surprenant qu'un jeune homme qui avoit de l'ambition, & qui se croyoit né pour quelque cho-

se de grand, ajoûtât foy aux vaines predictions de l'Astrologie. Un âge plus mur luy en auroit découvert l'imposture & l'illusion : Car qui est l'homme sage & experimenté qui ne reconnoisse, qu'il faut juger des Astrologues comme des Charlatans, aussi trompeurs les uns que les autres, avec cette seule difference, que les premiers joignent encore l'irreligion à la forfanterie de leur art. Soit donc qu'en effet il s'en tint au rapport d'un Astrologue, soit qu'il crût que de ne pas suivre tous les sentimens de grandeur & de generosité qu'il avoit dans l'ame, ce seroit déroger à la noblesse de son sang, il continua comme il avoit commencé, & nonobstant les avis & les reprehensions de son Frere & de son Gouverneur, ce fut toûjours dans la suite du temps le même éclat & la même magnificence.

Etant à la Cour de Castille, il attendoit avec impatience que la fortune luy offrît quelque occasion de signaler son courage. Il la trouva bien-tôt dans la guerre que Ferdinand & Isabelle eurent avec le Roy de Portugal. Ce Prince faisant droit sur le testament de Henry Roy de Castille, par lequel il avoit déclaré la Princesse Jeanne sa

fille & son heritiere, avoit demandé cette Princesse en mariage, & déja elle luy avoit été accordée & fiancée. En vertu de cette alliance, il prit le titre de Roy de Castille & de Leon, que Ferdinand & Isabelle luy disputerent fortement, ce qui fit naître un procez entre eux, qu'il fallut décider par les armes. Cette guerre fut vive & fort opiniâtrée, & quoy qu'elle réüssît mieux aux Castillans qu'aux portugais, soit pour les sieges, soit pour les batailles, elle prenoit le train de durer encore fort long-temps, si la retraite de la Princesse Jeanne dans un Monastere, n'eût donné lieu à un accomodement entre les deux Couronnes. A peine cette guerre eut-elle commencé, que la Reine Isabelle envoya Consalve à l'armée Castillane qui étoit sur les frontieres de Portugal, commandée par le Duc de Cardone. Y étant arrivé, il obtint de ce General de se joindre à son frere aîné, & de servir sous luy en qualité de Lieutenant Colonel d'un terce de six-vingt chevaux qu'il commandoit ; ce fut donc sous Cardone qu'il fit ses premieres armes, & qu'il prit des leçons d'un métier, où dans la suite il devint le

plus habile homme de ſon temps. Il ne ſe paſſoit point d'action dont il ne voulût être, & où il ne ſe fît remarquer, autant par ſa bravoure que par ſa parure & par ſes ornemens. Il ſe moquoit de la timide précaution de certains Officiers, qui de peur d'attirer les coups ſur eux, en ſe faiſant diſtinguer par la richeſſe de leurs habits, choiſiſſent les plus ſimples qu'ils ayent, & qui puiſſent les confondre avec le commun des Soldats. Luy au contraire ſeur de ſon courage, & ſçachant bien qu'il n'avoit que de beaux exemples à donner, vouloit que cela ſe fît avec éclat, ayant dans l'eſprit, que ſi par là il étoit connu pour un homme d'une naiſſance illuſtre, on le craindroit comme un homme de cœur. Cette conduite pouvoit être tres-perilleuſe à ſa vie, mais elle ne pouvoit être que tres-avantageuſe à ſon honneur, & c'eſt tout ce qu'il cherchoit. Il eut lieu de s'en ſçavoir bon gré à la bataille que le Duc de Cardone livra aux Portugais près de Toro. Ce General après avoir remporté la victoire, aſſembla tous les Officiers de ſes Troupes, pour feliciter & remercier ceux dont la valeur avoit plus éclaté. Enſuite adreſſant la parole à Conſalve, il luy dit,

qu'il ne l'avoit jamais perdu de vûë, à cause que l'éclat de ses habits & des plumes dont son casque étoit relevé, le distinguoit à ses yeux; & qu'il devoit ce témoignage à son mérite, de s'être toûjours jetté où le combat étoit plus sanglant & plus furieux, & où s'il y avoit plus de peril à essuyer, il y avoit aussi plus de gloire à acquerir pour un homme noble & valeureux comme luy.

Quand la guerre de Portugal eut cessé, Ferdinand & Isabelle se trouvant bien affermis sur le trône de Castille, étoient déja regardez comme les plus puissans Princes de toute l'Espagne. Trois ans aprés, leur puissance s'accrût encore considerablement par la
L'an 1479. mort de Jean Roy d'Aragon, & de Sicile : Car Ferdinand son fils & son heritier, s'étant mis en possession de ses Etats, & les ayant unis à la Castille, toutes les Provinces d'Espagne, excepté celle que les Maures occupoient encore, se trouverent soumises à son obéïssance. Il crut devoir profiter de la conjoncture pour affranchir le Royaume de Grenade de la tyrannie de ces Infidelles, & que s'il devoit cela à la gloire de son Regne, celle de la Religion & du culte de Dieu luy

étoit encore une plus forte & plus pressante raison de l'entreprendre. Ce fut dans cette guerre que Consalve donna tant de preuves d'une valeur & d'une capacité extraordinaires, qu'après cela Ferdinand n'eut plus à déliberer sur qui il jetteroit les yeux pour les plus grands & les plus importans emplois. Le mérite de Consalve le déterminoit d'abord & luy épargnoit la peine de peser & de balancer; ce qui arrive toûjours, lorsqu'il faut faire un choix entre plusieurs sujets où l'on ne voit rien de fort superieur qui puisse le fixer. Mais avant que de parler de Consalve en particulier, & d'en venir au détail de ses actions, il ne sera pas hors de propos d'exposer en quelles conjonctures Ferdinand entreprit cette guerre & comment il la conduisit.

Les Maures étant entrez en Espagne vers l'an de Jesus-Christ 713. & Ferdinand leur ayant déclaré la guerre en 1482. il y avoit près de huit siecles qu'ils s'y trouvoient établis. Après qu'ils en eurent chassez les Goths & les Vandales, il y eut peu de Villes & de Provinces qu'ils ne reduisissent sous leur puissance: Et quoyqu'ils laissassent aux habitans la liberté de leur Religion, toutefois la plûpart des Chrê-

tiens ne pouvant souffrir de se voir assujetis aux ennemis de Jesus-Christ, se retiroient avec ce qui leur étoit permis d'emporter de leurs biens, & alloient chercher des asyles, les uns dans la Biscaye, dans la Galice & dans les Asturies, les autres en Arragon ; ne pouvant trouver de seureté que dans des païs ou tres-steriles, ou inaccessibles par la difficulté extrême des chemins. Cinq ou six ans après leur invasion, Pelage prit la résolution de s'opposer à leurs progrès. S'étant expliqué de son dessein à quantité de Chrêtiens qu'il trouva dans les Asturies, ils l'élurent pour leur Capitaine general, & luy donnerent dès lors le titre de Roy d'Oviedo ou des Asturies. Les Maures marcherent à luy au nombre de trente mille, bien resolus de le relancer dans ses reduits, & de le contraindre de quitter le païs où il commençoit à s'établir. Sur l'avis qu'il eut qu'ils approchoient, il se saisit des passages du mont Auseba, plaça les plus foibles de ses Soldats sur le sommet de la montagne, & avec mille hommes seulement, mais tous gens d'élite, il eut l'assurance de se presenter à l'armée infidelle pour l'empêcher de passer outre. Et comme il n'y avoit pas moins

de justice que de Religion dans son entreprise, & qu'il ne cherchoit qu'à conserver un droit qu'il tenoit du Ciel & de sa valeur; le Ciel & sa valeur luy donnerent aussi l'une des plus memorables victoires qui eût jamais été remportée en Espagne : Car il est certain, qu'il demeura plus de vingt mille Maures, sur la place, & avec eux Almacan leur General. Garcie Ximénés qui s'étoit refugié dans la Navarre, ne fut pas moins heureux que Pelage. Il n'avoit en tout que six cens hommes & avec une si petite troupe, il alla hardiment chercher les Maures qni s'étoient glissez dans la Navarre, qu'on appelloit alors Sobrarbre, les battit en plusieurs rencontres ; & les ayant forcé de se retirer, les peuples charmez d'un succès si inesperé, le declarerent d'un commun consentement Roi de Sobrabre, & voulurent qu'il en portât le nom. A l'exemple de ces deux premiers, divers autres petits Potentats en qui se reveilloit peu à peu la gloire de la Nation, donnerent la chasse à ces Infidelles; & peut-être fussent-ils venus à bout d'en délivrer entierement l'Espagne, s'ils avoient pû s'unir & attaquer de concert un ennemi commun. Mais soit le peu d'intelligence

L'an 718.

qu'il y avoit entr'eux, ſoit pour ſe trouver ſouvent partagez par d'autres guerres, au lieu de pourſuivre les Maures, ils les laiſſerent en repos dans le Roïaume de Grenade, comme s'ils leur en euſſent fait une ceſſion juridique, que perſonne ne fût plus en droit de leur conteſter. S'y étant donc tous retirez, ils formerent ſous des Rois ſouverains & independans un nouvel Etat, qui ne ſe maintint ſi long-temps, que parce qu'on ne prenoit pas les meſures qu'il falloit pour le détruire Le Païs que les Maures avoient choiſi, eſt ſitué entre la Murcie & l'Andalouſie, le plus beau, ſans contredit, & le plus fertile de toute l'Eſpagne. L'air y eſt doux & temperé, la terre arroſée d'une infinité de ruiſſeaux, qui tombent des montagnes d'alentour, & ſe répandant dans les plaines, les rendent tres-fecondes en toutes ſortes d'arbres & de fruits, & y entretiennent une fraîcheur & une verdure preſque continuelle. On y comptoit alors quatorze Villes, dont Grenade étoit la capitale, & environ cent Bourgs ou Villages. Outre la beauté du Païs, les Maures y trouverent un avantage tres-conſiderable pour eux : C'eſt que s'étendant ſur la côte d'Eſpagne qui regarde l'A-

frique, & qui n'en eſt ſeparée que par un trajet aſſez court, il leur étoit aiſé de tirer de ces Païs d'Outremer, tous les ſecours neceſſaires pour continuer ou pour ſoutenir la guerre. Il y avoit ſouvent des tréves entre eux & les Chrêtiens, que les Maures n'obſervoient que lorſqu'ils s'accommodoient mieux du repos que des fatigues de la guerre, ou qu'autant qu'ils trouvoient de peril à les rompre. La derniere qui ſe fit étoit encore fort recente quand Ferdinand joignit la Couronne d'Arragon à celle de Caſtille. Mais les Maures l'ayant violée par la ſurpriſe d'une place, Ferdinand ſe détermina enfin à venger cette perfidie, premierement par des repreſailles, & enſuite par une guerre ouverte.

La place dont il s'agiſſoit étoit Zahara. L'avis qu'eurent les Maures, que les Chrêtiens ſe repoſant ſur le renouvellement de la tréve, ne veilloient pas avec aſſez de ſoin à la conſervation de cette fortereſſe, les porta à tenter de s'en rendre maîtres; à quoy ils trouverent encore plus de facilité qu'ils ne ſe l'étoient imaginé, tant on s'y croyoit en ſeureté. S'y étant donc preſentez, & en ayant trouvé les portes ouvertes, ils y entrent en grand nombre & les

rangs fort ſerez, paſſent au fil de l'épée tous les habitans qui ſe défendoient, arrêtent les autres & les font eſclaves, pour les emmener avec eux à Grenade; & afin d'empêcher qu'on ne leur reprît un poſte ſi avantageux, y laiſſent une forte garniſon. Ferdinand qui étoit alors à Medina-del-Campo, n'eut pas plûtôt appris cette nouvelle, qu'indigné de la mauvaiſe foy & de la cruauté des Maures, il fit marcher quantité de Troupes commandées par Don Alphonſe de Cardénas & par Don Rodrigue Tellez Giron; le premier Grand Maître de l'Ordre de ſaint Jacques, & l'autre de celuy de Calatrava. Il leur donna ordre de prendre avec eux les garniſons qu'il entretenoit ſur les frontieres de la Murcie & de l'Andalouſie, de faire tous enſemble une irruption dans le Royaume de Grenade, & de mettre tout à feu & à ſang. En execution de cet ordre toute la Frontiere du Païs ennemi fut ravagée en fort peu de jours, & l'armée Chrêtienne ayant pouſſé juſqu'à Alhama, qui étoit comme au cœur du Royaume, s'empara de cette Place importante, & y laiſſa quantité de Troupes pour ruiner tout le Païs des environs. Les Maures conſternez de

ces pertes, & plus allarmez encore de celles dont ils étoient menacez, commencerent à murmurer contre Alboacen leur Roy, & à detester sa perfidie d'avoir rompu la tréve. L'unique moyen de les appaiser étoit, de remedier promptement à un mal si dangereux. Il le fit, ou du moins il essaya de le faire, en menant luy-même toutes ses Troupes à Alhama, pour recouvrer cette place avant que les Chrêtiens s'y fussent fortifiez. Ses attaques furent si vives & si frequentes, ses travaux poussez avec tant d'haleine & de continuité, que les assiegez craignant de succomber à un nouvel assaut, étoient sur le point de capituler, lorsqu'ils eurent avis de l'approche de quarante mille hommes de pied & de trois mille chevaux conduits par Don Henry de Guzman, Duc de Medina Sidonia, & envoyez en toute diligence par Ferdinand pour les secourir. Alboacen qui l'apprit comme eux par ses Coureurs, leva le Siege & se retira à la faveur de la nuit. Ferdinand qui meditoit une autre expedition, manda à Guzman de venir le rejoindre avec toutes ses Troupes, aussi-tôt qu'il auroit mis la place en état de soutenir un siege. La retraite de l'armée

Espagnole, fit reprendre au Roy Maure le dessein de la reconquerir. Sa seconde tentative ne réüssit pas mieux que la premiere, & la vigoureuse resistance des assiegez la fit échoüer. Pendant qu'il étoit devant Alhama, Ferdinand de son côté alla assieger Loxa, Place tres-forte, située sur la riviere de Goadaxenil. Il eut le même sort qu'Alboacen, & fut contraint comme luy d'abandonner son dessein, & de remener son armée à Cordouë. Cette retraite qui tenoit lieu de succès & de victoire à Alboacen luy releva le cœur. Il retourna assieger Alhama pour une troisiéme fois, y mena du canon, fit battre la Place & l'assaillir coup sur coup, & il étoit fort à craindre qu'à la fin il ne l'emportât, si l'arrivée de Ferdinand avec une puissante armée ne l'eût contraint de pourvoir à sa propre seureté & à celle de ses Troupes, par une retraite fort precipitée. La vigueur extraordinaire avec laquelle les Maures tinrent dans Loxa contre Ferdinand, l'auroit peut-être disposé à terminer cette guerre par quelque accommodement. Il devoit y être d'autant plus porté, qu'ayant dessein d'unir la Navarre à la Castille par le mariage de l'Infante Catherine, heritiere

de cette Couronne, avec Don Juan son fils, il prévoyoit que les François visant au même but, il ne pourroit pas éviter d'avoir la guerre avec eux. Mais les troubles & les factions qu'il y eut parmi les Maures mêmes au sujet de la Royauté, luy parurent une conjoncture trop favorable pour n'en pas profiter, & il résolut sur le champ de les pousser si vivement & avec tant de forces, qu'ils fussent enfin contraints de ceder à la superiorité de sa puissance, & de repasser en Afrique. Voicy quel fut le sujet de la division des Maures.

Alboacen leur Roy s'étoit rendu tres-odieux à toute la Nation, par ses violences & par ses cruautez. Il avoit fort mal traité les Abencerrages, l'une des plus illustres & des plus puissantes Maisons de Grenade. Son propre fils nommé Boabdil, & surnommé par les Espagnols *Chiquitto*, c'est-à-dire, petit, s'étoit refugié à Guadix, Ville située entre Grenade & Murcie, sur l'avis qu'on luy avoit donné, qu'Alboacen vouloit le sacrifier à la haine de sa seconde femme, appellée Zoraya, qui ne cessoit de luy demander la mort de ce jeune Prince. Les Abencerrages touchez de compassion pour luy, résolurent entre-

eux de le soutenir, prirent les armes en sa faveur, se rendirent maîtres de Grenade, & l'ayant envoyé querir avec bonne escorte, le mirent en possession de l'Allambre, qui étoit comme la citadelle de Grenade, & l'une des meilleurs forteresses de l'Europe; après quoy ils le déclarerent Roy & le firent reconnoître pour tel par toute la Ville. Enflé de sa nouvelle dignité, & se croyant obligé de prouver par quelque coup d'éclat, qu'on avoit eu raison de le preferer à Alboacen, il entreprit de saccager le territoire de Lucene & d'Alligur. Mais les Espagnols étant venus fondre sur luy, quoyqu'avec des forces fort inferieures aux siennes: toute son armée fut ou taillée en pieces, ou mise en deroute, & luy fait prisonnier. Pour se retirer de captivité, il offrit de payer tous les ans un tribut de douze mille ducats au Roy d'Espagne, & se soumit à toutes les autres conditions qu'on luy imposa. Ce traité ne fut pas moins préjudiciable à sa fortune, qu'injurieux à sa gloire. Les Maures indignez qu'il se fût dégradé si honteusement, en se rendant vassal & tributaire des Chrêtiens, rappellerent Alboacen, & se remirent sous son obéïssance. De re-

tour à Grenade, il reprit possession de l'Allambre, fit égorger la garnison que son fils y avoit laissée, & peut-être ne l'eût-il pas plus épargné luy-même, s'il ne se fût sauvé promptement à Almerie, où il se trouva avec moins de pouvoir & d'autorité qu'il n'en avoit jamais eu dans le Royaume. Il ne fut pas neanmoins long-temps sans rétablir son parti, tant par les Maures qui se réünirent à luy, que par les secours qu'il reçût des Espagnols : & si-tôt qu'il se vit assez fort pour disputer la Couronne à Alboacen, le pere & le fils recommencerent à se faire la guerre avec fureur. Mais Alboacen n'en pouvant plus souffrir les fatigues à cause de son grand âge, les Maures prirent occasion de sa caducité, de le déposer & d'élever sur le trône son frere, que quelques Historiens appellent Muley-Boubdil; & que pour rendre ce recit plus clair par la diversité des noms, nous nommerons avec d'autres Ecrivains, Alzagal, qui veut dire en langue Maure, homme alerte & audacieux. Ceux qui n'aimoient pas Boabdil fils d'Alboacen, comploterent entre-eux de le livrer à Alzagal, & luy ouvrirent les portes d'Almerie, où Boabdil faisoit sa residence. Tous les

Officiers qui se trouverent en son Palais, tous ses Domestiques furent massacrez inhumainement ; & quoyque ce fût à luy personnellement qu'on en vouloit, il fut cependant assez heureux pour échaper ce danger & pour se mettre en état de traverser le regne d'Alzagal. Tel fut le triste sort de Boabdil, d'avoir pour ennemis mortels ceux qui devoient s'interesser le plus à son bonheur, son pere & son oncle. Il y eut neanmoins fort peu de tems après entre l'oncle & le neveu, une espece de traité, par lequel ils convinrent, qu'ils regneroient conjointement, & tous deux avec titre & autorité de Roy, sans considerer que l'Etat ne faisant qu'un corps, c'étoit en conjurer la ruine, que de vouloir qu'il y eût deux esprits pour le gouverner. En effet, ce qui étoit arrivé à Pompée & à Cesar au sujet de la souveraine autorité dans la Republique Romaine, que l'un ne pouvoit souffrir personne à ses côtez, l'autre personne au-dessus de luy ; le premier, point d'égal, le dernier, point de maître : on le revit bien-tôt dans ces deux Rivaux de la Couronne de Grenade. Alzagal qui avoit plus d'ambition & plus d'envie de regner seul que son neveu, luy députa quel-

Nec quisquam jam ferre potest Cæsar-ve priorem, Pompeius-ve parem. *Lucan.*

ques-uns de ses Officiers, sous ombre d'ajoûter au traité passé entre-eux, des articles qui sembloient y manquer. Ces Députez avoient ordre de le tuer, ou de luy faire des presens empoisonnez. Boabdil qu'on avoit informé de leur noir dessein, ne voulut ni admettre ces assassins à son audiance, ni recevoir leurs presens. Et sans s'expliquer des causes de son refus, il crut qu'il valoit mieux prendre les devants sur eux & se rendre à Grenade avant qu'ils y pussent être de retour. S'étant donc fait accompagner d'un nombre d'Officiers qui luy étoient plus affidez, il marcha à petit bruit vers Grenade, se saisit d'une des portes de la Ville, s'empara d'un quartier qu'on nommoit l'Albaycin, & sçût si bien gagner ceux qui l'habitoient, par les discours qu'il leur tint, & par les promesses qu'il leur fit, qu'à l'heure même ils prirent les armes en sa faveur, & se repandirent par la Ville, criant à haute voix, que Boabdil étoit leur souverain Seigneur & leur Roy. Alzagal averti de ce qui se passoit, sortit promptement de l'Allambre, suivi de la plus grande partie de ceux qui tenoient pour luy. Il y eut d'abord un rude choc entre les deux partis, & beaucoup de sang ré-

ner la Ville, & de se retirer promptement dans la citadelle, comptant pour rien de perdre leurs biens & tous leurs effets, pourvû qu'ils sauvassent leur vie & leur liberté. On fut quelque-temps à déliberer, si on attaqueroit la citadelle, parcequ'elle étoit sur un roc escarpé de tous côtez, & que tout le terrein des environs se trouvant fort pierreux, on ne pouvoit ni ouvrir de tranchée ni avoir assez de terre pour faire des gabions, & se mettre à couvert des coups des assiegez. Quelques-uns opinoient par cette raison à se contenter de ruiner la Ville, & à passer de là à quelque autre Place dont la conquête seroit moins difficile. Ferdinand ne fut pas de leur avis, parcequ'il jugea sur la multitude de ceux qui s'étoient renfermez dans cette forteresse, que les vivres venant à leur manquer dans fort peu de temps, la famine luy livreroit à peu de frais ce qu'il ne pouvoit emporter par les armes, sans qu'il luy en coûtât beaucoup de sang. Consalve qui ne cherchoit qu'à se signaler, fit prier le Roy de luy confier le soin de la reduction de cette citadelle. Il obtint ce qu'il demandoit, & on crut pouvoir s'en fier aux esperances qu'il donnoit d'y réüssir. L'expedient dont

Paul. Jov. in Vit. Consf. L. 1.

il s'avisa, fut d'ordonner qu'on enlevât toutes les portes des maisons & autres édifices, pour en faire comme des mantelets ou parapets portatifs, à couvert desquels les Troupes qu'il commandoit pussent approcher des murs de la Place. Et comme il y avoit dans plusieurs jardins quantité de ruches faites de liége, il se servit de tout le liége qu'on put luy fournir pour en revêtir ses mantelets, ce qui rompoit tous les coups des traits & des fleches qu'on lançoit de la Place. Avec ce secours qui mettoit ses Soldats en seureté, il les conduisit jusqu'à la muraille, fit livrer divers assauts, où il se trouvoit toûjours en personne, soit pour soutenir les assaillans, s'ils étoient repoussez, soit pour ranimer leur courage, s'il venoit à se rallentir. Les Maures surpris de l'industrie des assiegeans, à quoy ils ne s'étoient pas attendus, & plus effrayez encore de leur hardiesse, & de celle du Chef qui les commandoit, demanderent à capituler. Le Gouverneur ne vouloit se rendre qu'à des conditions que Consalve rejetta d'abord, parcequ'elles luy parurent trop avantageuses aux Infidelles, pour n'en être pas blâmé ou désavoüé de Ferdinand. Mais ayant per-

ſuadé au Gouverneur par des motifs qu'il luy inſinua adroitement de moderer ſes demandes & d'en retrancher divers articles, il le renvoya pour donner avis aux aſſiegez du traité qui venoit d'être conclu, & pour en hâter l'execution. Tout le monde loüoit Conſalve d'avoir par ſa valeur reduit les ennemis à luy remettre leur Place, & par ſon eſprit à ſe contenter d'une juſte compoſition. Cependant il n'y avoit encore rien de fait. La plus grande partie de la garniſon trouvant les conditions trop dures & trop honteuſes à leur parti, ne voulut pas s'y ſoumettre. Elle reprit les armes & força le Gouverneur & ceux qui étoient de même ſentiment que luy, à ſe jetter dans le peril pour ſauver leur honneur. Au moment qu'on les vit ſe repreſenter au combat, on recommença les attaques du côté des aſſiegeans, & elles furent pouſſées ſi vivement, qu'en fort peu de temps la Place fut emportée d'aſſaut, tous ceux qu'on trouvoit les armes à la main, paſſez au fil de l'épée, ceux qui les mettoient bas, faits eſclaves, tous leurs biens pillez & diſtribuez aux Troupes ; & enſuite par ordre du Roy, le feu mis à la Ville pour la reduire en cendres & la citadelle raſée.

Ant. Nebriſſenſis decad. 2. l. 2.

Cette expedition où Consalve avoit fait paroître tant d'intelligence & de courage, porta Ferdinand à luy en confier une seconde plus importante encore que la premiere, qui fut le siege d'Ilora. Cette Place n'étoit qu'à cinq lieuës de la Capitale, située avantageusement, tant pour faciliter les convois qu'on conduisoit à Grenade, que pour découvrir tout ce qui se passoit dans le Païs ennemi, & l'incommoder par de frequentes courses. Ferdinand qui craignoit que par la resistance opiniâtrée des Maures, pour la défense d'un poste qu'ils avoient tant d'interêt de conserver, le siege ne tirât en longueur, ou même qu'on ne fût obligé de le lever, fit fournir une grosse artillerie à Consalve, pour battre les murs sans intermission, & joignit aux Troupes qu'il luy donnoit, grand nombre de Mousquetaires, pour faire un feu continuel sur ceux qui paroîtroient aux ouvrages les plus élevez ou à la bréche, en devoir de repousser les assiegeans. Son dessein secondé de l'activité & de la vigueur de Consalve, eut tout l'effet qu'il s'en étoit promis. La Place fut batuë si rudement, qu'en fort peu de temps les murs tomberent en ruine & remplirent les fossez de leurs

debris. On ne pouvoit tenir sur la bréche, & tout ce qui s'y presentoit étoit jetté par terre, ou contraint de s'éloigner par une grêle de mousquetades. Il falloit donc ou soutenir un assaut general où on ne pouvoit pas éviter de succomber, ou se rendre par une prompte composition. Halatar qui commandoit dans la Place, prit ce dernier parti, & fit demander à Consalve une entreveuë pour dresser ensemble les articles de la capitulation. L'affaire fut reglée sans beaucoup d'altercation, & presque aussi-tôt finie que proposée. Les conditions que Consalve accorda aux ennemis, & que l'histoire ne marque point, furent telles que Ferdinand les ayant apprises, les approuva & les ratifia sur le champ. Il voulut même qu'une conquête si glorieuse à ses armes & si utile à ses desseins, fût la recompense du service de celuy qui l'avoit faite. Il nomma Consalve Gouverneur d'Ilora, luy donna un Terce de Cavalerie composé de six vingts hommes, comme celuy d'Alphonse son frere, & luy laissa pleine liberté de mettre dans la Place la garnison qu'il jugeroit necessaire, tant pour la défendre, que pour ne cesser de harceler les ennemis par de frequen-

tes excursions. La Reine Isabelle, qui étoit aussi favorable à Gonsalve, qu'elle avoit d'estime & de consideration pour luy, eut un soin particulier qu'on luy envoyât sans délay toute l'artillerie, & autant d'armes qu'il en demanderoit, telles Troupes & en tel nombre qu'il le souhaiteroit ; & afin qu'il eût dequoy les contenter par une paye reglée, & qu'il les trouvât toûjours disposées à bien servir, elle assigna les fonds qui luy étoient necessaires sur un impôt considerable qui se levoit au profit du Roy. Avec ces secours Consalve ne tarda pas de faire sentir à la Ville de Grenade, ce que c'étoit que d'avoir pour voisin un tel ennemi. Il ne se passoit presque point de jour qu'on n'y apprît de ses nouvelles par autant d'hostilitez. Tantôt c'étoit un convoy qu'il avoit enlevé, tantôt une contrée qu'il avoit ravagée, tantôt un parti qu'il avoit batu ; une autre fois des Bourgs & des Villages où il avoit porté le fer & le feu, & dont on voyoit l'incendie de dessus les remparts de Grenade, sans toutefois oser en sortir pour empêcher ces desastres, parcequ'on craignoit de rencontrer l'ennemi qui les causoit, & que d'avoir affaire à luy, c'étoit s'exposer à

perdre la vie ou la liberté. Il falloit donc se tenir renfermé dans l'enceinte de la Ville, où quelque entreprenant que pût être un si dangereux voisin, on se croyoit bien à couvert de ses entreprises. Mais une nouvelle expedition de Consalve plus hardie que toutes les autres, leur fit bien-tôt perdre cette tranquillité. Avec une troupe de gens d'élite, s'étant avancé jusqu'à l'une des portes de Grenade, qu'on nommoit Bitataube, & près de laquelle étoient les moulins, il tomba soudainement sur la garde qu'on y avoit mise & la tailla toute en pieces, fit rompre les moulins, & ensuite mettre le feu à la porte. Un coup d'un tel éclat jetta d'autant plus d'allarme & d'effroy dans la Ville, qu'on ne pouvoit se persuader que Consalve eût osé le tenter sans de secretes intelligences, & qu'il falloit necessairement qu'il y eût des traitres qui favorissasent sous main l'execution de ses desseins. Ce n'étoit point trahison, mais un courage fier & audacieux qui bravoit tous les perils, & dont tout étoit à craindre, si l'on ne joignoit la vigilance à la force pour se garentir de ses surprises. La multitude des exploits par lesquels il se signala, alla si loin, qu'on pretend que les Mau-

res furent les premiers, qui pour le diſtinguer des autres Officiers Eſpagnols, le nommerent dès-lors le Grand-Capitaine, nom qui luy demeura toûjours depuis, & dont il ſe rendit encore plus digne dans les guerres d'Italie, que dans celles d'Eſpagne : Ce qui luy fit plus d'honneur en celles-cy, fut la conquête de Grenade, & la part qu'il eut à la reduction de cette grande & puiſſante Ville ſous l'obéïſſance de Ferdinand ; voicy ce qu'en rapporte le même Auteur, que j'ay déja cité pluſieurs fois.

La diviſion s'étant jettée parmi les Maures, comme nous avons dit, & Alzagal & Boabdil ſon neveu ſe diſputant l'un à l'autre la Royauté, le premier s'étoit ſaiſi de l'Allambre, le ſecond de l'Albaycin ; deux palais ou plûtôt deux forteresses, ſituées l'une & l'autre ſur des hauteurs aux deux extremitez de Grenade. Il y a apparence que cette Ville a été bâtie des débris, & ſur les fondemens de l'ancienne Illibere, & que le nom de Grenade ne luy a été donné qu'à cauſe de la reſſemblence qu'elle a avec ce fruit : Car de même que la Grenade étant meure, vient à s'ouvrir, & que l'écorce ſe rejettant de deux differens côtez, laiſſe voir la quantité de grains couleur de

Paul Jov. in Vit. Conſ. l. 1.

pourpre qu'elle renferme dans son sein ; ainsi entre les forteresses que je viens de dire se trouvoient dans un fond tous les édifices de la Ville, aussi agréables par la diversité de leurs ornemens qu'ils étoient nombreux & remplis de monde. La même inimitié qui étoit entre les deux Rois, se trouvoit parmi le peuple ; de sorte qu'on voyoit la plûpart des ruës barricadées, & des corps de garde à la tête de ces barricades pour se défendre chacun de son côté contre l'ennemi. Cette contrarieté de parti ne déplaisoit pas aux Maures, & plusieurs d'entr'eux loin de travailler à l'accommodement des Rois, ne songeoient qu'à fomenter & entretenir la discorde. Comme il n'y eut jamais d'hommes plus avares que ces Afriquains, plus turbulens, plus infidelles à leur parole, & plus disposez à la violer quand ils y sont portez par le moindre interêt ; l'un & l'autre Roy pour s'attacher de si mauvais sujets, ou pour les attirer à son parti, étoit obligé de leur permettre toutes sortes de violences & de rapines, & de racheter d'une partie de son autorité l'obéïssance & la fidelité qu'il en exigeoit. Cependant la faction d'Alzagal se fortifiant de jour en jour, celle de Boab-

dil s'affoiblissoit à proportion. Outre que l'oncle étoit plus riche que le neveu, & plus en état de recompenser ceux qui le servoient, il avoit encore plus d'habileté & plus d'experience dans le gouvernement. Ce qui redoubloit l'inquietude de Boabdil & luy donnoit à toute heure de nouvelles allarmes, étoit d'entendre les cris seditieux de ses Soldats, qui le menaçoient de le quitter & de passer du côté d'Alzagal. Il ne pouvoit les retenir ni les appaiser qu'en les payant, & l'argent luy manquoit, parce que les impôts qu'il avoit mis sur diverses choses étant tombez, rien n'entroit dans son épargne. Consalve ayant sçû par des prisonniers & par des espions, qu'il entretenoit à Grenade, l'embarras où étoit Boabdil, & l'extremité où il se trouvoit réduit, luy envoya proposer, que s'il vouloit le recevoir dans Grenade, il y entreroit en personne avec un puissant secours d'hommes, d'argent & de munitions, qui luy donneroit bien-tôt sur Alzagal tout l'avantage qu'Alzagal avoit sur luy; que s'il acceptoit l'offre qu'on luy faisoit, il n'avoit qu'à envoyer des ôtages à Ilora, & que d'abord qu'ils y seroient arrivez, il partiroit pour se rendre au-

près de luy. Boabdil reçût la proposition de Consalve, non seulement sans peine & sans hesiter, mais avec toute la promptitude & toute la joye d'un homme qui étoit ravi de trouver une si heureuse ressource à ses affaires presque desesperées. Et comme il sçavoit que Consalve étoit homme d'honneur & de parole autant que grand guerrier, il luy envoya ses propres freres en ôtage, luy marquant le jour & l'heure qu'il se tiendroit prêt à le recevoir dans Grenade, & le chemin qu'il falloit qu'il prît avec ses Troupes pour trouver les avenuës de la Ville plus libres, & en approcher plus seurement. Tout étant ainsi disposé, Consalve pria Alarcon son intime ami, & qui luy étoit d'un grand secours dans toutes ses entreprises, de se mettre de la partie. Alarcon qui étoit comme luy Colonel de Cavalerie & qui commandoit dans Moclin, joignit son Regiment à celuy de Consalve, & à un gros corps d'Infanterie qu'ils tirerent l'un & l'autre de leurs garnisons ; & tous deux ensemble, avec de grosses sommes d'argent & quantité d'étoffes de soye ou de fine laine de *Segovie*, dont Consalve s'étoit pourvû pour les distribuer aux principaux Seigneurs de la Cour

de Boabdil, & les attacher au service de ce Prince, arriverent à Grenade au jour & heure marquée. Avec ce renfort & ses secours, Boabdil appaisa bien-tôt les tumultes de son parti, & fit passer l'inquietude & la terreur qui s'y étoient répanduës dans celuy d'Alzagal. Du côté de Boabdil on vit renaître incontinent la joye & le courage, tant par les forces d'Espagne, dont ses gens se voyoient appuyez, qu'à cause du grand profit qui leur revenoit de l'alliance qu'ils avoient contractée avec cette Couronne: Car outre l'argent & les presens qu'ils recevoient de Consalve, le commerce leur étoit ouvert & permis avec Ilora, Cordouë, Seville & toutes les autres Villes moins éloignées qui étoient sous la domination de Ferdinand; au lieu qu'il falloit que les Troupes d'Alzagal se tinssent resserrées avec luy dans les quartiers de Grenade dont il étoit maître. Encore n'y trouvoit-il gueres de repos & de seureté: Car on étoit sans cesse aux prises avec luy; tous les jours de nouvelles attaques qu'on luy livroit, & des quartiers qu'on luy enlevoit. Toutefois comme il étoit impossible de le forcer dans l'Allambre & dans ses autres meilleurs retranchemens, sans

s'expoſer à une grande perte, & peut-être encore avec danger d'un mauvais ſuccès, Conſalve s'aviſa d'un autre expedient. Il crut qu'il falloit trouver le moyen de tirer Alzagal de Grenade, & lorſqu'il en ſeroit aſſez éloigné pour ne pouvoir plus être ſecouru par le monde qu'il y laiſſeroit, le faire couper & envelopper par des Troupes commandées pour ce deſſein, & qui aprés qu'elles auroient défait ou mis en fuite les ſiennes, pourroient l'avoir vif ou mort.

A quelques lieuës de Grenade ſe trouvoit une forteresſe nommée Alhendin où Alzagal n'avoit laiſſé qu'une foible garniſon, quoyque ce poſte luy fût d'une extrême importance. Conſalve fit avertir les Commandans Eſpagnols de quelques Places voiſines d'attaquer cette forteresſe au jour préciſément qu'il leur marquoit, pour obliger Alzagal de ſortir de Grenade & d'aller au ſecours des aſſiegez. Suivant cette diſpoſition Alphonſe de Pennafiel & Sanche Lopez; dont l'un commandoit dans Loxa, l'autre dans Alhama, étant ſortis de leurs Places, s'avancerent juſqu'aux portes d'Alhendin, avec toutes les forces qu'ils avoient pû raſſembler, & commencerent par ſaccager tout

le Païs d'alentour. Alzagal qui apprit ce desastre par la multitude de ceux qui se refugioient à Grenade, crût qu'il y alloit de son honneur autant que de son interêt, de ne pas laisser sans secours des peuples & un Païs qui étoient à luy. Là-dessus il se met en campagne avec quantité de Troupes & marche aux ennemis, dans le dessein de les combatre s'ils ne se retiroient à son approche. Il étoit déja hors de Grenade dans une plaine qu'on nomme Almorave, lorsque les Alfaques qui sont les Chefs & comme les Prélats des Prêtres Maures, vinrent se presenter à luy & le conjurer de rentrer dans la Ville. Ils luy remontrerent combien il étoit à craindre que s'il s'éloignoit de Grenade, les ennemis qu'il laisseroit dedans ne luy en fermassent l'entrée, & que ceux qui tenoient la campagne ne vinssent l'attaquer; que si cela arrivoit, & qu'il fût poussé ou batu, ne sçachant plus où se retirer, sa perte étoit inevitable. Ils n'eurent pas de peine à le persuader, & soit qu'il comprît mieux qu'il n'avoit fait, le danger qu'il couroit, soit par deference à leurs avis, parceque les Alfaques sont en grand credit parmi les Maures, qui les regardent comme des hommes ex-

traordinaires & fort habiles dans l'art de la divination, il suspendit sa marche, ne songeant plus comme on croit qu'à retourner sur ses pas & à reprendre le chemin de la Ville. A l'heure même Consalve & Alarcon bien informez de ce qui se passoit, étant venus tomber sur luy avec toutes les Troupes qu'ils avoient amenées à Grenade, il y eut un rude choc qu'Alzagal soutint d'abord comme il pût. Mais voyant ses gens fort en desordre, plusieurs même déja en fuite pour tâcher de regagner la Ville, quantité de ses amis & de ses principaux Officiers qui venoient d'être tuez à ses côtez, il sçût profiter habilement d'un passage assez étroit qu'on n'avoit pû ou qu'on n'avoit pas eu la précaution de luy fermer, & s'y jettant à la hâte avec ce qui luy restoit de monde, il se retira dans la Ville.

Peu de jours après cette expedition, Consalve ayant renvoyé Alarcon à Moclin, s'en retourna luy-même à Ilora, où il étoit continuellement appliqué, à affoiblir la puissance des Maures par tous les moyens qu'il pouvoit imaginer. L'un de ceux qui luy réüssit le mieux, fut de gagner tous les prisonniers faits sur eux; les uns par

ſa generoſité, en les renvoyant ſans rançon, les autres par ſes largeſſes, en les comblant de biens & de preſens, pluſieurs par les promeſſes & par les offres avantageuſes qu'il leur faiſoit : Ce fut par ces voyes d'honneur autant que par ſon adreſſe & par ſes inſinuations, qu'il fit conſentir Halatar, ancien Gouverneur d'Ilora, lorſque les Infidelles en étoient encore en poſſeſſion, à luy livrer une autre Place appellée Mundajar, ou cet Officier Maure commandoit alors.

La perte de ce dernier poſte porta l'allarme & avec plus de frayeur qu'auparavant dans Grenade, parce qu'étant fort proche d'Alhendin, on craignoit avec raiſon que Conſalve ne ſe rendît maître d'Alhendin comme de Mundajar, ou par de ſecretes negociations, ou de vive force. Mamphot Gouverneur d'Alhendin, pour aſſurer la conſervation de ſa Place, & ſe delivrer des inquietudes qu'il avoit à craindre de Mundajar depuis que Conſalve s'en étoit ſaiſi, réſolut de s'emparer le plûtôt qu'il pourroit de Nihula, petite fortereſſe, qui n'étoit qu'à peu de diſtance de Mundajar & d'y jetter une bonne garniſon qui pût couper les partis qui ſortiroient de Mundajar, ou

les tenir resserrez dans cette Place & empécher leurs courses. La vigilance & la promptitude de Consalve firent avorter son dessein, & fort malheureusement pour luy: Car avant qu'il eût eu le loisir de se fortifier dans Nihula, il y fut surpris par Consalve & fait prisonnier de guerre avec les Troupes qu'il y avoit conduites. Tous les égards qu'on y eut pour luy, toutes les honnêtetez que luy fit Consalve, & par où il tâchoit de luy faire oublier qu'il fût prisonnier, ne purent adoucir le chagrin que luy causoit sa captivité. Pour s'en tirer au plûtôt, il offrit à Consalve de luy livrer Alhendin, lieu de son Gouvernement, à condition qu'on luy rendroit la liberté & qu'il seroit renvoyé sans rançon. On le prit au mot, & la Place ayant été remise entre les mains des Espagnols, Mamphot ne trouvoit à se justifier auprès des Maures d'une telle lâcheté, qu'en disant qu'il n'avoit pû racheter sa liberté qu'à ce prix; au lieu qu'Halatar avoit rendu Mundajar, gagné par presens & par promesses, & sans y être contraint par aucune necessité. A l'exemple de ces deux premiers, Abemeelch Gouverneur de Mahala, desesperant de voir jamais le Royaume de

Grenade se retablir, à cause de la dissension des deux Rois, & d'ailleurs intimidé par les menaces de Consalve & par les frequens avis qu'il luy donnoit de l'appproche de Ferdinand à la tête d'une puissante armée, prit enfin le parti de traiter avec Consalve, & de luy abandonner la Place qu'on avoit confiée à sa garde & à ses soins.

Trop de succès & une multitude d'avantages considerables ajoûtez coup sur coup les uns aux autres, reveillent d'ordinaire un ennemi sur qui on les remporte, & luy font faire des efforts ou prendre des mesures à quoy peut-être il n'eût jamais pensé, si les conquêtes des vainqueurs eussent été moins rapides. C'est en effet le mouvement que donna aux Maures la vûë des pertes continuelles que faisoit leur Etat, & du peril où les exposoit toutes les Places que Consalve venoit de leur enlever. Les Alfaques qui voyoient que la ruine du Royaume entraîneroit celle de la Religion, & peut-être plus allarmez de la perte de la Religion, par rapport à leurs propres interêts, que de celle du Royaume, employerent tout ce qu'ils avoient d'adresse & de credit pour reconcilier les deux Rois. Le plus grand obstacle qu'ils trouvas-

sent au succès de leur dessein, étoient les liaisons que Boabdil avoit prises avec les Espagnols, & ses propres freres qu'il avoit envoyez à Ilora, pour gage & pour seureté de sa parole. Cette difficulté fut levée par la pensée que luy firent venir les Alfaques, & par l'esperance qu'ils luy donnerent de pouvoir surprendre Consalve dans Nihula, où il faisoit alors sa résidence; que cet Espagnol le croyant encore dans son parti, ne se defieroit pas de luy, & que la securité où il le trouveroit luy donnant le moyen de se rendre maître de sa personne, ce seroit un juste échange pour ses freres, & une voye seure pour les retirer des mains des ennemis. Boabdil se flatant de trouver autant de facilité à executer ce beau projet, que les Alfaques à le proposer, signa promptement son accord avec Alzagal & recommanda qu'on le tint fort secret, de peur que le bruit venant à s'en répandre, Consalve n'en fût averti & n'eût le temps de se precautionner contre luy. Cela fait, il se mit en marche pour aller se presenter à Nihula. Avant que d'approcher de cette Place, il falloit necessairement s'assurer d'Alhendin; en quoy son dessein paroissoit fort insensé de croire

que Consalve apprenant qu'il avoit rompu le traité passé entr'eux, & tournoit ses armes contre luy, ne se hateroit pas de pourvoir à sa seureté. Il suivoit cependant son chemin comme son projet, lorsqu'il eut avis que les Espagnols qui étoient dans Salobrenne assiegée par les Maures, manquant d'eau, & la soif leur ôtant toute esperance de tenir long-temps dans cette Place, s'il alloit les sommer de se rendre à l'heure même, il seroit obéï. S'étant donc avancé jusqu'aux portes de Salobrenne, il s'en fallut bien qu'il ne trouvât la garnison aussi disposée à se rendre qu'il se l'étoit imaginé sur les assurances qu'on luy en avoit données. Toutes ses sommations furent inutiles, ses promesses & ses menaces également méprisées, les assiegez étant résolus de souffrir les dernieres extremitez, plûtôt que de se deshonorer par une lâcheté. Tandis qu'il perdoit le temps inutilement à négotier cette affaire, on vit paroître une tête d'armée conduite par les Comtes de Tendille & de Cifonse, & suivie de fort près par le Roy Ferdinand, qui venoit en personne au secours de Salobrenne avec tout le reste de ses Troupes. La partie n'étoit pas tenable pour Boabdil. Il

fallut décamper sur l'heure, & se jetter avec precipitation dans les Alpuxares, qui sont des montagnes toûjours couvertes de neige, pour se retirer à Grenade avec quelque seûreté. Nonobstant la difficulté des lieux & la vitesse de sa fuite, on ne laissa pas de le joindre & de charger son arriere-garde, qui ne pût se tirer d'affaire qu'avec perte de plusieurs Officiers de marque, de l'artillerie & de tous les bagages.

Après la retraite de Boabdil, Ferdinand ayant fait attaquer une forteresse qui étoit dans les Alpuxares, Consalve y mérita la Couronne murale, qui étoit anciennement le prix & la récompense de celuy des Assiegeans qui gagnoit le premier le mur ou la bréche d'une Place assiegée. Voyant que l'ardeur de ceux qu'on avoit commandez pour l'assaut, se rallentissoit beaucoup, à cause qu'ils avoient déja été repoussez plusieurs fois, & qu'autour d'eux, se trouvoit une multitude de leurs Compagnons tuez ou blessez dangereusement, il se met à leur tête, & après les avoir encouragez à vaincre ou à perir comme les premiers, il rejette sur ses épaules le bouclier qu'il portoit, se couvre la tête d'un

casque, court promptement à l'escalade, & étant arrivé au haut de l'échelle par où il montoit, s'attache d'une main au creneau de la muraille, tuë de l'autre le premier qui se presente pour la défendre, écarte ceux qui venoient après, & faisant voir aux assaillans le chemin de la victoire ouvert par son exemple ; une noble émulation leur prend à tous de la partager avec luy, & par les efforts qu'ils font pour y réüssir, la Place est emportée. Une action de cet éclat suffisoit pour anoblir Consalve ; mais comme il tiroit son origine d'une longue suite d'illustres Ancêtres, elle fit voir seulement, que tout ce qu'ils avoient eu de noblesse & de valeur, se retrouvoit dans son sang, & rehaussoit la gloire de leur nom par le nouveau lustre qu'il luy donnoit.

Pendant tout le temps que dura la guerre de Grenade, il y eut peu de sieges ou de combats où il ne se distinguât, soit lorsqu'il ne servoit que comme volontaire, soit lorsqu'il fut fait Colonel de Cavalerie. Ainsi, l'assurent la plûpart des Historiens qui ont parlé de luy, sans toute-fois entrer dans un grand détail de ses actions, ou parceque depuis elles furent cou-

vertes & comme obscurcies par d'autres plus éclatantes, ou peut-être à cause qu'il n'étoit point encore à la tête des armées, & ne faisoit la guerre que sous les ordres tantôt du Roy Ferdinand, tantôt de Mendoze Comte de Tendille, qui en l'absence du Roy commandoit toûjours en chef. Consalve reconnoissoit avoir beaucoup appris de ce Comte, aussi habile politique & aussi honnête homme que grand Capitaine. Il rendoit le même témoignage à Alphonse de Cardonne, sous lequel il avoit commencé de porter les armes. Tout ce qu'il avoit veu de ce dernier avoit fait de si vives impressions sur son esprit, & les leçons qu'il en avoit reçûës en particulier pour se former à la guerre, luy avoient laissé tant de reconnoissance dans le cœur, qu'il ne cessoit de publier les obligations qu'il luy avoit, & ne l'appelloit jamais que son maître ou son pere. En cela plus noble & plus magnanime que ceux qui s'étant rendus fameux par les armes, ne veulent devoir qu'à eux-mêmes ce qu'ils sçavent, & s'imaginent que ce seroit se faire tort que d'en renvoyer l'honneur à leurs maîtres, pourvû même qu'ils n'affectent pas de diminuer leur reputation

pour s'attribuer ce qu'ils leur ôtent, & établir par là dans l'opinion des hommes, la ſuperiorité de mérite dont ils ſe flatent.

Conſalve qui n'avoit point quitté l'armée tant que dura la guerre de Grenade, fut dignement recompenſé de ſa conſtance, par la gloire qu'il eut de contribuer plus que nul autre à la finir, & d'ouvrir, pour ainſi dire, la porte à la victoire. Ferdinand s'étoit rendu en perſonne devant Grenade, & jugeant que le ſiege de cette Place tireroit en longueur, ſans ſe contenter des retranchemens ordinaires pour fermer ſon camp, il fit élever tout autour une forte muraille, dont l'enceinte le rendant ſemblable à une grande Ville, luy en donna auſſi le nom & le fit appeller la Cité de Sainte-Foy. Ce travail achevé jetta les Maures dans la derniere conſternation : Car après cela comment eſperer que Ferdinand dût jamais abandonner ſon deſſein qu'il n'eût reduit Grenade ſous ſa puiſſance ? Cependant ils ne laiſſerent pas de tenir contre luy & contre toutes ſes forces, plus par fureur & par une opiniâtreté outrée, que par aucun moyen qu'ils euſſent de luy faire quitter priſe. On leur avoit enlevé toutes les Villes &

toutes les forteresses qu'ils occupoient, aprés en avoir chassé ou passé au fil de l'épée les garnisons. Il ne leur restoit plus qu'une petite étenduë de Païs aux environs de Grenade, où les assiegeans faisoient des courses continuelles, & emportoient ou ruinoient tout ce qui pouvoit être de quelques secours aux Assiegez. L'accord passé entre les deux Rois, n'avoit point éteint leur haine, & il n'y avoit personne qui ne vît qu'une reconciliation faite contre leur gré, ne seroit pas plus durable que sincere. Alzagal n'étoit pas moins ambitieux qu'auparavant d'une autorité souveraine, & que personne ne partageât avec luy. Boabdil de son côté n'avoit rompu avec les Espagnols que par respect pour sa Religion & pour les Grands de sa nation qui l'y avoient contraint. Nouveaux differens tous les jours entr'eux, nouvelles querelles, nouvelles tentatives, ou sourdement, ou à découvert pour se supplanter; plus ennemis & plus en garde l'un contre l'autre, que contre les Espagnols. Ce qui faisoit plus de peine à Boabdil, & le remplissoit de frayeur, c'est que tout étant en confusion dans la Ville, les Troupes sans ordre & sans discipline, les Chefs sans conseil

& ſans autorité, peu de vivres pour la ſubſiſtance des Soldats & des habitans & une extrême difficulté d'en recouvrer, encore moins de munitions pour défendre la Place, il prévoyoit que tôt ou tard il faudroit ſe rendre & ceder aux efforts des armes victorieuſes de Ferdinand. Ce malheur arrivant, pouvoit-il eſperer, qu'après avoir trahi ſon parti & rompu le traité fait avec luy par l'entremiſe de Conſalve, il dût encore trouver ce Prince diſpoſé à luy faire grace & à n'écouter que ſa clemence, plûtôt qu'une juſte indignation? Plein de ces penſées qui ne ceſſoient de l'agiter jour & nuit, le parti qu'il crût devoir prendre & à quoy enfin il ſe détermina, fut de le faire preſſentir, pour ſçavoir ſi en luy livrant la Place, il pourroit obtenir à ce prix qu'il luy pardonnât ſon infidelité. Il ne voyoit proprement que Conſalve, à qui il pût confier ſon ſecret & la negotiation de cette affaire, mais il falloit neceſſairement s'aboucher avec luy: ce qui ne ſe pouvoit faire ſans une entrevûë qu'il étoit difficile de bien concerter. Il ne laiſſa pas neanmoins de luy en envoyer faire la propoſition par un Maure qui luy étoit tres-affidé, le chargeant d'épier le mo-

ment de parler à Consalve en particulier, pour luy déclarer de sa part, qu'il avoit une affaire à luy communiquer tres-pressante, & que loin de se repentir de s'y être prêté, il en seroit ravi de joïe, par l'honneur & tous les avantages qui luy en reviendroient; qu'au reste, il luy donnoit parole d'une seureté entiere & pour entrer dans la Ville & pour en sortir comme il seroit entré. Consalve ayant oüi cet Envoyé, ne fut pas long-temps à deviner quel pouvoit être le dessein de Boabdil. Il va sur le champ trouver Ferdinand, & luy déclare, que selon toutes ses conjectures, Boabdil vouloit traiter avec luy de la reddition de la Place. Le Roy entra d'abord dans sa pensée, & après avoir rêvé quelque temps, il ne douta plus que si Consalve entreprenoit cette affaire avec sa dexterité ordinaire, l'issuë n'en dût être tres-heureuse. Mais comme il l'estimoit, & qu'il ne vouloit pas l'exposer, il luy representa fort au long le hazard de cette entreprise, & combien il étoit dangereux pour luy de se fier à la parole d'un Afriquain, qui l'avoit déja violée avec autant de legereté que de perfidie. *Il est vray, Sire*, reprit Consalve, *qu'il pourroit y avoir quelque*

danger, mais l'honneur de ſervir vôtre Majeſté m'en ôte la vûë & la crainte. D'ailleurs la conſternation extrême de l'ennemi, presque réduit aux abois; la protection du Ciel, qui ne peut manquer à ceux qui s'employent pour le ſervice d'un Prince ſi plein de Religion & de pieté; cette puiſſante armée que les Barbares voyent ſous leurs murailles, & la vengeance inevitable d'un ſi lâche ſtratageme, ſi ce n'étoit que pour tendre un piege à ma vie ou à ma liberté. Tout cela m'inſpire une intrepidité qui n'attend que vos ordres pour aller où l'interêt de vôtre gloire m'appelle. Ferdinand le voyant dans ces diſpoſitions, luy accorda ce qu'il demandoit, & plein pouvoir de traiter avec les ennemis, comme il jugeroit à propos, ſans luy rien preſcrire en particulier. Il étoit bien ſeur qu'il ne le feroit qu'à des conditions tres-avantageuſes à l'honneur de ſes armes, & que ſon eſprit luy fourniroit toutes les raiſons & toute l'éloquence neceſſaire pour faire conſentir le Roy Maure à les recevoir. Sur cela Conſalve renvoya le Député à ſon maître, pour luy donner avis, que la nuit ſuivante il ſe rendroit à Grenade, & à l'heure préciſément qu'il luy marquoit. Il y arriva comme il avoit dit,

& aussi-tôt que Boabdil se fut expliqué à luy de son dessein, Consalve luy declara, que s'il vouloit en effet sortir de Grenade & la livrer aux Chrêtiens, plûtôt que de s'exposer à tous les dangers & à toutes les horreurs d'une Ville emportée d'assaut, le Roy Ferdinand luy pardonneroit generalement toutes les offenses qu'il luy avoit faites, soit en luy manquant de parole, par l'infraction d'un traité passé entr'eux, soit par les cruautez qu'il avoit exercées sur ses Sujets, soit par l'opiniâtreté qu'il avoit eu de tenir contre une puissance si formidable ; Qu'il luy cederoit la Ville d'Almerie & toutes ses dépendances, où il luy seroit permis de s'établir & de regner, suivant les Loix & les Usages de son Païs ; Qu'on laisseroit liberté entiere à tous les Maures qui voudroient le suivre de s'y retirer avec luy, & d'y faire conduire tous leurs effets, à quoy il ne seroit non plus touché qu'à leur vie & à leur liberté ; Qu'autant qu'on épargneroit leurs biens & leurs personnes, autant auroit-on d'égard pour leur Religion, dont on ne leur disputeroit ni la profession ni les exercices ; Que si aprés la reddition de Grenade il se trouvoit des Maures qui voulussent renoncer à

la Loy de Mahomet & embrasser le Christianisme, le Roy les prendroit sous sa protection, & pourvoiroit à leur établissement, avec tant de soin & de bonté, qu'ils reconnoîtroient bien-tôt que jamais ils n'eussent pû trouver ailleurs un état si tranquille & si heureux ; Qu'au reste il n'y avoit plus de milieu entre l'accord qu'il leur proposoit, & les tristes & inévitables calamitez où ils alloient tomber ; Que toutes les Troupes Espagnoles qu'ils voyoient devant Grenade, moins rebutées par les fatigues d'un si long siege, qu'irritées de l'obstination des Assiegez, & encouragées par l'esperance d'un grand butin, avoient juré de ne point se retirer de devant la Ville, fallût-il y passer encore des mois & des années entieres, qu'elles ne l'eussent prise & saccagée : Mais aussi que la crainte de l'hyver qui approchoit les avoit déterminées à revenir si souvent à l'assaut, & avec tant de vigueur & d'audace, qu'elles se regardoient déja comme saisies de la Place, & en possession d'une si glorieuse conquête. Tous ces dangers dont parloit Consalve, Boabdil les avoit prévûs, & trouvant les conditions qu'on luy offroit assez raisonnables, il paroissoit

fort disposé à les accepter. Une chose seulement qui l'empêchoit de donner sa parole sur l'heure, & de la confirmer par serment, étoit d'être regardé de toute sa Nation comme un traître & un dénaturé, s'il abandonnoit Alzagal son oncle & le livroit à ses ennemis. Quoyque Maure & Mahometant, il avoit quelques sentimens d'honneur, & l'opprobre d'une noire perfidie balançoit dans son ame la crainte des perils où il se voyoit exposé. Consalve qui jugeoit qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, & combien il seroit hazardeux de remettre à un autre jour la signature du traité, luy promit que l'oncle auroit lieu d'être aussi content que le neveu, & que si Alzagal & les Maures de sa faction sortoient volontairement de Grenade & en laissoient Ferdinand paisible possesseur, ils ne devoient pas moins attendre de la generosité de ce Prince, que ce qu'on accordoit au parti contraire. A ces conditions le traité ayant été dressé & signé de part & d'autre, Consalve retourna au camp pour le presenter au Roy. Ce Prince après l'avoir lû, en fut si content, qu'il le ratifia sur le champ, & le fit sceller de son Sceau Royal. A l'heure même il fit repartir

Consalve pour le remettre entre les mains de Boabdil & le faire signifier à Alzagal. Celuy-cy, homme d'un esprit dur & altier, le rejetta fierement, detestant la trahison de son neveu, & ne répondant à ceux qu'il luy avoit envoyez que par des emportemens & des invectives contre luy : *Quelle infamie, & comment ce malheureux pourroit-il s'en laver ? Quelle honte à la Maison Royale & à toute la Nation Afriquaine ? Où étoit la noblesse & la magnanimité d'un Roy ? & s'il n'eût pas mieux valu en retenir le titre aux dépens même de sa liberté & de sa vie, que d'y renoncer par un traité si ignominieux ? Que ce lâche allât donc s'ensevelir dans la condition obscure où il se reduisoit ; mais que pour luy qui mettoit l'honneur au-dessus de tout, il retrouveroit toûjours une Couronne dans l'éclat & l'integrité de son honneur.* Tous ces discours étoient reçûs fort froidement, & comme ils n'aboutissoient à rien, & qu'on le pressoit de prendre son parti, il demanda qu'on luy fournît certain nombre de vaisseaux pour repasser en Afrique avec sa maison & tous ceux qui voudroient le suivre, ce qui luy fut promis & ensuite executé.

C'étoit le 25 de Novembre que Boab- L'an 1491.

dil avoit capitulé, & l'Acte portoit que dans soixante jours les portes, les tours & toutes les forteresses de la Ville, seroient livrées au Roy Ferdinand. Et comme on étoit convenu avec les Assiegez, que pour seureté de leur parole, ils donneroient cinq cens ôtages, quand il fut question de les choisir, & de les envoyer au camp des Chrêtiens, un Maure fort entêté du Mahometisme, & d'autant plus écouté du peuple qu'il paroissoit ne prendre feu & ne se mettre en mouvement que pour les interêts de la Religion, souleva une partie des habitans, & les excita à rompre le traité & à reprendre les armes. Le nombre des seditieux étoit déja d'environ vingt mille, & Boabdil avoit été contraint de se retirer dans l'Allambre pour se garentir de leurs insultes. Cependant après avoir representé aux plus mutins, que les Troupes étant épuisées des fatigues de la guerre, la Ville sans vivre & sans munitions, & les Chrêtiens à la veille de livrer un assaut general, leurs esprits parurent s'adoucir, & la sedition s'éteindre ou du moins se rallentir. Il profita de la conjoncture pour faire sçavoir à Ferdinand, que sans attendre que les soixante jours fussent expirez, il

falloit qu'il vint incessamment se presenter avec toutes ses forces, de peur que la sedition ne se rallumât, & que puisque Dieu le vouloit ainsi, il étoit prêt de luy ceder la Ville & le Royaume de Grenade. Sur cet avis Ferdinand se disposa à en aller prendre possession. Les grands mouvemens qui se firent dans son camp allarmerent les Maures, par l'apprehension qu'ils eurent qu'on ne vint les assaillir. Boabdil feignant de le craindre comme eux, augmenta la peur, & les fit résoudre à executer le traité sans délay. Ainsi le premier jour de Janvier les Maures ouvrirent les portes de Grenade aux Troupes de Ferdinand, qui s'en emparerent à leur entrée, de même que de l'Allambre, des tours, & de tous les lieux les plus fortifiez de la Ville. Le lendemain Boabdil, pour remplir tous les articles de la convention, renvoya au camp du Roy tous les Chrêtiens que les Maures avoient mis aux fers, accompagnez des cinq cens ôtages qu'ils avoient promis. Le Roy fit conduire les ôtages en divers quartiers du camp, avec ordre de les veiller de près, mais aussi de les recevoir sous les plus riches pavillons, & de les traiter avec autant d'honneur que de magnificence.

Quant aux Chrêtiens qu'on venoit de tirer de captivité, la plûpart étant presque nus ou couverts de méchans haillons, haves, défigurez, hideux, & plus semblables à des spectres qu'à des hommes, tant pour la longueur, qu'à cause de la violence des maux qu'ils avoient soufferts, & nonobstant tout cela ne laissant pas de benir le Ciel & d'entonner tous ensemble ce premier verset du Cantique de Zacharie, pere du saint Precurseur, *Beni soit le Seigneur Dieu d'Israël, d'avoir visité & racheté son peuple.* Le Roy & la Reine furent si touchez d'un si pitoyable spectacle, qu'ils ordonnerent sur le champ qu'on leur fournît des habits & tout ce qui leur étoit necessaire, & qu'ensuite on les renvoyât chacun dans son Païs. Parmi ces Esclaves il se trouva un Prêtre qui passoit pour un homme sçavant, & qui transporté de joye de se voir délivré d'une si triste captivité, s'adressant à Ferdinand & à Isabelle, *O genereux & magnanimes Princes*, s'écria-t-il, *O ames remplies de tous les dons du Ciel, qui nous avez rendu la vie avec la liberté, qui nous avez fait passer des ombres de la mort à l'éclat du grand jour, d'un affreux desespoir à une joye ravissante, vivez; & puisqu'il nous*

est impossible de vous rendre autant que nous avons reçû de vous, que nous puissions obtenir de Dieu, qui seul peut recompenser vos heroïques vertus, que vôtre Regne soit d'une longue durée, & toûjours aussi heureux que nous vous le souhaitons.

Après qu'on eut renvoyé les prisonniers, le Roy & la Reine, accompagnez du Prince & de la Princesse leurs enfans, du Cardinal de Mendoze, de tous les Seigneurs de leur Cour, & d'une bonne partie de leur armée qui les suivoit en ordonnance de bataille, s'acheminerent vers Grenade. Comme ils en approchoient, Boabdil vint au-devant d'eux, n'ayant avec luy que cinquante Cavaliers. A la vûë de Ferdinand, dont la victoire & la puissance luy faisoient encore mieux sentir la difference de sa fortune, on le vit changer de visage, & n'ayant abordé ce Prince qu'avec un air triste, la tête baissée, & presque la larme à l'œil, il voulut luy prendre la main pour la baiser. Ferdinand la retira, pour luy épargner le chagrin que pouvoit luy causer cette marque de soumission. Le Maure courbé devant luy, laissa parler un Interprete, pour luy faire entendre par des paroles ce qu'il avoit

voulu luy exprimer par son action ; & ce qu'il avoit à luy dire se réduisoit à ce peu de mots : *Grand Roy nous sommes à vous, nous vous cedons la Ville & le Royaume de Grenade ; & pour ce qui est de nôtre fortune, nous vous en faisons l'arbitre, & nous nous en remettons absolument à vôtre prudence & à vôtre bonté.* Autant que cette courte harangue étoit soumise & respectueuse, autant la réponse de Ferdinand fut-elle obligeante, & l'accüeil qu'il fit à ce Roy dépossedé, favorable & gratieux. De Ferdinand il passa à Isabelle pour luy rendre les mêmes hommages, & en fut reçû comme du Roy. On étoit presque déja aux portes de la Ville, lorsque Ferdinand de Talavera, Evêque d'Avila, & nommé Archevêque de Grenade, y entra avec une grande croix qu'il portoit, & l'alla arborer sur la plus haute tour de l'Allambre. A la vûë de ce spectacle, Ferdinand & toute sa Cour se jetterent par terre, pour adorer cet étendart sacré, avec autant de pieté qu'ils avoient de joye de voir la Religion Chrêtienne triompher si glorieusement du Mahometisme. L'adoration faite, Talavera lût à haute voix la formule ordinaire de la prise de possession d'une Ville

legitimement conquise; & voicy en quels termes : *Saint Jacques, la Ville & les forteresses de Grenade, sont soumises par vôtre assistance, au Roy Ferdinand, & à la Reine Isabelle. Cette Ville de Grenade & tout le Royaume, le Roy & la Reine les ont unis heureusement à la Foy Catholique par le secours de Dieu, de la bien-heureuse Vierge Marie & de saint Jacques, par celuy du Pape Innocent VIII. & de l'Eglise Romaine, par celuy des Villes & des peuples qui sont sous la domination de Ferdinand & d'Isabelle, Rois d'Espagne.* Ensuite on donna le gouvernement de la Ville au Comte de Tendille, qui en prit possession sur l'heure : après quoy le Roy & toute sa suite reprirent le chemin de la Cité de Sainte-Foy où Boabdil les accompagna. Il y fit peu de sejour, ou parcequ'il ne vouloit pas être témoin de leur triomphe, ou pour aller au plûtôt se faire reconnoître & s'établir à Almerie & dans les autres lieux du domaine qu'on luy avoit assigné. Mais ennuïé bien-tôt d'une vie privée, après avoir representé l'espace de quelques années le personnage de Roy, il repassa comme Alzagal en Afrique, où il est à croire qu'il fut veu d'un fort mauvais œil,

tant à cause de la reddition de Grenade, que par les reproches qu'Alzagal ne cessoit de luy en faire pour le rendre plus odieux. La honte seule pouvoit luy tenir lieu de punition, & il ne falloit que rappeller sa legereté & ses perfidies, pour juger de luy, que s'il étoit fort petit de corps, comme nous avons dit, il avoit encore l'ame plus basse.

Quant aux Chrêtiens victorieux, ils resterent encore trois ou quatre jours dans le camp, en attendant que les Maures eussent livré aux Commissaires du Roy toute l'artillerie, toutes les armes, tous les magazins, & que les Troupes Espagnoles, qui le jour d'auparavant étoient entrées dans Grenade, se fussent établies dans leurs postes. Tout cela étant executé, le Roy & la Reine, prirent jour pour faire leur entrée dans Grenade, & voicy l'ordre qu'ils y tinrent. On fit filer d'abord grand nombre de Prêtres & de Religieux qu'on avoit rassemblez de toutes les Villes voisines, & qui au moment qu'ils se mirent en marche, entonnerent le *Te Deum.* Ils étoient suivis de toutes les Troupes, au nombre de dix mille chevaux & de cinquante mille hommes de pied.

Après

Après eux étoient le Roy & la Reine, environnez de toute leur Maison & de tous les Seigneurs de leur Cour. Au moment qu'ils mirent le pied hors de Sainte-Foy, le bruit du Canon & de la mousqueterie, & le son de tous les instrumens belliqueux, l'ayant fait sçavoir à ceux qui étoient dans Grenade, ils y répondirent de même, & ce fut le premier salut que Ferdinand & Isabelle reçûrent de cette Ville conquise. Eux de leur côté, dès qu'ils y furent entrez, crûrent que leur premier devoir étoit de rendre à Dieu de solemnelles actions-de graces, & de s'acquitter de tous les vœux qu'ils luy avoient faits : Ensuite on dépêcha des Couriers au Pape, aux Cardinaux, à tous les Princes Chrêtiens, à toutes les Villes d'Espagne & de Sicile, pour leur faire part de cette heureuse nouvelle.

En cette maniere fut reduite sous l'obéïssance de Ferdinand, la Ville de Grenade, après sept mois & quelques jours de siege : ce Prince s'y étant presenté avec son armée le 17. d'Avril, & les Maures qui l'occupoient, n'ayant capitulé que le 25. de Novembre. Outre que la Place étoit extrémement forte par sa situa-

Marian. l. 15. c. 16. & 17. tion, & par tout ce que l'art y avoit pû ajoûter, comme deux bonnes citadelles, quantité de terrasses & de boulevarts, un mur fort épais, dont elle étoit ceinte, & ce mur flanqué de mille trente tours; tout ce qui restoit de Troupes aux Maures, Cavalerie & Infanterie, s'y étoit retiré; sans y comprendre la Bourgeoisie, qui devoit être tres-nombreuse, puisqu'au temps que la Ville changea de maître, on y comptoit au moins soixante mille maisons. Ce fut le 6 de Janvier que Ferdinand & Isabelle choisirent pour y faire leur entrée; esperant tous deux qu'un jour où ils y introduisoient la Foy Chrêtienne, ne seroit ni moins heureux, & pour cette Ville, & pour tout le Royaume dont elle étoit la Capitale, ni moins celebre à l'avenir parmi les peuples du Païs, que l'Epiphanie dans toute l'Eglise, à cause de la vocation des Gentils à la connoissance de Jesus-Christ. Par cette conquête l'opprobre de l'Espagne, de se voir sous le joug des Afriquains, peuple barbare & infidelle, fut effacé; les Princes qui y regnoient, en liberté de porter leurs armes en d'autres païs & au-delà des mers, pour y faire éclater la valeur

L'an 1492.

de leur Nation ; les Chrêtiens délivrez heureusement de la crainte où ils étoient de ces dangereux ennemis, & du peril où exposoit leur Religion, le commerce qu'ils avoient avec eux ; enfin la gloire de Ferdinand & d'Isabelle, au plus haut comble où des Princes enfans de l'Eglise pouvoient la porter, par le titre de Rois Catholiques, que leur donna Innocent VIII. souverain Pontife, & qui leur fut depuis confirmé par Alexandre VI. avec pouvoir de le faire passer à leurs Successeurs, comme par un droit hereditaire.

Il falloit qu'ils fussent bien persuadez l'un & l'autre de l'utilité des services de Consalve, pour le succès d'une si grande entreprise, puisque depuis il n'y avoit point de Seigneur à la Cour pour qui ils parussent avoir plus d'estime & de consideration. Isabelle particulierement ne cessoit de luy en donner des marques, & un accident qui préceda de peu de jours la prise de Grenade, luy acquit un nouveau dégré de faveur & de credit auprés de cette Princesse. Une nuit pendant qu'elle dormoit, le feu ayant pris à un des rideaux de sa tente par une bougie qu'on y avoit laissé allumée, & étant poussé

par le vent, en un moment tous ces grands & riches pavillons se trouverent changez en un grand incendie, sans qu'il fut possible d'en arrêter le progrés, à cause que la matiere n'étoit pas moins combustible, que la flamme âpre & ardente. Le lit de la Reine, tout son linge, toute sa garde-robe, tous ses meubles de toilette furent brûlez; elle contrainte de se sauver le plus promptement qu'elle pût, & sans avoir le temps de se couvrir de quelque vêtement. Ferdinand fut d'abord fort allarmé de ce desastre; mais ayant appris que la Reine & tout son monde en avoient été quittes pour la peur, il dit en plaisantant, que cet incendie luy étoit d'un bon augure, & qu'il le regardoit comme un feu de joye anticipé pour la victoire qui approchoit. Consalve de son côté sçachant ce qui s'étoit passé, dépêche sur le champ à Manrique son épouse qui étoit à Ilora où elle faisoit sa residence pendant le siege, & au sujet de la perte qu'avoit fait la Reine, luy mande d'envoyer incessamment ses plus somptueux habits, & tout ce qu'elle pourra trouver de plus convenable pour meubler la chambre & la toilette de cette Princesse. Quelque chose que nous

ayions sçû dire de la magnificence de Consalve, on pretend que cette Dame étoit encore plus noble & plus magnifique que luy. Et comme elle avoit à son service grand nombre de femmes qui travailloient en dentelle & en broderie, elle trouva sous sa main de quoy faire un present à la Reine, plus beau & plus riche, en quelque maniere, que ni Consalve ne pouvoit l'attendre, ni la Reine le souhaiter. Quantité de linge tres-fin & tres-bien ouvré; des tapis, des tours & des rideaux de lit, des courtepointes de pourpre ou de satin, & tout cela rehaussé d'une broderie & bordé d'une frange d'or; divers habits tres magnifiques, & tels qu'une Reine s'en pouvoit faire honneur. Isabelle fut si surprise de voir tous ces ouvrages, & particulierement de la beauté du travail & de la façon, qu'elle croyoit, disoit elle, que Manrique avoit prévû ce qui venoit d'arriver, & que de longue main elle avoit fait préparer tout ce qui seroit necessaire pour reparer le dommage que le feu devoit luy causer. Consalve n'étoit pas avec la Princesse quand ces presens luy furent apportez; mais au moment qu'il parut, *Ha vrayment*, luy dit-elle, *Seigneur Consalve, il falloit que ces*

incendie qui a brûlé ma tente fût bien mauvais, puiſqu'ayant paſſé de là au logis de vôtre épouſe, il y a fait encore plus de ravage que chez moy. Conſalve qui comprit ce qu'elle vouloit dire, luy répondit, qu'apparemment Manrique n'avoit oſé apporter elle-même ces petits meubles, parce qu'elle auroit eu honte de preſenter ſi peu de choſe à ſi grande Reine.

Une autre action qui ne déplût point à Iſabelle, fut ce qui arriva au départ de la Princeſſe Jeanne ſa fille, lorſqu'elle paſſa d'Eſpagne aux Païs-Bas, où elle alloit épouſer Philippe d'Auſtriche, fils de l'Empereur Maximilien. Iſabelle ne s'étant pas contentée de la conduire elle-même au port où elle devoit s'embarquer, voulut aller juſqu'aux vaiſſeaux qui l'attendoient en pleine mer, & ſe mit avec elle dans la barque qu'on luy avoit préparée pour les joindre. Aprés luy avoir dit les derniers adieux ſur ſon bord, voulant regagner le rivage, la mer s'émut tellement par un grand vent qui ſe leva tout à coup, qu'on ne pouvoit faire prendre terre à la barque où elle étoit. Les Matelots crioient à ceux qui étoient ſur le rivage, qu'on leur apportât des planches & autres bois neceſſaires pour

dresser à la hâte un pont, sur lequel ils pussent la faire repasser. Consalve qui ne l'avoit point quittée, voyoit bien, qu'on ne pouvoit ni la tirer de la barque, ni la conduire sur le pont sans quelque peril, à moins que les Matelots ne luy donnassent la main. D'ailleurs aussi jugeant qu'il seroit trop indigne d'elle que des hommes d'une si basse condition luy rendissent ce service, il se jette promptement à l'eau, tout richement vêtu qu'il étoit, & comme il n'en avoit que jusqu'à la ceinture, il supplie la Reine de souffrir, qu'il la prenne & la tienne assise sur l'une de ses épaules, pour la mettre hors de danger de se moüiller. Elle y consent sans peine, s'en fiant à la force & à l'adresse du Cavalier. En effet, il eut le bonheur de la reporter au rivage sans aucun fâcheux accident & avec l'applaudissement de tous ceux qui furent témoins de ce spectacle.

Ces petites avantures qui le mettoient toûjours mieux dans l'esprit de la Reine, & l'estime particuliere qu'elle & Ferdinand faisoient de son mérite, luy attirerent diverses graces de la Cour. Une des plus considerables, fut le don que le Roy luy fit d'un tres-bel hôtel, à quoy il joignit de gros re-

venus, en luy cedant tout le profit qu'il tiroit d'un impôt mis sur les soïes. Avec ces secours il se trouva logé, & eut dequoy vivre en grand Seigneur. Après la prise de Grenade il alla passer quelque jours à Ilora, pour se délasser de ses fatigues, puis il se remit à la suite de la Cour, qu'il ne quittoit plus, soit qu'elle fût en voyage, ou qu'elle sejournât dans les Villes. Il y trouvoit quantité de Seigneurs qui avoient plus d'âge, plus de service & beaucoup plus de fortune que luy. Mais l'éclat de ses belles actions, dont la memoire étoit encore toute recente, & avec cela sa bonne mine, ses manieres & son esprit, le mettoient pour ainsi dire plus à la mode, & attiroient sur luy toute l'attention de ceux qui le voyoient. Il avoit sçû joindre les qualitez d'un bon Courtisan aux vertus d'un grand Guerrier, & autant qu'il paroissoit ardent, ferme & intrepide parmi les armes, autant luy trouvoit-on de politesse, de complaisance & d'enjoüement à la Cour & dans tous les cercles de l'un & de l'autre sexe. Personne qui sçût mieux égayer une conversation, ni railler plus finement & sans jamais faire injure ou perdre le respect à qui que ce fût. La Reine en

étoit si charmée, qu'on eût dit qu'elle ne pouvoit goûter d'entretien avec les autres Seigneurs ou Dames de la Cour, s'il n'étoit de la partie. Elle ne cessoit de le loüer, & n'en parloit qu'en des termes qui marquoient assez qu'elle le regardoit comme le Cavalier du Roïaume le plus accompli. C'étoit plus qu'il n'en falloit pour donner prise à la malignité des Courtisans. Ils se disoient d'abord à l'oreille, que dans les éloges continuels qu'elle faisoit de Consalve, il y avoit pour le moins autant de passion que d'estime, & après en parloient assez ouvertement. Mais s'ils avoient connu & bien approfondi le caractere de cette Princesse, ils eussent compris d'abord, que rien n'étoit plus mal fondé ni plus imaginaire que ces soupçons. Elle avoit trop de sagesse & de conduite pour ne pas s'observer de près sur un tel foible, si elle en eût été susceptible, & outre cela trop de probité & de vertu pour s'y abandonner, & ne le pas combattre au moment qu'il se seroit fait sentir à son cœur. Etant pleine d'esprit, elle aimoit les conversations vives & piquantes, & avoit plus de goût pour ceux qui pouvoient y fournir. Elle sçût cependant s'arrêter toûjours où il falloit, & tout

Paul. Jov. l. 1.

se bornoit à un divertissement honnête, dont la pudeur & la bien-séance n'eurent jamais rien à souffrir. Mais tel est l'esprit des Cours, & qu'il est comme impossible d'en bannir, une jalousie envenimée qui tourne tout en poison, & impute ou à une prévention avéugle, ou à quelque passion secrete & dereglée, toutes les marques d'estime & de bien-veillance dont les têtes couronnées honorent leurs favoris. Ferdinand, Prince tres-éclairé, & plûtôt soupçonneux & inquiet, que tranquille & indolent, n'eût pas manqué, malgré toute la contrainte qu'Isabelle auroit pû s'imposer, de penetrer ces sentimens, si elle les avoit eus, & pour en prévenir les suites, d'éloigner Consalve de sa Cour. Cependant depuis la prise de Grenade, il le retint encore plus de trois ans auprès de luy, sans jamais se refroidir à son égard, & luy donnant tous les jours de nouveaux témoignages d'une consideration particuliere. Et pour ce qui est d'Isabelle, quand il fallut faire choix d'un General à qui l'on pût confier seurement les armées & toutes les affaires d'Italie, elle fut la premiere à proposer Consalve, & à solliciter qu'on le preferât à tous ses Competiteurs, pour un em-

ploy de cette distinction. Quelle conduite plus contraire aux dispositions dont on soupçonnoit cette Princesse, & qu'étoit-il besoin d'autres preuves pour donner hautement le démenti aux bruits injurieux que la médisance en faisoit courir ?

Si la faveur du Roy & de la Reine aigrissoit les esprits des Courtisans contre Consalve, le rang où il venoit d'être élevé ne devoit pas les adoucir. Mais outre qu'ils se flatoient que l'absence & l'éloignement luy seroient plus nuisibles qu'avantageux, & que quand on cesseroit de le voir, on cesseroit peut-être de penser à luy, ils sçavoient que le Pape Alexandre VI. l'avoit demandé nommément, & se persuadoient que ce n'étoit que par la crainte de déplaire au saint Pere que Ferdinand l'avoit accordé. Témoignage évident que Consalve s'étoit distingué par de grands exploits dans la guerre contre les Maures, puisque sa renommée avoit déja passé les mers, & qu'on le regardoit en Italie comme le plus capable de tous les Generaux Espagnols de la défendre contre ses ennemis, & de la délivrer des calamitez qu'elle souffroit. Mais à quelque dégré de reputation qu'il fût parvenu, on peut dire neanmoins qu'il

n'en étoit encore proprement qu'à son apprentissage, & que ce ne fut que par la multitude des conquêtes qu'il fit hors d'Espagne, & des victoires qu'il remporta, que toute l'Europe le reconnut pour le maître & le plus grand de tous les Capitaines de son siecle, & d'une experience consommée dans l'art Militaire. Avant que de continuer le recit de ses actions, l'ordre de l'Histoire demande, que j'expose qu'elles étoient les vûës & les desseins de Ferdinand lorsqu'il le fit passer en Italie.





HISTOIRE DE CONSALVE DE CORDOUE, SURNOMMÉ LE GRAND CAPITAINE.

LIVRE SECOND.

CHARLES VIII. de ce nom, & le cinquante-cinquiéme Roy de France, à compter depuis Pharamond, avoit succedé à la Couronne & à tous les droits de Loüis XI. son pere & son predecesseur, l'an 1483. le 20. d'Août. Et bien qu'il ne fût qu'en sa quatorziéme année lorsqu'il monta sur le trône, il envisagea d'abord les Royaumes de Naples & de Sicile comme une partie de sa succession, & forma le dessein

de s'en rendre maître. Diverses guerres civiles & étrangeres en retarderent l'execution ; mais en attendant qu'il pût les éteindre & pacifier son Royaume, on ne cessoit de luy representer, que les Couronnes de Naples & de Sicile luy étant échûës, rien ne donneroit plus d'éclat à son regne & à son nom, que de les unir à celle de France, qu'il portoit déja. Elles avoient été cedées avec la Provence à Loüis XI. par Charles d'Anjou Comte du Maine, qui par un testament daté du 10. de Decembre en 1481. institua Loüis son heritier universel, & après luy le Dauphin son fils, & leurs successeurs. Charles d'Anjou les tenoit de son oncle paternel René I. Duc de Lorraine, qui par son testament luy en fit un transport, au préjudice d'Yoland sa fille & de René son petit-fils. Les raisons qu'il pouvoit avoir de préferer son neveu à sa fille étoient, ou qu'il croyoit les femmes inhabiles à la succession de cette Couronne, ou qu'il haÿssoit Ferry époux d'Yoland, & fils d'Antoine Comte de Vaudemont, lequel s'étoit soulevé contre luy les armes à la main, à dessein de luy enlever le Duché de Lorraine, quoyqu'il en eût épousé l'heritiere legitime, l'avoit vaincu en

bataille rangée, fait prisonnier, & enfin forcé de marier Yoland sa fille avec Ferry. René II. qui du vivant de Loüis XI. n'avoit osé éclater, depuis la mort de ce Prince, se plaignit hautement & en des termes peu éloignez d'une menace, du tort qu'on luy faisoit, soutenant que René I. n'avoit pû priver Yoland de sa succession, contre le droit naturel & civil, & sans en pouvoir alleguer aucune raison juste & recevable, comme d'ingratitude, ou de rebellion. Et parcequ'on craignoit qu'il ne se liguât avec les Princes qui comploitoient contre l'Etat, pour l'appaiser, on luy remit le Duché de Bar. De plus, on luy assigna une pension de trente six mille livres, avec une Compagnie de cent lances entretenuë, l'un & l'autre pour quatre ans seulement, pendant lesquels on examineroit son droit, à quoy il consentit. Les quatre ans écoulez, on luy déclara qu'après une exacte discussion de son affaire, les femmes avoient été excluses de la succession des Royaumes de Naples & de Sicile, & luy par consequent déchu de ses pretentions. Et comme il auroit pû contester l'équité de cette décision, on luy fit voir qu'elle étoit conforme à l'Ordonnance testamentaire de Char-

les I. Comte de Provence, frere de saint Loüis, & de plusieurs de ses Successeurs, qui au regard de leur heredité, donnoient tous l'exclusion au sexe feminin, encore que par abus ou par tolerance, la succession en eût été accordée à deux Princesses qui portoient le nom de Jeanne. Ne pouvant revenir de ce jugement, & d'ailleurs ne se trouvant pas assez puissant pour en appeller aux armes contre le Roy Charles, il se retira de sa Cour, & toute esperance de réüssir dans son dessein luy étant ôtée, il cessa d'y penser.

Ce different terminé, & la France rétablie dans un état plus tranquille, Charles ne songea plus qu'à son expedition d'Italie. Outre qu'il y étoit fort porté par le desir d'acquerir de la gloire, & d'accroître sa puissance, les Napolitains, à qui la domination de Ferdinand leur Roy devenoit une tyrannie insupportable, & les rendoit attentifs à tous les moyens de s'en affranchir; le Prince de Salerne, qui craignant d'être traité de Ferdinand avec autant de mauvaise foy & de vexation que divers autres Seigneurs du Païs, s'étoit refugié à Venise; Loüis Sforce, qui ayant usurpé le Duché de Milan sur ses propres neveux, ne

voyoit pas comment s'y pouvoir maintenir ſans être appuyé de la France; quantité de Villes & de Principautez qui avoient beſoin de ſon ſecours, & de qui il en pouvoit attendre, toutes ces diſpoſitions luy paroiſſoient autant d'ouvertures & de facilitez au ſuccès de ſon deſſein. Il falloit bien qu'en effet il comptât ſur leur aſſiſtance, puiſqu'il partit ſans argent, reduit à en emprunter par tout où il paſſoit, comme il fit à Turin à la Ducheſſe de Savoye, & à Gazal à la Marquiſe de Montferrat. A l'égard de ſes forces, ceux qui les portent plus haut, ne les font monter qu'à près de trente mille hommes, tant Cavalerie qu'Infanterie; mais pour l'artillerie, ils conviennent tous, que c'étoit la plus groſſe & la plus forte qu'on eut encore vûë en Italie, ſoit pour la multitude des canons, ſoit pour celle des Canoniers, & autres hommes deſtinez à la ſervir. Sa flotte compoſée de galeres, de galions & de quelques navires de charge, étoit de ſoixante-dix ſept voiles commandées par le Duc d'Orleans. Etant ſorti de Piemont, il entre en Italie, & tire droit à Aſt, Ville du Duché de Milan, où Loüis Sforce vint le recevoir avec tout l'appareil & tout

l'honneur dus à sa dignité. Du Milannez il conduit son armée dans le Païs des Florentins, & profitant de la division qui étoit entr'eux, leur prend diverses Places. Etant arrivé à Pise on luy en ouvre d'abord les portes, parceque les habitans après une guerre de trois cens ans contre les Florentins, ayant été contraints de subir le joug de leur domination, furent ravis de trouver une occasion de le secoüer, Florence même ne pouvant tenir contre luy, le reçoit à son arrivée, & il entre la lance en arrêt suivi de toute son armée, prétendant l'avoir soumise à son obéïssance, & voulant y être reconnu pour Souverain. Siene imite l'exemple de Florence, & après s'en être emparé, il se rend maître d'Aquapendente, de Montfiascone & de Viterbe. C'étoit sous les murs de cette derniere Place, qu'une armée Italienne avoit résolu de l'attendre pour le combatre; mais au bruit de son approche le cœur ayant manqué à ceux qui la commandoient, ils ne songerent plus qu'à éviter le combat, & se retirerent à Rome. Il les y suivit de près, & n'en étant plus qu'à peu de distance, viennent au-devant de luy pour luy rendre dre les premiers honneurs de la Capi-

tale du monde Chrêtien, plusieurs Cardinaux, le Senat & des Députez de tous les Ordres de la Ville. Il entre dans Rome en vainqueur & en conquerant comme dans Florence, & par des actes d'une justice civile qu'il y exerce, affecte de faire sentir aux Romains, que la jurisdiction temporelle de la Ville & du Païs qui en dépend, luy appartient. Avant qu'il entrât dans Rome, son armée s'étoit accrûë notablement par les Troupes que les Colonnes, les Camilles, les Vitelles & divers autres Seigneurs Italiens luy avoient amenées, & l'on faisoit état qu'il avoit alors quarante mille hommes. Se croyant donc plus fort qu'il ne falloit pour la conquête de Naples, qui étoit le but de son expedition, il continuë sa marche pour s'y rendre en diligence; prend en chemin & emporte d'assaut Montfortin & le Mont saint Jean, deux fortes Places qui avoient prétendu l'arrêter par leur resistance, fait fuir devant luy le nouveau Roy Ferdinand, & franchit le pas de saint Germain, qu'on avoit toûjours regardé comme la meilleure barriere du Royaume de Naples; tout d'un train il passe à Capouë, dont les habitans sans attendre qu'il fût à leurs portes, luy avoient fait porter les clefs. Il en

part dès le lendemain pour aller à Averse, qui est à mi-chemin entre Naples & Capouë, & à deux lieuës de l'une & de l'autre; & à peine y est-il arrivé, que voicy des Deputez de Naples qui viennent luy offrir de se soumettre à son autorité, sans autre condition que d'être traitez comme bons & fidelles Sujets, & maintenus en possession de leurs anciens privileges. Il accepte leur offre & leur donne la parole qu'ils
L'an 1495. demandent; puis s'étant avancé avec eux jusqu'à Naples, il y entre le 12. de Fevrier par une bréche qu'on avoit faite exprès aux murailles pour le recevoir. Cela se fit sans pompe & sans toutes les cérémonies accoûtumées en pareilles occasions, parce qu'il avoit voulu qu'on les suspendît, ne jugeant pas qu'il fût de la Majesté d'un Roy de France d'entrer en triomphe dans une Ville dont les forteresses étoient encore au pouvoir de ses ennemis. Il y en avoit deux principales, le Château-neuf & le Château de l'Oeuf. La premiere se rendit à composition & sans resistance; la seconde, aprés quelques jours d'attaque, & par une capitulation aussi favorable aux Assiegez que celle du Château-neuf. Ainsi se voyant maître de la Capitale du Royaume, il n'étoit

plus question que de se faire reconnoître, & de recevoir les hommages de tous les Corps de la Ville & de tous les Seigneurs du Païs, qui suivant l'ordre qu'il en avoit donné, vinrent luy jurer obéïssance & fidelité comme à leur Roy legitime. Evenement merveilleux, & qui bien que des plus vrais & des mieux attestez, pourroit aisement se confondre avec ces exploits imaginaires, que la fable attribuë à ses Heros, qu'un Prince jeune & peu experimenté, dans l'espace de quatre mois & seize jours, car c'est tout le temps qu'il y eut entre son départ d'Ast & sa prise de possession du Royaume de Naples, & encore au cœur de l'hyver, sans forces maritimes, la grande flotte qui le suivoit sur la Mediterannée batuë de diverses tempêtes, n'ayant pû aborder à Naples, qu'après qu'il y eut fait son entré; avec une foible armée de terre, & presque sans tirer l'épée ni rompre une lance, à la honte des Princes & de tous les Etats Italiens, eût subjugué l'Italie, autrefois victorieuse & maîtresse de tout le monde; & que plus heureux que Cesar qui ne vainquit qu'après avoir veu, il eût sçû vaincre avant que de voir, & de se montrer.

On s'étonnera que pendant tous ces progrez de Charles, il ne soit fait nulle mention des Princes Arragonois, si interressez à s'y opposer. Mais avant que d'en revenir à eux, il est à remarquer pour l'éclaircissement de cette Histoire ; qu'en moins de trois ans le Roïaume de Naples eut cinq differens Rois ; Ferdinand le vieux, Prince tres-cruel & tres-odieux à ses Sujets, qui mourut l'an 1494. le 25. de Janvier ; Alphonse II. de ce nom, qui hérita de la Couronne comme des mauvaises qualitez de Ferdinand son pere, & la ceda à Ferdinand le jeune son fils, l'an 1495. le 25. de Fevrier, sans toutefois que ce dernier pût encore y parvenir & joüir de son droit ; Charles Roy de France, qui la même année fit son entrée solennelle dans Naples, & y fut couronné Roy le 12. de May ; Ferdinand le jeune, reconnu par les Napolitains pour leur Roy peu de mois après la retraite de Charles, & mort sans enfans le 7. d'Octobre en 1496 ; Frideric frere du Roy Alphonse & oncle de Ferdinand le jeune, auquel il succeda.

Pendant donc que le Roy Charles avançoit de conquête en conquête à la tête d'une armée triomphante, Al-

phonse effrayé de son approche, s'étoit démis de la Couronne en faveur de Ferdinand son fils, sur l'esperance qu'étant plus aimé que luy des Napolitains, il les trouveroit aussi plus fidelles & plus attachez à ses interêts. Incontinent aprés son abdication voulant pourvoir à sa seureté, il se sauva à Mazara, petite Ville de la Sicile, située sur la riviere de Bellici; & dont Ferdinand Roy d'Espagne luy avoit cedé le domaine; de la à Messine pour se confiner dans le Monastere d'Olivet où il passa le reste de ses jours, qui ne furent pas longs, dans de continuels exercices de penitence & de pieté. Ferdinand son fils qui s'étoit avancé jusqu'à l'Abbaye de saint Germain proche de laquelle est à l'entrée des montagnes, un peu au deça de Capouë, un defilé difficile & tres-étroit, & où avec l'armée qu'il commandoit il pouvoit arrêter les François, & peut-être leur faire rebrousser chemin, avoit quitté lâchement la partie pour se retirer à Capouë & de là à Naples, sous pretexte d'empêcher qu'il ne s'y fît quelque soulevement contre luy. Ensuite voyant que tout se disposoit dans la Capitale à y recevoir le Roy Charles, & que déja plusieurs de ses

Commissaires & des Officiers de sa maison y avoient été introduits, il s'étoit jetté promptement dans une galere pour gagner l'île d'Ischia, qui est à neuf lieues de Naples. Frideric frere puîné d'Alphonse & oncle de Ferdinand, rodoit autour de Naples avec quatorze galeres mal équippées ; & n'osant prendre terre, de peur de tomber entre les mains des François, il envoya demander un sauf conduit au Roy Charles, pour s'aboucher & traiter avec luy au nom de Ferdinand, ce qui luy fut accordé deux diverses fois. Mais comme il n'y avoit rien que d'ambigu & de captieux dans les accommodemens que proposoit cet entremetteur, & pour Ferdinand & pour luy en particulier, & que la bonne foy de l'un & de l'autre étoit également suspecte, ses propositions furent rejettées, & luy obligé de se refugier en Sicile. Ainsi Charles ne trouvant point d'opposition à ses desseins, conquit tout le Païs qui est au-delà de Naples tirant vers la Sicile, avec encore plus de facilité que celuy qui est au-deça. La Calabre, l'Abruzze, la Basilicate, la Poüille se déclarerent pour luy de leur propre mouvement. Toutes les Villes sans attendre qu'on les contrai-

gnît

gnît par force ou par menaces, se rendoient & ouvroient leurs portes à la vûë des seuls Commissaires. Plusieurs même envoyoient leurs Députez au-devant d'eux à plus de trois journées, pour prendre le pas les uns sur les autres, & se soumettre au nouveau Roy comme à l'envi. On comptoit tellement sur la bonne disposition de ces Villes, que sans y laisser de garnison, on se contentoit d'arborer aux portes ou aux murs les armes de France; à peu près, disoit ingenieusement le Pape Alexandre VI. comme un Fourrier qui marque avec de la craye les maisons destinées à loger une Cour, lorsqu'elle est en voyage. Que s'il y en eut un petit nombre qui tinrent encore pour les Arragonnois, c'est qu'on negligea d'y envoyer & de les sommer de se rendre.

Mais autant que la conquête de Charles avoit été prompte & rapide, autant luy fallut-il precipiter son retour. Le feu qu'il venoit d'allumer en Italie étoit trop grand pour ne pas allarmer toutes les Puissances voisines, qui craignoient avec raison qu'il ne passât bien-tôt du Royaume de Naples dans leurs Etats. Il falloit non seulement se garentir de cet incendie, mais

encore se hâter d'en arrêter le progrès. C'est ce qui donna lieu à cette grande & fameuse ligue que formerent contre Charles le Pape Alexandre, Maximilien Roy des Romains, Ferdinand, nommé par Alphonse Roy de Naples, Ferdinand Roy d'Espagne, la Republique de Venise, & Loüis Sforce Duc de Milan. Toutes les forces des Confederez réünies, devoient, suivant le traité fait entr'eux, composer une armée de vingt mille hommes de pied & de trente-quatre mille chevaux; & la raison qu'ils eurent d'y mettre tant de Cavalerie, étoit de la rendre fort superieure à celle des François, qui leur paroissoit invincible à nombre égal. Cette ligue ayant été concluë le 31. de Mars l'an 1495, & ceux qui y étoient entrez s'empressant chacun de son côté, de fournir le nombre des Troupes à quoy ils s'étoient obligez, Charles dont les forces se trouvoient affoiblies & fort dispersées, n'eut plus d'autre parti à prendre que celuy d'une prompte retraite. Toutefois avant que de quitter Naples, il voulut y faire son entrée le 12. de May, avec toute la pompe & tout l'éclat d'un vainqueur triomphant. Il étoit à cheval, revêtu des habits Imperiaux & la couronne Im-

periale sur la tête, à cause du titre d'Empereur de Constantinople & de Trébisonde qu'André Paleologue Despote de la Morée & qui se disoit heritier legitime de ces deux Empires, luy avoit cedé; la pomme d'or qui represente le monde en sa main droite & le sceptre à sa gauche; sous un dais porté par les plus grands Seigneurs du Païs, & les ruës par où il devoit passer bordées d'un peuple infini qui faisoit retentir l'air de ces cris de joye, *Vive Charles Empereur Auguste*. En cette ceremonie il fut conduit à la Cathedrale, où il reçut de nouveau & des mêmes personnes les sermens de fidelité qu'on luy avoit déja prêtez. Ce n'étoit là cependant qu'un triomphe en idée, & qui eût été bien plus réel, si avant son retour il avoit donné les ordres qu'il falloit & pourvû à toutes les choses necessaires pour s'assurer la possession d'une Couronne qui alloit luy échapper des mains. En effet après avoir traversé toute l'Italie avec la rapidité & le fracas de la foudre, forcé les Places qui luy refusoient le passage, conquis le Royaume de Naples, & répandu la terreur de ses armes plus loin qu'il ne pouvoit, & qu'il n'avoit dessein de les porter, comme en Allemagne & en Turquie,

Spond. in annal. ad annum 1495. n. 11.

& qu'au bout de tout cela il se vît reduit à songer à sa propre seureté & à chercher les moyens les plus prompts d'éviter l'orage qui alloit fondre sur luy, il paroît qu'alors il devoit perdre le souvenir de ses victoires, ou convenir du moins, que le temps de triompher étoit passé. Le but de ses ennemis étoit de se saisir de quelque poste avantageux où ils pussent luy couper chemin; & en cas qu'il tentât de passer outre, tailler en pieces sa petite armée, & le faire prisonnier. Ils choisirent pour ce dessein une vallée resserrée entre des collines qui bordent la riviere du Taro, & à l'entrée de laquelle est le bourg de Fournouë que Charles avoit fait saisir par son avant-garde, pour s'assurer le passage de la vallée, qui n'avoit que douze à quinze cens pas en largeur. Leur armée étoit d'environ cinquante mille hommes, commandez par François de Gonzague Marquis de Mantouë; celle de Charles de huit mille tout au plus, ayant laissé le reste au Royaume de Naples, pour le maintenir sous son obéïssance & le défendre contre les Arragonois. Avec un nombre si inferieur, il ne laissa pas de hazarder de passer à la vûë des ennemis, qui vinrent tom-

ber sur luy avec toutes leurs forces. Charles non seulement soutient leur choc, mais les charge eux-mêmes si vivement avec sa Cavalerie, qu'après avoir défait les uns, rompu les autres, forcé bon nombre de se precipiter dans le Taro, où la plûpart furent noyez ; dissipé & mis en fuite tout ce qui se presentoit pour l'arrêter, en moins d'une heure il se trouve en liberté de continuer sa marche pour retourner en France, dont il venoit de s'ouvrir le chemin par une victoire qui tenoit du prodige. Cette retraite luy fit encore plus d'honneur que sa conquête ; & quand il y auroit eu quelque honte pour luy d'être obligé de quitter l'Italie, elle se trouva bien effacée par la gloire & par l'éclat de cette journée. Quant aux Confederez, s'ils avoient du regret de l'avoir manqué, ils ne devoient pas avoir moins de joye de se voir debarrassez d'un si formidable ennemi. Aussi rapporte-t-on qu'ils avoient mis sa vie à prix, & fait publier dans leur armée qu'on donneroit cent mille ducats à quiconque leur apporteroit la tête de ce Prince. Sur l'avis qu'il en eut, il quitta avant le combat les marques de la Royauté, & fit armer comme luy huit Seigneurs François qui

étoient toûjours à ses côtez, esperant qu'en tout cas la meprise pourroit le sauver de l'attentat dont il étoit menacé. Précaution assez inutile, puisqu'encore que ses armes & ses habits le confondissent avec plusieurs autres, sa valeur le trahissoit & le découvroit aux ennemis.

Aussi-tôt que la ligue dont je viens de parler fut concluë & formée, Ferdinand, Roy d'Espagne, dont la niece étoit mariée à Ferdinand le jeune Roy de Naples, envoya Antoine Fonseca sommer de sa part Charles VIII. de rendre au Roy de Naples tout ce qu'il avoit usurpé sur luy; & en cas de refus, de luy declarer la guerre. Charles surpris de cette proposition, reprocha publiquement à Fonseca l'ingratitude & la mauvaise foy de celuy qui l'envoyoit; qu'il devoit se ressouvenir, que peu de temps auparavant il luy avoit rendu le Comté de Roussillon, sans retirer la somme de trois cens mille écus, pour laquelle il avoit été engagé à Loüis XI. son pere; que pour prix de sa generosité il n'avoit éxigé de Ferdinand qu'une condition, qui étoit qu'il s'obligeât par serment d'être à l'avenir bon & fidelle allié de la France envers & contre tous ses enne-

mis, ſans en excepter un ſeul, à quoy Ferdinand s'étoit engagé en effet & en la maniere qu'on le demandoit. La Nobleſſe Françoiſe qui étoit preſente, plus indignée encore que Charles du procedé de Ferdinand, en parut ſi émuë, que ſi la preſence du Roy ne les eût retenus, le Miniſtre Eſpagnol couroit fortune d'être fort mal traité. Fonſeca ſans ſe troubler de leur animoſité & de leurs menaces, repartit avec fermeté, que puiſqu'on refuſoit d'accorder au Roy d'Eſpagne ſon maître ſa juſte demande, il declaroit la guerre au Roy de France, & toute alliance avec luy rompuë. Sur quoy tirant de ſon ſein, le traité fait entre les deux Rois, il le déchira & le mit en pieces en preſence de Charles & de toute ſa Cour. Tel étoit l'ordre qu'il avoit reçû de Ferdinand, & incontinent aprés l'avoir executé, s'adreſſant au Roy, il luy parla avec tant de reſpect & de ſageſſe, que ce Prince, loin de paroître offenſé d'une action ſi hardie, l'en loüa hautement & le renvoya en Eſpagne comblé d'honneurs & de preſens.

Cette déclaration faite, Ferdinand qui tenoit au port de Carthagene une flotte prête à mettre à la voile, & ſur

laquelle il avoit fait embarquer cinq mille hommes de pied, & six cens chevaux, en donna le commandement à Consalve & le fit partir pour l'Italie. Après quelques jours de navigation, il aborda à Messine & y debarqua ses troupes, en même-temps que le Roy Charles arrivoit à Rome pour s'en retourner en France. Consalve trouva à Messine Ferdinand Roy de Naples avec Frideric son oncle & tous ceux qui fidelles à ce nouveau Monarque étoient résolus de courir la même fortune que luy. Alphonse même qui avoit abdiqué la Royauté en faveur de Ferdinand, sortit de son Monastere pour rendre une visite à Consalve. Il parut devant luy avec la tonsure clericale & en habit de Prêtre. Et quoyque dans la nouvelle profession où il venoit de s'engager, il ne dût chercher qu'à se debarrasser des soins & des affaires de ce monde, il ne laissoit pas de s'interesser beaucoup au rétablissement de Ferdinand, & de l'aider de ses conseils, & de tout ce qu'il luy restoit ou qu'il pouvoit encore amasser d'argent. On dit même que voyant Ferdinand sur son départ, il le pria de le remener à Naples, pour y reprendre où du moins pour partager avec luy l'autori-

té souveraine : à quoy Ferdinand répondit aigrement qu'il verroit ce qu'il auroit à faire, quand il se seroit assez bien établi dans le Royaume deNaples, pour n'être pas obligé de l'abandonner comme luy par une fuite honteuse. Ces trois Princes & Consalve avec eux, après avoir eu diverses conferences sur l'état des affaires de Naples, opinerent d'abord à lever de nouvelles Troupes dans la Sicile, pour les joindre à celles que Consalve avoit amenées d'Espagne. Hugue de Cardonne Viceroy de cette Isle, ne leur fut pas d'un petit secours. C'étoit un Seigneur d'une grande consideration dans tout le Païs, tant à cause de son mérite & du constant attachement qu'il avoit eu aux Princes Arragonois, que par le mariage de sa sœur avec Alphonse d'Avalos, favori de Ferdinand, & tout puissant sur son esprit. Tandis qu'on faisoit ces levées, Consalve n'étoit appliqué qu'à s'instruire des affaires du Royaume de Naples, & de l'état où le Roy Charles l'avoit laissé. Après avoir appris ce qui en étoit par de seurs & de fidelles rapports, quand on vint à déliberer au Conseil des Princes, si l'on se tiendroit en Sicile, ou si l'on passeroit le Détroit pour ren-

trer en Italie, il fut requis de dire le premier son avis. Il passoit dès-lors pour un esprit sublime, & d'une superiorité d'intelligence & de penetration pour les affaires, qui ne permettoit à personne de se mesurer à luy. Et c'est un témoignage que le plus animé contre luy de tous les Historiens modernes, n'a pû s'empêcher de luy rendre. Prenant donc la parole, il déclara, que son sentiment étoit, qu'il falloit sans délay repasser en Italie, & tenter de se remettre en possession de tout ce que la France avoit envahi; Que l'entreprise n'étoit pas si difficile qu'on pouvoit l'imaginer; & que quand le malheur voudroit qu'elle échoüât, au pis aller on retrouveroit toûjours la Sicile ouverte par le moyen des Ports & des Places fortes dont on s'assureroit avant que d'en partir; Qu'il sçavoit certainement que la plûpart des Places qui avoient reçû les ennemis étoient sans garnison, comme si la seule terreur du nom François eût dû leur tenir lieu d'une seure défense; Qu'au lieu de remplir de vivres & de munitions les magasins & les arsenaux qui en étoient dépourvûs, tout ce qu'on en avoit trouvé dans les Châteaux de Naples &

Varillas.

en diverſes autres fortereſſes, avoit été abandonné aux premiers Courtiſans qui le demandoient pour le revendre à leur profit ; Que les Nobles & les Grands du Royaume ayant été dépoüillez de leurs Charges, de leurs Gouvernemens, quelques-uns même de leurs Seigneuries pour en gratifier les François, plus ils ſe ſentoient offenſez de ces injuſtices, plus étoient-ils diſpoſez à ſe réünir à leur legitime Souverain ; Que le peuple en proye à la violence & aux rapines du ſoldat, n'attendoit que du ſecours & de l'appuy pour ſe redimer de cette vexation ; Que tous les deniers deſtinez au payement des Troupes que les François avoient laiſſées dans le Royaume, étant aſſignez ſur le Royaume même, auſſi-tôt que les peuples verroient quelque jour à pouvoir ſe tirer de leurs mains, ils refuſeroient de fournir à leur entretien ; Que dans le choix que Charles avoit fait des Gouverneurs particuliers des Villes & des Places, ayant plus donné à la faveur qu'au mérite, il en ſeroit tres-mal ſervi, & que pluſieurs prêtoient déja l'oreille aux offres qu'on leur faiſoit, & traitoient des poſtes qui leur étoient confiez avec les ennemis de la France ;

Que le Comte de Montpensier qu'il avoit nommé Viceroy, se piquant de grandeur & de generosité, comme Prince du Sang Royal de France, ne se trouvoit pas également pourvû de conseil & de toutes les qualitez necessaires à un emploi si important, & qu'avec cela on luy avoit laissé de grandes affaires sur les bras, peu de forces & point de finances ; Qu'être heureux & profiter de son bonheur, étoient deux choses que le Roy Charles n'avoit sçû concilier, & que la fortune plûtôt que la victoire luy ayant mis le Royaume de Naples entre les mains, il falloit se hâter de le ressaisir par la victoire conduite par la prudence, qui étoit le vray moyen de le conserver. Tout ce que Consalve venoit d'alleguer pour appuyer son sentiment, se trouvant vray à la lettre, ainsi que depuis les Ecrivains François eux-mêmes ont été obligez d'en convenir, les Princes & les premiers Officiers y entrerent sans peine, & tous d'une commune voix conclurent à un prompt départ.

Gilbert de Bourbon.

Peu de jours après la flotte qui portoit les Troupes de débarquement, avec quantité de provisions de guerre & de bouche, ayant mis à la voile,

aborda à Regge, Ville ſituée à l'extremité de la baſſe Calabre, au deça du detroit, & preſque vis-à-vis de Meſſine. On ne trouva ni obſtacle à entrer dans le port, ni difficulté à debarquer, à cauſe que Ferdinand étoit encore maître de la fortereſſe qui commandoit le port. De plus, à la vûë de cette armée la Bourgeoiſie de Regge fort affectionnée à Ferdinand, prit les armes contre les François, & les contraignit tous de ſe retirer dans une autre fortereſſe qui tenoit lieu de citadelle. Conſalve la fit batre avec une groſſe artillerie pendant ſept ou huit jours conſecutifs. Les aſſiegez qui craignoient un aſſaut, & qui ne ſe trouvoient pas en état de pouvoir le ſoutenir, demanderent une ſurſéance d'armes pour quelques jours, ſous pretexte que pour ſe rendre il leur falloit un ordre du General François qui commandoit dans toute la Calabre, & qu'en attendant ils pourroient ſe diſpoſer plus tranquillement à ſe retirer de la Place & à dreſſer les articles de la capitulation. Conſalve ne voulut point écouter leur demande, & on pretend que ce furent les Arragonois qui l'y firent conſentir. Cependant les François profitant de la tréve qu'on leur

avoit accordée, & mettant tous la main à l'œuvre, travaillerent à la hâte à faire quelques retranchemens où ils pussent encore disputer la victoire & obtenir une composition honorable, si la Place étoit emportée d'assaut. Consalve en étant informé, & sçachant d'ailleurs qu'ils faisoient solliciter les Troupes Françoises qui étoient dans le voisinage, d'accourir promptement à leur secours, rompit la tréve, & ayant donné ordre qu'on recommençât de tirer, fit faire en même-temps toutes les dispositions necessaires pour un assaut. Une autre raison qu'il eut de retirer sa parole & qu'il croyoit luy en donner plus de droit, c'est que les François ayant apperçû des Espagnols qui se découvroient trop, ne purent s'abstenir de lâcher sur eux quelques volées de canon, nonobstant la tréve, & que plusieurs en furent blessez dangereusement. Cette imprudence leur couta cher. La Place fut attaquée & prise l'épée à la main, & ceux de la garnison qui s'étoient cantonnez dans un recoin, où ils croyoient pouvoir encore se défendre, contraints enfin de se rendre au vainqueur & faits prisonniers de guerre. Tel fut le premier pas de Consalve pour s'ouvrir une en-

trée dans le Royaume de Naples, & y rétablir les Princes qui en avoient été dépossedez. De Regge on marcha à Sainte-Agathe, qui se rendit à la premiere sommation qui luy en fut faite. Ensuite on alla se presenter à Seminara, dont le malheur arrivé à un Regiment François hâta & facilita la conquête. Après la prise de Regge, les Troupes Françoises qui ne s'attendoient pas de voir si-tôt les ennemis à leurs trousses, & se trouvoient encore dispersées dans la campagne, au bruit de leur approche, ne penserent plus qu'à gagner par diverses routes & fort en desordre le quartier general, ou quelque Place de seureté. Les Païsans Calabrois qui sçavoient mieux le Païs qu'eux, les attendoient sur les chemins avec des armes à feu, & en tuoient plusieurs pour profiter de leurs dépoüilles. Une brigade de Cavalerie que Consalve avoit envoyée à la découverte, ou pour courir sur les ennemis, surprit tout à coup & enveloppa le Regiment que j'ay dit dans une vallée fort profonde, avec menaces de les tailler tous en pieces, s'ils tiroient un seul coup pour se défendre, & ne mettoient bas les armes au moment qu'on le commandoit. Cet ordre joint aux

cris d'une multitude de Villageois, qui s'étoient attroupez au même endroit, jetta tant de terreur parmi ces François, qu'ils crurent avoir toute l'armée ennemie sur les bras, & se rendirent prisonniers de guerre. Consalve continuë sa marche vers Seminara, suivi du Roy Ferdinand qui conduisoit l'Infanterie. Arrivé aux portes de cette Place, il demande à parler à quelques-uns des principaux habitans, & leur represente, que le Roy Ferdinand, qui pendant que son Pere étoit encore sur le trône, leur avoit paru si humain & si plein de bonté, venoit à eux à la tête d'une armée pour les soumettre de gré ou de force; qu'il étoit tres-bien-disposé à leur égard, mais qu'ils se gardassent bien de luy donner lieu de changer de disposition, & se ressouvinssent qu'étant leur Roy legitime, & les François à qui ils s'étoient livrez, des usurpateurs, il falloit le recevoir sans balancer, & se faire un merite auprès de luy de leur soumission, plûtôt que de l'irriter par leur resistance. *Je sçay*, continua-t-il, *que vôtre garnison est tres-foible, & un Regiment qui se hatoit d'arriver icy pour la fortifier, nous le tenons entre nos mains & vous le voyez devant vos yeux. Avec*

ſi peu de forces, croiriez-vous pouvoir reſiſter à une puiſſante armée qui vient à vous, & qui n'en eſt plus, pour ainſi dire, qu'à deux pas. Voyez ces drapeaux qui voltigent en l'air, écoutez ce bruit de tambours, la voicy. Effectivement elle approchoit, & la vûë d'un danger qui les menaçoit, le petit nombre de François qui étoient dans la Ville pour les défendre, le tumulte & les clameurs de la faction Arragonnoiſe fort ſuperieure à celle de la France, les porta à contraindre les François de ſe retirer ſans ſe le faire dire plus d'une fois. En de telles conjonctures il n'y avoit point d'autre parti à prendre pour la garniſon, & étant ſortie avec precipitation par une porte oppoſée à celle où l'armée Eſpagnole venoit ſe preſenter & à l'autre extremité de la Ville, au moment que Ferdinand parut, cette derniere luy fut ouverte.

Ces premieres conquêtes ſi prejudiciables aux François, commencerent d'allarmer celuy qui les commandoit dans la Calabre, & il jugea qu'il étoit temps de faire tous ſes efforts pour en arrêter le progrès. Ce General étoit Eberard Stuart, Eſcoſſois de nation & Seigneur d'Aubigny. Il y avoit trente

ans qu'il étoit venu en France pour combatre sous les Enseignes de cette Couronne, à l'exemple des autres Stuarts de sa branche, & jusques-là on l'avoit toûjours employé dans la Flandre & dans la Bretagne. Au commencement de l'expedition de Naples, envoyé par Charles dans la Romagne avec un corps d'Infanterie Suisse & quelques escadrons François, pour en ouvrir le passage au Roy son maître; il y étoit entré & s'y étoit maintenu, quoyqu'il eût en tête l'armée du Roy Alphonse, fortifiée des Troupes du Pape Alexandre VI. & de celles des Florentins. Cette seule action le rendoit digne du rang où Charles l'avoit élevé, en le nommant Connêtable du Royaume de Naples & Gouverneur de Calabre. Mais plusieurs autres exploits de guerre qui suivirent les premiers, ajoûtant encore beaucoup à son mérite, on crut avec justice devoir ajoûter à sa fortune & aux honneurs où il étoit déja parvenu, de le faire Maréchal de France. Il avoit son quartier à Terranuova, & sur les nouvelles qui luy vinrent de la prise de Seminara, il rassembla le plus promptement qu'il pût toutes les Troupes des environs. Et comme peu de jours après Persi &

d'Alegre son frere le vinrent joindre avec deux autres corps, l'un de Cavalerie, l'autre d'Infanterie Suisse, il se hâta de marcher aux ennemis avant qu'ils pussent être avertis du renfort qu'il avoit reçû. Son dessein étoit de livrer incessamment bataille à Ferdinand, & s'il ne pouvoit le tirer des murs de Seminara, de publier par tout que ce Prince n'avoit pas osé paroître devant luy en pleine campagne. Cela suffisoit pour contenir quelque temps les peuples dans leur devoir, & pendant cet intervale quantité d'autres Troupes qu'il avoit mandées pouvoient luy faire une armée assez nombreuse pour s'opposer à toutes les entreprises de celle des ennemis. Dès qu'il approcha de Seminara, Ferdinand qui ne sçavoit point encore qu'Alegre & Persi l'eussent joint, & qui croyoit n'avoir affaire qu'à luy, prit la résolution d'aller à sa rencontre & de le combatre. Se tenir renfermé dans une Place en presence d'un ennemi, qui peut-être en alloit former le siege, passoit dans son esprit pour une lâcheté qui effaceroit la gloire qu'il venoit d'acquerir, & le decrediteroit parmi les peuples dont il vouloit se concilier l'estime & la confiance. Con-

salve n'étoit pas de même avis : Il jugeoit, qu'entrant en guerre avec une Nation impetueuse & contre laquelle il ne s'étoit pas encore éprouvé, il valoit mieux avancer pied à pied, & mettre toute son attention à luy enlever des Places par surprise ou par negociation, que de s'exposer au hazard d'être vaincu par une envie trop precipitée de vaincre. L'exemple d'un sage Dictateur Romain qu'il se proposoit pour modele, luy apprenoit combien il étoit plus avantageux de lasser l'ennemi par une lenteur affectée, que d'avoir à en essuyer toute la fougue avec danger d'y succomber. Outre cela il voyoit, qu'on n'étoit pas encore bien seur du nombre de ceux qu'on parloit d'attaquer, & que s'il se trouvoit égal ou peu inferieur au leur, il étoit fort à craindre, que ni sa Cavalerie ne pût tenir contre les hommes d'armes François, si renommez dans toute l'Europe, ni l'Infanterie Espagnole & Sicilienne, contre celle des Suisses, mieux armée & plus aguerrie que celle de ces deux Nations. Retenu par ces considerations, il pria Ferdinand de moderer son feu, & d'attendre qu'il fût mieux informé du dessein & des forces des ennemis pour se déterminer à prendre

Fabius.

ſon parti ; Que le plus prudent étoit toûjours le plus honorable, parce-qu'il n'y avoit point d'honneur ſans vertu, & que la prudence l'emportoit ſur toutes les autres ; Qu'au contraire rien n'étoit plus blâmable qu'une temerité inconſiderée, qui ſous ombre de courage & de grandeur d'ame, ſe portoit à des entrepriſes d'un ſuccès trop au-deſſous de ce qu'il en coutoit, s'il n'étoit que mediocre, & ſans reſſource, s'il étoit mauvais. *Quoy donc*, repartit Ferdinand, *eſperons-nous de recouvrer le Royaume de Naples, par la même lâcheté qui nous l'a fait perdre? D'où eſt venu nôtre malheur, que de nous être laiſſez dominer par la crainte, & de n'avoir oſé hazarder des batailles qui auroient pû nous en garantir? Ne ſont-ce pas les premiers évenemens d'une guerre qui donnent le branle à tous ceux qui doivent ſuivre? Voicy la fortune ſi declarée auparavant pour les François, qui leur tourne le dos & nous tend les bras : ſuivons-la, Seigneur Conſalve, ſans tant deliberer ; courons à la victoire, lorſqu'elle nous y appelle & nous en ouvre le chemin, & craignons que rebutée de nôtre defiance & de trop de circonſpection, elle ne ſe retire. Preſentons-nous hardiment à ces Fran-*

çois, qu'une vaine & menteuse renommée a rendus si terribles. Voyons ce qu'ils sçavent faire, & mesurons avec eux nos bras & nos épées. Nous avons sur eux la superiorité du nombre, tant en Cavalerie, qu'en Infanterie; l'affection des peuples, la faveur de la fortune, qui par les conquêtes que nous venons de faire, paroît s'être reconciliée avec nous. Diray-je qu'il n'y a que le courage qui nous manque? Qui de nous oseroit refuser un combat d'homme à homme avec les ennemis, & ne se promettroit d'en sortir à son honneur? Ce que chacun de nous en particulier tenteroit hardiment contre un seul, que seroit-ce si nous n'osions le tenter tous ensemble dans une rencontre où nous nous trouvons deux ou trois contre un? Pour moy je suis resolu de pousser droit à l'ennemi qui me paroîtra le plus redoutable; & si je n'ay pas droit de commander à vos Espagnols d'en faire autant, j'espere du moins que mon exemple leur tiendra lieu d'ordre & de commandement.
Consalve parloit en homme sage & experimenté, Ferdinand en Guerrier boüillant & audacieux: Toutefois ce dernier l'emporta. Il y avoit au Conseil divers hommes tres-celebres par leur valeur, & quelques-uns par leur prudence, un Hugue de Cardonne,

un Benavide, un Manriquez, un Pachéco, qui s'étant tous trouvez de même avis que Ferdinand, qu'il falloit sortir de la Ville & aller aux ennemis, prierent Consalve de ne s'y point opposer, & il fut coutraint de ceder au torrent.

Seminara est sur une hauteur suivie d'une chaîne de montagnes d'un peu moins d'une lieuë en longueur, à l'extremité de laquelle se trouve une vallée qui s'étend jusqu'à une petite riviere, dont la source n'est pas fort loin. Au de-là de l'eau est une grande plaine où s'étoient arrêtez les François commandez par Aubigny. Ferdinand conduisit son armée par les hauteurs, & étant descendu dans la valée, rangea ses Troupes en bataille, sans autre ordonnance que de mettre sa Cavalerie sur la droite, & à la gauche toute l'Infanterie. Les François de leur côté formerent deux gros bataillons, l'un de l'Infanterie Suisse qu'ils opposerent à celle de Ferdinand; l'autre de leur Infanterie Italienne, qui n'étoit proprement qu'un corps de reserve pour soutenir le premier; & pour la Cavalerie, qui étoit toute de leur Nation, Aubigny & Persi la partagerent entr'eux & en firent comme deux

aîles, à droit & à gauche de l'Infanterie. L'armée Eſpagnole accruë notablement des Troupes qu'on avoit levées en Sicile, devoit être de ſix à ſept mille hommes; celle des François n'étoit que de cinq cens chevaux & de deux mille cinq cens hommes de pied, Aubigny n'ayant pas eu le loiſir d'en raſſembler un plus grand nombre, à cauſe des ordres preſſans qu'il avoit reçûs du Comte de Montpenſier. Ferdinand attendoit que les François paſſaſſent la riviere pour les charger. Ils la paſſerent en effet, la Cavalerie la premiere, enſuite l'Infanterie. Dès que la Cavalerie Françoiſe fut à l'autre bord, l'Eſpagnole l'attaqua en aſſez bon ordre, ſans toutefois pouvoir l'entamer ni luy faire quitter ſon poſte. La Françoiſe au contraire, ſi-tôt qu'elle vit l'Infanterie dont elle couvroit le paſſage, en ordre de bataille, charge vivement la Cavalerie Eſpagnole, l'enfonce du premier choc, & ſe fait jour au travers. Celle-cy qui depuis plus de ſept cens ans n'avoit fait la guerre que contre les Maures, ne combattoit comme eux qu'en caracolant. Et ainſi ne ſçachant ni ſerrer ſes rangs pour rompre ceux de l'ennemi, ni ſe tenir de pied ferme contre luy, ni ſe
rallier

rallier après avoir été mise en desordre, elle ne fit plus que voltiger çà & là pour se rejoindre à son infanterie par divers tours & retours. La Françoise profitant d'une si mauvaise manœuvre, & poussant toûjours en avant, penetra jusqu'à l'infanterie Espagnole, & l'assaillit si brusquement, qu'à peine les Suisses qui étoient à la tête, eurent-ils le temps de pointer leurs piques contre elle pour l'arrêter. Dès là même ce ne fut plus un combat, mais une déroute, où plusieurs poursuivis par les ennemis furent tuëz, tout le reste dissipé. Ferdinand fit encore un effort, plûtôt pour sauver son honneur que par esperance de gagner la victoire. Il rallia sa Noblesse & quelques Escadrons, avec lesquels il retourna à la charge. Non seulement on le soutint, mais on donna sur ses gens avec tant de vigueur, qu'ils se débanderent une seconde fois & ne songerent plus qu'à regagner Seminara à bride abbatuë, pour y trouver un asyle contre ceux qui les poursuivoient. Quelque mouvement que se donnât Ferdinand pour arrêter les fuyards, il fut entraîné par la foule, & contraint de tourner bride & de se sauver avec eux. Et comme il étoit aisé de le distinguer parmi la

multitude, à la richesse & à l'éclat de ses armes, c'est luy particulierement qu'on serroit de prés & qu'on s'efforçoit de joindre pour le faire prisonnier. Il n'avoit plus avec luy qu'une troupe de trente cavaliers, au travers desquels trois hommes d'armes François s'étant fait jour, & luy, ayant été renversé sous son cheval dans un chemin étroit & fort coupé, il étoit perdu, si Jean d'Altaville n'eût accouru promptement à son secours avec quelques cavaliers Italiens. Ce jeune Seigneur étoit frere d'un autre de même nom, qui acquit depuis tant de gloire à la guerre. Et comme il avoit été fort aimé de Ferdinand, lorsqu'il n'étoit encore que son Page, il continuoit d'être son favori. Voyant donc son maître dans un si grand peril, il écarte avec ses Italiens les trois cavaliers François, met agilement pied à terre, dégage Ferdinand de dessous son cheval qui étoit fort blessé, luy presente le sien, l'un des meilleurs de toute l'armée; & pour luy donner le loisir de s'éloigner du danger où il l'avoit trouvé, il persiste quelque temps avec sa petite troupe à faire tête aux François, dont le nombre augmentoit à tout moment. Il sauve la vie à son

maître, au peril & enfin avec perte de la sienne, laissant à l'armée une preuve signalée de sa valeur, & à Ferdinand de sa fidelité. Encore que ce Prince fût déja assez éloigné, on continua de courir après; mais le cheval qu'il montoit étoit si vîte & si vigoureux, qu'il prit une avance considerable sur ceux qui le poursuivoient, & arriva à Seminara qu'ils n'en étoient encore qu'à mi-chemin. Consalve qui n'avoit rien oublié, soit pour soutenir le choc des François, soit pour rétablir ses rangs, lorsqu'il les vit rompus; soit pour assurer la retraite de son infanterie, rentra avec Ferdinand dans Seminara, d'où ils reprirent le chemin de Regge, & y remenerent leur armée. Si cette défaite leur fut honteuse, toute la honte tomba sur ceux qui avoient eu plus d'audace pour risquer le combat, que d'habileté & d'experience pour s'en bien démêler. Car pour Consalve, il ne luy resta que l'honneur de l'avoir dissuadé, & d'en avoir predit les suites, ce qui pouvoit tenir lieu de victoire à un homme d'une nation qui se pique d'exceller sur toutes les autres en conseil & en prévoyance.

Plusieurs trouverent alors à redire, qu'Aubigny s'en tînt au premier avan-

tage qu'il venoit de remporter, & divers Ecrivains François & Italiens l'en ont blâmé. On pretend que si incontinent après la fuite des ennemis il fût allé investir Seminara, il auroit pris Ferdinand & tous les Seigneurs & officiers qui s'y étoient retirez avec luy, & que par un coup si important il finissoit la guerre & conservoit le Royaume de Naples à Charles qu'il servoit. Au lieu qu'ayant remis la partie au lendemain, quand il arriva aux portes de la Place, il apprit que ceux qu'il croyoit y surprendre, en étoient partis une heure auparavant pour se refugier à Regge. Ce n'est pas neanmoins qu'il n'eût compris mieux que personne de quelle consequence il étoit de ne pas laisser respirer les ennemis, plus défaits & plus vaincus par l'épouvante que par la bataille qu'ils venoient de perdre. Il ne manquoit ni d'ambition ni de courage pour illustrer sa victoire & luy donner ce nouvel éclat, mais l'état de sa santé luy en ôtoit le pouvoir. N'étant pas encore accoûtumé au climat de la Calabre, & ayant trop negligé de se ménager pendant les chaleurs excessives, dont ceux mêmes qui habitent le Païs se trouvent tres-incommodez, il tomba dans une lan-

gueur extrême, quoyqu'il y eût peu d'hommes aussi robustes & d'une aussi forte constitution que luy. Sur cela arrive l'affaire de Seminara, & plus il prend sur lüy pour s'en tirer à son honneur, plus ses forces s'épuisent & sa foiblesse augmente ; jusques-là, qu'après l'action, ne pouvant plus se tenir à cheval, il fut obligé d'en descendre & de se mettre au lit. Il n'osoit envoyer ses gens, fatiguez autant qu'on peut l'imaginer, des travaux & de tous les mouvemens de cette journée, investir Seminara, sans se mettre à leur tête. Jamais il ne leur avoit rien commandé, dont il ne leur donnât l'exemple, & changer de conduite en un jour si glorieux pour luy, il luy sembloit que c'étoit ternir le lustre de sa gloire. Préoccupé de cette pensée, il crut qu'il feroit mieux d'accorder à son armée le repos qu'elle demandoit, & dont personne ne pouvoit moins se passer que luy.

Il est fâcheux à un General de reputation d'être vaincu & d'avoir des apologies à faire auprès du Prince qui l'employe, au lieu des conjoüissances qu'il en recevroit, si le sort des armes luy avoit été favorable & suivi de la prosperité. On ne dit pas que Ferdinand

Roy d'Espagne eût paru mécontent de Consalve au sujet de l'affaire de Seminara. Mais comme c'étoit un Prince également défiant & dissimulé, il étoit à craindre que dans l'ame il ne l'en tînt responsable, & ne luy attribuât une partie du mauvais succès. Pour dissiper ses soupçons, il falloit que le bonheur se trouvât avec le mérite, & que la gloire de ses armes luy donnât lieu de se sçavoir bon gré du choix de celuy à qui il les avoit confiées. Heureusement pour Consalve ce ne fut plus qu'une suite presque continuelle de victoires & de conquêtes pendant tout le temps qu'il fit la guerre en Italie, & toutes ses entreprises autant de triomphes pour luy.

Les Napolitains, nation tres impatiente, & qui pour trop aimer le repos & la molesse, se jette souvent dans de plus grandes agitations que celles dont elle cherche à se tirer, ne pouvant plus souffrir la domination des Princes Arragonnois, qu'ils traitoient de tyrannie, se lasserent encore plûtôt de celle des François. En effet, quelques mois après avoir changé de Maître, & s'être assujettis à la France, nonobstant le malheur de Ferdinand à la journée de Seminara, ils ne laisserent pas

de le rappeler, avec parole de luy ouvrir les portes de Naples à son arrivée, & de le reconnoître pour Roy. L'offre luy parut trop avantageuse, pour être rejettée; mais il falloit trouver les moyens d'en profiter. Il gagna les Commandans de la flotte Espagnole, qui luy promirent de luy fournir des vaisseaux pour cette expedition. Il traita avec les Villes & les plus riches Marchands de Sicile qui avoient des bâtimens à eux, & des uns & des autres il composa une flotte de quatre-vingt voiles, avec laquelle il parut peu de jours après sur la côte de Naples. Il se flattoit qu'au moment qu'il approcheroit du Port, toute la Ville prendroit les armes pour favoriser son entrée, & que descendre de son bord & monter sur le trône, ne seroit qu'un pas pour luy. Mais le Comte de Montpensier qui étoit sur les lieux, avoit mis si bon ordre dans tous les quartiers de la Ville, que la sedition n'osa éclater. Voyant que rien ne remuoit en sa faveur, il se retira, indigné de l'imprudence ou de la mauvaise foy de ceux qui l'avoient engagé à faire cette démarche, & résolu de regagner la Sicile. Les conjurez qui craignoient d'être découverts & de se trouver sans

appuy, envoyerent à l'insçû des François une felouque après luy, pour le conjurer de se rapprocher de Naples, avec promesse certaine qu'au moment qu'il paroîtroit, ils hazarderoient un soulevement general, pour luy ouvrir l'entrée de leur Ville ; à condition toutefois que luy de son côté, débarqueroit quelques Troupes, d'une maniere à faire croire aux François que ces premieres devoient être suivies d'un plus grand nombre. Suivant ce projet, il mit à terre huit cens soldats, ausquels il joignit autant de matelots, qui voulurent bien servir comme volontaires en cette occasion, & qui de loin ne pouvoient pas être distinguez des troupes reglées. Cette descente artificieusement concertée fit prendre le change au Comte de Montpensier qui sortit sur eux avec un corps de six mille hommes, croyant que pour les mettre en fuite, il n'avoit qu'à se montrer. Ferdinand qui voyoit de quelle importance il étoit de l'occuper le plus long-temps qu'il seroit possible, pour donner le loisir à l'intelligence qu'il avoit dans la Ville de prendre ses seuretez, ne cherchoit proprement qu'à l'amuser, tantôt se presentant à luy pour le charger, tan-

tôt se retirant pour éviter le combat. Montpensier s'appercevant de cette ruse, & ne voulant pas en être la dupe, fond soudainement sur luy avec ses troupes, persuadé que courage & hardiesse à part, il pouvoit l'écraser par le seul nombre. Mais à peine eut-il effleuré ses premiers escadrons, que le bruit des cloches de toute la Ville, mêlé au tumulte & aux cris des habitans, ne pouvant être pris que pour le signal d'une revolte qui levoit l'étendart, il vit bien que le plus pressant pour luy n'étoit pas de combattre Ferdinand, mais de se maintenir en possession de la Ville qu'il venoit attaquer & de pourvoir à sa défense. Il arriva pour surcroit de malheur, que les François qu'il y avoit laissez, avec défense expresse d'en sortir, impatiens de la lenteur de leur chef, & voulant s'assurer d'une prompte victoire, coururent à luy pour le seconder. Mais persuadé que sa presence étoit plus necessaire au dedans qu'au dehors de la Ville, il marcha avec ses troupes pour y rentrer. Il en trouva les portes fermées, & une foule de peuple armé & en résolution de les défendre, s'il entreprenoit de les forcer. Le seul parti qui luy restoit à prendre, étoit de se

retirer dans le château neuf, où il étoit seur de trouver un libre accès par le moyen de la garnison Françoise qui l'occupoit encore. Le chemin qu'il falloit tenir pour y reconduire ses troupes, étoit si rude & si difficile, qu'avant qu'ils pussent y arriver, Ferdinand eut le loisir d'entrer avec les siennes dans Naples, & d'achever de la soumettre à son autorité. Cela n'empêcha pas que Montpensier de son côté & Yves d'Alegre du sien, ne sortissent du château, ne forçassent les barricades & les retranchemens qu'on leur avoit opposez, ne se répandissent dans la Ville & ne fissent tous leurs efforts pour faire rentrer les habitans dans leur devoir. Mais trouvant toutes les ruës remplies de gens armez, des soldats & des Bourgeois aux fenêtres & sur les toits de toutes les maisons, d'où ils tiroient sur eux à coup seur, il ne leur restoit que de se retirer dans le château & de s'y renfermer. On ne tarda pas à les assieger ; & quoyqu'ils manquassent de vivres & de munitions, ils se défendirent encore trois mois avec une vigueur qui auroit fait perdre à leurs ennemis toute esperance de les vaincre, s'ils n'eussent compté que la faim suppléroit au défaut de la vic-

toire, & contraindroit bientôt les Assiegez de demander à capituler. C'est en effet où il en fallut venir, & le traité portoit, que si dans trente jours ils n'étoient secourus, ils remettroient entre les mains de Ferdinand tout ce qui leur restoit dans le Royaume de Naples, se retireroient avec armes & bagages par mer ou par terre, à leur choix & en toute seureté. Persi qui s'étoit avancé avec tout ce qu'il avoit pû rassembler de troupes pour tenter de faire lever le siege, remporta deux avantages considerables sur les troupes de Ferdinand, sans pouvoir toutefois ou sans oser passer jusqu'à Naples. En consequence de ces avantages, que Montpensier comptoit, & qui en effet pouvoient passer pour deux victoires, ce Prince se crut quitte de la parole qu'il avoit donnée aux assiegeans, & ne songea plus qu'à se tirer de leurs mains. Il prit pour cet effet le temps de la nuit, & laissant une assez foible garnison dans les châteaux, il embarqua le reste de ses troupes, & à la faveur des tenebres se retira vers Salerne. Ferdinand se plaignit de cette retraite, comme d'une contravention ouverte au traité, en vertu duquel il croyoit Montpensier obligé de luy li-

vrer toutes les forteresses de Naples, en cas qu'il voulût prevenir le terme qu'on luy avoit accordé pour attendre du secours. Son dessein étoit de s'en venger sur les ôtages qu'il avoit entre les mains, & on ne doute pas qu'en effet il ne les eût fait mourir, si avant le mois expiré la faim n'eût contraint les François de se rendre & de luy remettre les châteaux où on les avoit laissez. De Salerne Montpensier marcha à Saint-Severin, dont les ennemis s'étoient ressaisis, & qu'il reprit sur eux, & ce fut aux environs de cette derniere Place qu'il établit ses quartiers & se maintint quelque-temps malgré toutes les troupes que Ferdinand avoit détachées sur luy pour l'accabler.

La même maladie qui avoit empêché Aubigny de profiter de la victoire de Seminara, fut cause qu'il ne vint point au secours du Comte de Montpensier, pendant qu'on le tenoit assiegé dans le château-neuf. Il envoya Persi en sa place, & luy laissant emmener auec luy tout ce qu'ils avoient de meilleurs troupes, il n'en reserva qu'autant qu'il falloit pour la défense de divers postes de la Calabre, qui étoient encore au pouvoir de la France.

Consalve voyant leurs forces si diminuées & tous les peuples du Païs fort ébranlez par la revolution de Naples, crut qu'il étoit temps de paroître, pour les contraindre d'imiter l'exemple de la Capitale, & de reconnoître comme elle Ferdinand pour leur Roy. S'étant donc mis en campagne avec ses troupes Espagnoles, il reprit d'abord Seminara, à quoy il ne trouva pas de difficulté, parceque les habitans n'ignoroient pas que les François étoient hors d'état de luy en disputer la conquête. Il en fut à peu près de même de Terranuova, de Nicastro, & des Villes de Squilace, de Crotone, de Sibaris, par le moyen desquelles il se rendit maître de la côte de la mer Jonienne, & qui toutes luy ouvrirent leurs portes dès qu'il se presenta, ou après une foible resistance, il ne pensoit plus qu'à achever de conquerir la Calabre, & de contraindre Aubigny & tout ce qui y restoit de François, de se retirer; mais il fut obligé d'abandonner ce dessein, sur les pressantes instances que luy fit faire Ferdinand de l'aller joindre avec ses troupes au camp d'Atelle. Le Comte de Montpensier s'étoit jetté dans cette Place pour y trouver un asyle contre

l'armée de Ferdinand, devant laquelle il ne pouvoit plus tenir la campagne, parcequ'elle groſſiſſoit tous les jours, & qu'au contraire la ſienne diminuoit notablement par la multitude de ceux qui deſertoient faute de payement. A peine Montpenſier ſe fut-il renfermé dans Atelle, que Ferdinand la fit inveſtir, & donna tous les ordres neceſſaires pour en former le ſiege. La Place étoit forte, & par ſa ſituation & par la multitude de ſes défenſeurs; le nombre d'hommes avec leſquels Montpenſier y entra, étant pour le moins de ſept mille. La difficulté de l'entrepriſe obligea Ferdinand d'appeller Conſalve à ſon ſecours, autant pour fortifier ſon armée des troupes Eſpagnoles, que pour s'aider des lumieres & des conſeils de leur Chef, qui paſſoit déja pour le plus habile des Generaux qui fuſſent alors en Italie. Il jugeoit bien qu'il auroit peine à le tirer de la Calabre, à cauſe des grands progrès qu'il y faiſoit, & que peut-être refuſeroit-il abſolument d'y entendre, ſi quelque homme d'autorité ne le determinoit à prendre ce parti. Il en donna la commiſſion à un nommé Beruard, homme de robe & digne par ſa ſageſſe & par ſon habileté de

toute la confiance que Ferdinand avoit en luy. Beruard l'ayant joint, vouloit employer tout ce qu'il avoit d'éloquence & d'adresse pour luy faire comprendre combien il y auroit de gloire à acquerir pour luy dans l'expedition où on l'appelloit. Consalve l'avoit compris à la premiere déclaration qu'il luy en fit : Mais la facilité qu'il trouvoit dans les conjonctures presentes à remettre toute la Calabre sous l'obéïssance de Ferdinand; l'occasion qu'il avoit de venger la defection de la Noblesse Calabroise, dont la plus grande partie avoit passé comme d'elle-même & sans y être contrainte, du service des Princes Arragonnois à celuy de la France ; le profit considerable qu'il pouvoit tirer de leurs dépoüilles pour en gratifier ses troupes, & particulierement ceux qui méritoient de plus grandes récompenses ; tout cela le tenoit encore en suspens. Toutefois considerant que la prise d'Atelle & des François qui la défendoient, étoit un coup plus decisif pour l'Etat & plus avantageux à sa propre gloire ; que Ferdinand seroit plus offensé du refus qu'il feroit d'aller à son secours, que touché des raisons qu'il avoit de s'en excuser ; que peut être Ferdinand Roy

d'Espagne le trouveroit-il fort mauvais, luy ayant recommandé quand il partit pour l'Italie, de concourir autant qu'il pourroit au rétablissement des Princes d'Arragon dans le Royaume de Naples, il crut devoir acquiescer à la demande qu'on luy faisoit, & donna ordre à ses troupes de se tenir prêtes à marcher pour aller joindre Ferdinand.

Il ne voulut neanmoins le faire qu'en continuant comme il avoit commencé depuis qu'il étoit parti de Messine, c'est-à-dire, en pas de Conquerant, & signalant toutes ses marches par autant de nouvelles entreprises. Il étoit à Nicastro quand le Député de Ferdinand le vint trouver pour s'acquiter de la commission dont son Maître l'avoit chargé. En étant sorti il entra dans le Païs de Consenze, s'approcha de la Ville, dont il prit & pilla les fauxbourgs : après quoy il fit attaquer la Ville & la Citadelle, qu'il força l'une & l'autre de capituler, malgré l'opposition des François, qui n'oublierent rien pour animer la Bourgeoisie à une plus longue resistance. De-là entrant dans cette grande vallée qu'arrose le fleuve Crate, & par où il va se décharger dans la mer, il en soumit tous les

habitans, & reçût le serment qu'ils luy firent d'une fidelité inviolable. Il attaqua ensuite Castrofranco, dont il eut aussi bon marché que de toutes les autres Places que je viens de citer. Etant arrivé à Castrovillare, & s'en étant rendu maître, il y apprit que grand nombre de Païsans qui tenoient encore pour la France, s'étoient jettez dans une grande forêt qui est entre cette Place & Morano, & où il falloit necessairement qu'il passât avec son armée, & que n'y ayant qu'un chemin pour traverser la forêt, & encore fort étroit, ces Païsans partagez en plusieurs bandes, y avoient dressez autant d'embuscades pour attendre ses troupes & les charger à leur passage. Sur cet avis, après avoir reconnu luy-même la forêt, il divise son infanterie en trois corps, avec ordre de s'étendre d'abord, puis de se resserer peu à peu pour envelopper toute cette multitude & la prendre comme dans un filet. L'ordre fut si bien executé, que se trouvant en effet investis de tous côtez, presque tous furent tuez à coups de fer ou de feu, ce qui fit dire à Consalve, que jamais il n'avoit fait de meilleure chasse; & de plus le carnage qu'on en fit, jetta une telle terreur dans Morano,

que dès le lendemain il se rendit. Cette expedition ayant ouvert à Consalve le chemin de Laïno, il y marcha avec toute son armée, pour le retirer des mains d'Emeric de Saint-Severin & du Comte de Moret, qu'Aubigny y avoit envoyez pour s'en ressaisir. Pendant qu'ils s'y rafraichissoient, ils reçûrent ordre du Comte de Montpensier de l'aller joindre incessamment avec toutes leurs troupes. Ils se preparoient à obéïr, lorsque Consalve averti de leur dessein par ses espions, résolut de les enlever. L'avantage du lieu les laissoit dans une securité qui les empêchoit de se tenir sur leurs gardes, ne pouvant être joints par l'ennemi qu'auparavant il n'eût emporté trois postes considerables. Le premier, étoit la Ville de Laïno, qu'ils occupoient avec la meilleure partie de leurs troupes. Le second, un fauxbourg separé de la Ville par la riviere de Sapry, sur laquelle ils avoient un pont, que peu d'hommes pouvoient défendre. Le troisiéme, le château situé sur une colline au-delà du fauxbourg, & pourvû d'une garnison suffisante. Consalve ne voulut commencer ni par l'attaque du château ni par celle du fauxbourg, parcequ'encore que l'un & l'autre fût

plus fort que la Ville, il prévoyoit que la Ville étant prise, ces deux postes ne pourroient se défendre, & ne serviroient plus qu'à donner un nouvel accroissement à la gloire de sa conquête. Il partage donc sa petite armée en deux corps, l'un desquels il confie à Cardonne, avec charge de donner entre le fauxbourg & le pont, & de faire les derniers efforts pour saisir le pont & couper les ennemis. Il choisit le temps de la nuit pour cette attaque, & l'issuë en fut si heureuse, que les Espagnols entrerent dans la Ville sans rencontrer ni sentinelles, ni personne qui pût prévenir leur entrée & faire prendre les armes à la garnison pour les repousser. On en égorgea plusieurs dans leurs lits. Saint-Severin qui étoit accouru au bruit sans armes & presque sans habits, fut tué. Tous ceux qui purent se dérober à l'épée de l'ennemi, se sauverent vers le pont, pour tâcher de gagner le fauxbourg. Mais l'autre corps Espagnol qui occupoit le pont, & s'étoit emparé du fauxbourg, leur fermant cet asyle, il falloit ou se rendre ou se faire massacrer. Le château suivit la destinée du fauxbourg, & ne pouvant pas resister seul aux armes victorieuses de Consalve, il se remit entre ses mains.

Tant de glorieux exploits méritoient un triomphe, & on peut dire qu'il le trouva dans l'accüeil qu'on luy fit, lorsqu'il approcha du camp de Ferdinand. Quantité d'officiers du premier rang, le Marquis de Mantouë qui commandoit les troupes de Venise, Cesar Borgia Cardinal & Legat du Pape, Ferdinand luy-même, vinrent au devant luy. Quand il entra dans le camp, à la vûë de cette multitude de prisonniers François qu'il avoit faits, & des dépoüilles qu'il leur avoit enlevées, ce ne furent qu'acclamations & applaudissemens de toute l'armée. Luy de son côté oubliant, pour ainsi dire, tout le passé, ne s'appliqua qu'à trouver quelque occasion de faire éclater la bravoure Espagnole aux yeux de toutes ces diverses nations dont l'armée des alliez étoit composée. Après avoir reconnu le terrain pour choisir un lieu propre à camper ses troupes, il entreprit d'abord de se rendre maître d'une petite riviere qui passe aux portes de la Ville & se jette de la dans l'Aufide, & qui fournissoit aux assiegez toute l'eau qu'il leur falloit, soit pour leurs propres besoins, soit pour leurs chevaux, soit pour faire moudre leurs moulins qui étoient hors de l'enceinte

de la Ville. Pour cet effet il falloit forcer une grosse garde retranchée qui étoit sur le bord de la riviere. Il le fit, & par ce premier coup de main jetta les assiegez dans la necessité de mourir de soif ou d'abandonner la Place. Non content de leur avoir ôté l'eau, il résolut de leur ôter encore le pain; mal inévitable pour eux, s'il pouvoit saisir ou brûler les moulins dont je viens de parler. Les assiegez les conservoient avec d'autant plus de soin, que c'étoient les seuls qu'ils eussent. Il les attaqua donc avec tous ses Espagnols, & comme la défense des ennemis n'étoit pas moins vigoureuse que l'attaque, le combat dura plus de cinq heures, pendant lesquelles Consalve avoit soin de rafraîchir de nouveaux hommes ceux qui étoient aux mains; ou pour les remplacer s'ils étoient hors de combat, ou pour leur donner le temps de reprendre leurs esprits. Par ce moyen il fit enfin plier les Suisses & les Gascons à qui ses gens avoient affaire. Plusieurs d'entr'eux prirent la fuite; la plûpart furent passez au fil de l'épée, le retranchement qu'ils avoient fait, percé, & le feu mis aux moulins. Au premier bruit de cet embrasement la noblesse Françoise qui étoit montée

messe leur seroit representée: Charles VIII. avoit emporté avec luy ces promesses en France, & les trente jours accordez avant l'execution du traité, n'étoient pas un temps suffisant pour les faire venir. Montpensier sortant d'Atelle, mit entre les mains des Commissaires de Ferdinand, celles de tous les Gouverneurs des Places qu'il avoit nommez, en vertu du pouvoir qu'il en avoit de Charles, & prétendoit, comme il étoit évident, avoir satisfait pleinement à sa parole. Ferdinand qui cherchoit querelle, pour avoir lieu de faire perir une armée & tant de genereux Guerriers qu'il n'avoit pû vaincre, soutint opiniâtrement, qu'en vertu de l'accord passé entre-eux, ils étoient obligez de luy restituer generalement & sans restriction tout ce qu'ils occupoient encore du Royaume de Naples; ce qui étoit leur demander l'impossible. Ce fut cependant cette impossibilité qui luy servit de pretexte pour les releguer tous à Baïe, à Pouzzol, & autres Places & lieux maritimes, que la saison de l'Automne rendoit inhabitables. En effet, les François confinez dans un si mauvais Païs, de sept mille qu'ils étoient se trouverent bien-tôt réduits à cinq cens,

cens, autant par l'intemperie & la malignité du climat, que par la mauvaise nourriture, la plûpart d'eux manquant de vivres & d'argent pour en recouvrer, & ne vivant que de fruits & de raisins, qui n'avoient pas encore toute leur maturité. Le Marquis de Mantouë, dont le Comte de Montpensier avoit épousé la sœur, n'oublia rien pour obtenir, qu'il fût permis à ce Prince de changer d'air, & il n'en vint à bout qu'à force d'importunité. Montpensier refusa d'accepter l'offre qu'on luy faisoit, ou par fierté, ne voulant point avoir obligation à Ferdinand, & recevoir comme une grace ce qui luy étoit dû de justice, ou par grandeur d'ame & pour ne pas abandonner les François dont le Roy luy avoit confié la conduite, bien qu'il ne pût les tirer de la misere extrême où ils étoient, ni trouver aucun moyen de l'adoucir & de les soulager. S'étant donc affermi dans la résolution de ne se pas separer d'eux, il mourut peu de temps après, regreté generalement de tous ceux qui ne croyoient pas gagner à sa mort, & laissant aux Arragonnois un exemple qu'ils ne blâmerent, que parcequ'ils ne se sentoient pas assez de courage pour l'imiter. Ferdinand ne

porta pas loin sa méchanceté. Le succès d'Atelle luy avoit tellement enflé le cœur, qu'il crut que ce seroit avilir sa dignité que de continuer en personne une guerre qu'il regardoit comme finie, & en laissa le soin à Frideric son oncle & à ses autres Generaux. L'amour du repos & du plaisir eut plus d'attrait pour luy que la gloire des armes, & s'étant retiré à Somone petite Ville au pied du mont Vesuve, où étoit la Princesse son épouse, au bout de quelques jours il luy prit une dissenterie dont il mourut le 7. d'Octobre, l'an 1496. Plus à plaindre d'avoir perdu son honneur par une lâche perfidie, que glorieux d'avoir gagné une Couronne qu'on ne luy avoit point encore mise sur la tête avec les solemnitez requises, & que la seule tolerance des peuples laissa servir de décoration à son tombeau. Etant mort sans enfans, Frideric son oncle paternel succeda à tous ses droits, & par consequent au Royaume de Naples. Son premier soin fut de réünir à la Couronne tous les Païs qui en dépendoient, & de contraindre les François de s'en retirer. Aubigny dont la santé se trouvoit assez bien rétablie, avoit profité de l'éloignement de Consalve pour repren-

dre plusieurs Places que celuy-cy luy avoit enlevées avant le siege d'Atelle. Mais depuis la reddition de cette Ville & après la mort de Ferdinand, Consalve à la priere de Frideric étant rentré dans la Calabre avec ses troupes, trouva la même facilité à recouvrer ses conquêtes qu'il avoit euë à les faire. Le poste qu'Aubigny regardoit comme le meilleur & le plus necessaire pour couvrir tous ceux qu'il avoit reconquis dans la Calabre, étoit Manfredonia, Ville de la Capitanate, située sur le golfe de Venise. Elle étoit assez forte par elle même & en état de soutenir un long siege. Outre cela il y avoit une bonne citadelle, dont la force & la resistance pouvoient encore donner bien de l'exercice aux assiegeans. Aubigny y avoit mis pour Commandant un Officier nommé Monfaucon, au courage & en la fermeté duquel il se confioit beaucoup. Mais l'évenement le détrompa bientôt de la bonne opinion qu'il en avoit. Car à la seule vûë de Consalve & de ses troupes, cet homme qu'on croyoit si hardi & si résolu, perdit la tête, & sans attendre seulement une premiere sommation, offrit de se rendre à telles conditions qu'on luy prescriroit. L'offre

ne surprit pas peu les Espagnols, qui étoient bien seurs qu'il n'y avoit nul traité secret avec luy, & se disposoient avec d'autant plus de soin & de preparatifs à l'assieger, qu'ils ne doutoient pas que le siege ne dût tirer en longueur, & peut être les occuper une année entiere. Maufaucon étoit bon pour la guerre de campagne, brave & intrepide dans une action ; renfermé dans une place, ce ne fut plus le même homme. Ce qui fait voir qu'il faut plus de discernement qu'on ne pense pour juger des talens de ceux qu'on employe, & qu'Aubigny eut tort de luy confier la plus importante de ses places, sans l'avoir mis à l'épreuve dans quelque autre, & s'être assuré par experience de ce qu'il en devoit attendre.

La perte de Manfredonia ôta toute esperance à Aubigny de conserver ce qui luy restoit dans la Calabre, & il vit bien que cette digue étant renversée, tout alloit être entraîné par le torrent. Les autres places où il avoit mis garnison étoient foibles, & n'ayant pas assez de troupes pour tenir la campagne, il luy étoit impossible de les mettre à couvert du danger qui les menaçoit. L'armée de Consalve étoit

ſuivie de près par celle de Ferdinand & par celle du Marquis de Mantoüe. Chacune en particulier pouvoit faire un ſiege. Selon toutes les apparences on s'attacheroit à la place où l'on ſçauroit que le General François ſe ſeroit renfermé, & alors peut être les trois armées ſe rëüniroient-elles pour ne le point manquer & l'avoir priſonnier de guerre. L'exemple tout recent du Comte de Montpenſier, ſe preſentoit à ſa penſée, & il falloit ſe garder d'aller échoüer contre le même écüeil. Il députe donc à Conſalve après avoir donné à celuy qu'il luy envoyoit les inſtructions neceſſaires pour convaincre les Eſpagnols qu'il pouvoit encore ſe maintenir dans la Calabre contre les trois armées des confederez un mois entier ; que dans cet entre-temps il pouvoit ou ſurvenir quelque diviſion entre ſes armées qui romproit leurs meſures, ou arriver quelque ſecours de France qui luy donneroit plus d'avantage ſur les ennemis qu'ils n'en pouvoient avoir ſur luy ; que neanmoins il vouloit bien quitter la partie pourvû qu'on luy donnât parole & ſeureté entiere de luy fournir tout ce qui luy ſeroit neceſſaire pour retourner en France, & y remener avec luy les

gens de guerre qui étoient à ses ordres & toute son artillerie. Consalve fut quelque-temps à déliberer sur la proposition, & après bien des reflexions, il conclut, qu'il valoit encore mieux se défaire d'un ennemi par une voye douce & paisible, que de le pousser à un desespoir qu'on ne pourroit vaincre sans qu'il en coûtât beaucoup de sang, & peut-être avec danger de tout perdre. Ainsi tout ce qu'il demandoit luy fut accordé, & la promesse qu'on luy en fit, accomplie avec plus d'honneur & de fidelité que celle de Ferdinand, pour laisser aux François comme un desaveu authentique de la mauvaise foy de ce Prince à l'égard du Comte de Montpensier.

Il n'y avoit plus que quelques peuples entre Naples & la Calabre qui tinssent encore pour la France. Et soit qu'ils se flatassent de recevoir quelque secours par mer, & par ce moyen se soutenir & faire quelque progrès considerable ; soit que sous ce pretexte specieux de constant & fidelle attachement à leur parti, ils ne cherchassent que la licence de ravager impunément tous les lieux des environs ; jusques-là, ils s'étoient moquez de toutes les sommations qu'on leur avoit faites de

mettre les armes bas, & de rentrer dans leur devoir. Roderic d'Avale, jeune Seigneur d'une grande esperance & frere d'Alphonse de même nom, étant un de ceux qui les serroient de plus près, ils le tuerent à Vico pour se défaire d'un ennemi si importun. Frideric qui craignoit tout au commencement d'un regne naissant & d'une autorité peu encore affermie, fit prier Consalve de se rapprocher de Naples, pour intimider ces rebelles par la terreur de ses armes ; & en cas d'une plus longue obstination, les forcer dans tous leurs postes & faire main basse sur eux. Mais au seul bruit de sa venuë ils luy firent une députation, à dessein de l'engager à s'entremettre pour eux, & solliciter leur grace au prix qu'ils la demandoient, c'est-à dire, d'une pleine & entiere soumission. Consalve leur accorda sa médiation, & Frideric à Consalve tout pouvoir d'en user comme bon lùy sembleroit. Il se contenta de leur repentir pour toute punition ; & eux s'en voyant quittes à si bon compte, se crurent obligez de signaler leur reconnoissance par une fidelité constante & inviolable.

Ce retour de Consalve dans le territoire de Naples, fit naître l'occasion

d'une nouvelle expedition, où il donna des preuves, non seulement de sa valeur, ce qui ne pouvoit plus causer de surprise : mais d'une fermeté d'un tout autre genre, qu'on ne pouvoit l'attendre d'un homme de sa profession. Pendant que l'Italie étoit en feu, & que la guerre allumée entre les François & les Arragonnois, causoit un desordre universel, certain avanturier appellé Menauld de Guerre, Navarrois de nation, profita de la conjoncture pour s'emparer du port de la ville d'Ostie, qui est à l'embouchure du Tibre, quatre ou cinq lieuës au-dessous de Rome. Là il arrêtoit tous les vaisseaux qui entroient dans le Tibre, les faisoit visiter & piller, & s'ils refusoient d'aborder & de souffrir cette violence, on les batoit si furieusement à coups de canon, que la plûpart étoient submergez, & souvent avec perte des hommes qui les montoient. Ce Pirate s'étoit rendu si redoutable, que les marchands de Sicile, de l'Abruzze, de Genes & d'Espagne, n'osant plus remonter le Tibre, alloient commercer ailleurs, & laissoient Rome dans une grande disette de vivres, & particulierement de vin. Il y eut même des galeres apostoliques, qui bra-

vant le danger, parcequ'elles étoient bien armées, & s'étant hazardées de forcer le passage, faillirent à être prises ou coulées à fond, & ne se sauverent de ce peril, qu'en se retirant promptement à force de rames. Encore si ce fâcheux & violent ennemi eût voulu entendre à quelque accommodement? mais toutes les propositions & toutes les offres qu'on luy faisoit, il les rejettoit fierement, soit qu'il craignît qu'on ne luy fît une affaire à la Cour de France s'il les écoutoit, ne s'étant saisi d'Ostie qu'à l'instigation du Cardinal de saint Pierre qui étoit de la maison des Ursins, ennemie du Pape, & tenant encore pour les François contre luy; soit qu'il se trouvât mieux des prises continuelles qu'il faisoit, que de tout ce qu'on pouvoit luy promettre de plus avantageux. Avec la même brutalité qu'il renvoyoit tout ceux qu'on luy députoit de Rome, il se moquoit des censures & des excommunications; & toutes les foudres du Vatican n'ayant pû l'abbattre, il falloit de necessité en venir aux armes temporelles & assieger Ostie, pour le contraindre de se rendre ou le faire perir. Les forces manquoient au Pape, qui étoit Alexan-

dre VI. pour une telle entreprise, & peut-être de l'humeur dont il étoit, en craignoit-il autant la dépense que la difficulté. Il eut recours à Consalve & le fit prier d'avancer avec ses troupes Espagnoles, pour reduire par force un ennemi qu'on ne pouvoit flechir par aucune composition. Frideric loin de s'opposer à ce dessein, joignit ses prieres à celles du saint Pere, pour déterminer Consalve à l'expedition dont il s'agissoit. Il prit donc le chemin de Rome avec ses seuls Espagnols, & s'y étant rendu à grandes journées, il s'y arrêta quelque-temps, tant pour laisser reprendre haleine à ses troupes, que pour mieux concerter l'execution de son dessein. Peu de jours après il marche vers Ostie & la fait investir. Menauld ne se démonta point à la vûë d'une armée, & de quelque danger qu'il se vît menacé, il ne se trouva ni plus traitable aux nouvelles propositions qu'on luy fit, ni moins hardi & moins violent à continuer ses pirateries. Consalve fut trois jours à reconnoître la place & à faire les preparatifs necessaires pour l'attaquer. Ensuite ayant assemblé les principaux chefs de ses troupes, il leur déclara que son dessein étoit de la faire escalader; que

cependant pour donner le change à ceux qui la défendoient, il alloit ordonner qu'on la batit d'un autre côté, afin de faire diverſion à l'eſcalade, & que la garniſon perſuadée que c'étoit par la bréche qu'on vouloit l'aſſaillir, n'eût d'attention qu'à défendre cet endroit, & y employât la meilleure partie de ſes forces. On commence donc par ſon ordre à foudroyer le mur, & en fort peu d'heures l'ouverture s'étant trouvée aſſez grande pour donner l'aſſaut, il fit avertir ceux qui en devoient être, de ſe tenir prêts à le commencer au ſignal qu'il leur marqueroit, mais cependant de ſe modérer, & de ne ſe pas laiſſer emporter par leur feu, pour donner plus de temps à ceux qui devoient tenter l'eſcalade. Tout étant donc prêt pour l'attaque, on la commence par la bréche en la maniere qu'il étoit ordonné, c'eſt-à-dire, lentement & avec aſſez peu de vigueur. La meilleure partie, & particulierement tous les braves de la garniſon, s'y étoient rendus, & voyant qu'on ne les preſſoit pas bien vivement, ils ſe promettoient déja de pouvoir ſoutenir & repouſſer les aſſaillants. De l'autre côté ceux qui étoient commandez pour l'eſcalade, s'y porterent

avec tant d'audace & de promptitude, qu'en fort peu de temps ils gagnerent le parapet, tuërent ou mirent en fuite ceux qui le défendoient, & qui étoient en assez petit nombre, & par de grands cris qu'ils jettérent, firent connoître à ceux qui combatoient à la bréche, qu'ils étoient entrez dans la place. A ce bruit & au tumulte de la Ville, une partie de la garnison quitte la bréche pour aller s'opposer à ces premiers vainqueurs & les écraser avant qu'ils pussent être secourus. Mais au même instant Consalve ayant donné ordre de ne se plus ménager à l'assaut, & de le pousser avec toute l'ardeur possible, ce qui étoit resté des assiegez à la bréche pour la défendre, furent contraints de lâcher le pied. On se precipite sur eux, on les poursuit l'épée dans les reins, on massacre impitoyablement ceux qui se presentent les armes à la main ; & comme il falloit necessairement ou perir ou se rendre, tout ce qui avoit échapé jusques-là au glaive du vainqueur, & Menauld luy-même se remet à la mercy de Consalve, & se rend à discretion. Menauld demanda seulement qu'on luy laissât la vie. Mais s'il avoit eu autant d'honneur qu'il avoit fait paroître

de ferocité, il falloit se défendre jusqu'à la derniere goutte de son sang, & mourir mille fois plûtôt que de s'exposer à un traitement aussi ignominieux que celuy qu'on luy fit. Car trois jours après que Consalve eut emporté la place, il remena son armée à Rome, où il rentra par la porte d'Ostie, avec un air & un éclat de triomphe qui rappelloit ceux des anciens Romains. La joye qu'on y avoit d'être délivré d'une si cruelle oppression, attira tous les habitans à la vûë d'un spectacle qui leur faisoit autant de plaisir qu'ils avoient gemi auparavant du mal qu'ils souffroient. Toutes les ruës qui menent de la porte d'Ostie au Vatican étoient bordées de peuple ; aux fenêtres, étoient tous les honnêtes gens & les plus qualifiez. Les troupes Espagnoles marchoient sur cinq ou six files, enseignes déployées & au son des trompettes & des tambours. Au milieux de cette pompe paroissoient les prisonniers de la garnison d'Ostie, tous les fers aux mains & Menauld comme eux, avec cette difference, que les autres étoient à pied, & que pour luy on luy avoit fait monter le plus maigre & le plus laid cheval qui fût dans toute l'armée. Nonobstant cette confusion, qui de-

voit luy être tres-sensible, on luy voyoit sur le visage un air moins consterné que sauvage & farouche, les yeux hagards & effarez, une longue barbe blanche qui luy pendoit jusqu'à la ceinture & qu'il avoit soin d'entretenir pour rendre son aspect plus terrible. Quand on fut arrivé aux portes du sacré Palais, Consalve mit pied à terre pour aller rendre ses homages au saint Pere, & se fit suivre par Menauld son prisonnier. Alexandre étoit sur un trône & sous un dais quand il le reçût, ayant à ses côtez plusieurs Cardinaux & divers Seigneurs de la Cour Romaine. Et comme il vit Consalve se prosterner à ses pieds pour les baiser, il le releva promptement & le baisa luy-même au visage. Un accüeil si gratieux & si distingué, fut suivi de l'éloge qu'il en fit par un discours pompeux & preparé, relevant beaucoup ses beaux exploits de guerre, le dernier principalement, & combien Rome luy étoit obligée de luy avoir rendu la securité & l'abondance. Consalve répondit au discours en peu de mots & avec toute la modestie d'un homme qui cherchoit moins la loüange que l'utilité que l'Italie pouvoit tirer de ses services. Il ajoûta, parlant toûjours au

Pape, que s'il étoit un peu content de son expedition, ce qu'il demandoit en recompense à sa Sainteté, étoit; premierement, qu'elle eût compassion de ce malheureux, en luy montrant Menauld, qu'elle voyoit à ses pieds, & luy fit sentir en cette occasion que le Siege Pontifical qu'elle occupoit n'étoit pas moins le trône de la clemence que celuy de la sainteté; en second lieu, que pour dédommager la ville d'Ostie des pertes qu'elle avoit faites, & des maux qu'elle avoit soufferts, il l'exemptât pour dix ans des impôts dont il l'avoit chargée, & la laissât joüir pendant ce temps d'une pleine immunité. L'un & l'autre luy fut accordé, & Menauld après quelques severes reprimandes que luy fit le Pape de ses cruelles vexations ayant été remis en liberté, on luy permit de retourner en son païs.

C'est icy que les Ecrivains placent un fait où j'ay dit que Consalve fit éclater une fermeté qu'on ne devoit point attendre d'un General d'armée. On ne sçait que trop quel homme & de quelles mœurs fut Alexandre; & si les Ecrivains avoient pû tirer le rideau sur son histoire & en dérober la connoissance à la posterité, ils auroient sauvé un grand

opprobre au saint Siege. Mais la chose étant si connuë & si publique, on peut rapporter avec quel courage Consalve s'éleva contre sa vie scandaleuse, sans perdre le respect que l'on doit au souverain Pontificat. Car encore que quelques-uns l'ayent deshonoré par leurs vices, en combien plus grand nombre n'en trouvera-t-on pas, qui sembla-
Clement XI. bles à celuy qui l'occupe aujourd'huy si dignement, luy ont fait honneur par toutes les vertus d'un pere commun des Fidelles, & par toutes celles d'un Chef de l'Eglise, Pastorales & Apostoliques. Il n'y a pas d'apparence que ce fût en pleine Assemblée Consistoriale que Cõnsalve entreprit Alexandre, quoyque l'histoire ne le marque pas précisément, mais dans une audience particuliere. Quant à la cause & au motif qui le fit parler, quelques-uns ont prétendu, que c'est qu'il se sentit piqué des plaintes que luy fit Alexandre de l'ingratitude de ses Maîtres, Ferdinand & Isabelle, qui luy étant redevables de grosses sommes qu'il leur avoit prêtées, le laissoient cependant sans secours, & ne le servoient pas comme l'exigeoit l'obligation qu'il luy avoient. D'autres, en plus grand nombre & avec plus d'apparence de verité,

n'attribuent ce qu'il eut l'assurance de dire au Pape, qu'à la probité de cet homme genereux & au zele qu'il avoit pour l'honneur du saint Siege. Mais soit zele ou animosité, tous conviennent de deux choses. La premiere, qu'avec cette force de raison & d'éloquence qu'il avoit à parler, il le reprit de tous les dereglemens honteux de sa vie, & en particulier de son intrusion simoniaque dans la premiere & la plus sainte dignité de l'Eglise, le menaçant d'une prompte & severe vengeance du ciel, s'il ne travailloit incessamment à effacer ce sçandale par la reforme de ses mœurs, & par une pieté exemplaire. La seconde, qu'Alexandre aussi touché de la verité des choses qu'on luy reprochoit, que de voir un homme de guerre luy parler avec une autoité, que tout ce qu'il y avoit de Cardinaux & de Prelats à sa Cour, n'osoient se donner, en parut si interdit, qu'il n'eut pas le mot à répondre. On prétend même, qu'ébranlé par cette genereuse hardiesse, il delibera de changer de vie, & que Consalve, qu'il renvoya comblé d'honneurs & de presens, ayant quitté Rome, il luy échapa quelques paroles qui laissoient entrevoir ce dessein.

Spond. & Raynaldus, uterque in annal. Ecclesiast. ad annum 1497.

Mais ses résolutions ne tinrent pas, & continuant de vivre comme il avoit commencé, six ans après il fut surpris d'une mort plus funeste encore que Consalve ne l'en avoit menacé, & dont je ne puis me dispenser de faire un court recit, parceque la suite de cette histoire présuppoſant ce qui en est, on trouveroit à redire que je l'eusse passé sous silence.

Anglesius Epist. 264 Voicy donc ce qu'on en écrivit de Rome au Roy Ferdinand, & celuy de qui nous l'avons appris, fut l'un de ses Secretaires, qui fit part ensuite au Comte de Tendille & à l'Archevêque de Grenade, de cette affreuse nouvelle. Selon cette relation Cesar Borgia Duc de Valentinois, l'un des fils naturels qu'Alexandre avoit eus de Vanose, avant qu'il fût élevé sur le trône de l'Eglise, voulant profiter des dépoüilles de quelques Cardinaux fort riches, les invita à souper à la vigne du Cardinal Adrien Cornette, qui étoit luy-même du nombre des proscrits, & pour éloigner tout soupçon de leur esprit, pria le Pape d'être de la partie. Avant le repas, il fit remplir d'un excellent vin deux flaccons d'argent, avec cette difference, que le vin de l'un étoit pur & sans mélange,

& celuy de l'autre empoiſonné. Le mot étoit donné à l'un de ſes gens de ſervir du premier flaccon au Pape & à luy, & du dernier aux Cardinaux qui devoient manger avec eux. Ce noir deſſein ainſi concerté, il arriva que le Pape donna un ordre au confident du Duc & le complice de ſon crime, qui l'obligeoit de quitter pour quelque-temps le buffet. Le Duc voyant que cet ordre rompoit toutes ſes meſures, pria le Pape d'en charger quelque autre. Alexandre voulant que ce fût le premier à qui il s'étoit adreſſé, le Duc n'oſa inſiſter ſur ſa demande, de peur de donner trop à penſer à ceux qu'il vouloit faire mourir. Le domeſtique qui étoit demeuré au buffet n'ayant pas comme le premier le ſecret de ſon maître, ſervit au Pape & au Duc du vin empoiſonné, & à peine en eurent-ils bû, qu'ils ſentirent l'un & l'autre de cruelles douleurs cauſées par le poiſon qu'ils venoient d'avaler. Le Duc en rechapa, ou parcequ'il étoit encore jeune, ou parcequ'ayant mis beaucoup d'eau dans ſon vin, le poiſon avoit eu moins d'effet ſur luy, ou enfin par un remede qu'on luy conſeilla d'eſſayer inceſſamment, qui fut de ſe renfermer dans une mule nouvellement éventrée

& encnre toute chaude. Alexandre qui avoit plus de soixante-douze ans, mourut presque sur le champ, le 18. d'Août, l'an 1503. au commencement de la douziéme année de son Pontificat, sans avoir eu le temps de se reconnoître & de faire penitence. Il est vray que Brucard, maître alors des ceremonies du sacré Palais, a laissé dans un journal manuscrit qu'il avoit été emporté par une fievre de six jours, après avoir reçû tous ses Sacremens. Toutesois comme Bzovius, qui pour faire plaisir à la maison de Borgia, composa une histoire d'Alexandre, où il releve ses bonnes qualitez & nie ou excuse tous ses crimes, ne fait nulle mention de cette mort preparée, quoyqu'il eût le journal de Brucard entre les mains, & qu'il le cite sur divers autres articles, il me paroît qu'on doit s'en tenir à l'opinion commune de tous les autres Ecrivains, qu'il mourut subitement & de poison, en la maniere que je viens de l'exposer. Et n'est-ce pas en effet ce qu'on devoit attendre de la justice divine, que plus le scandale étoit grand, à cause du rang que tenoit Alexandre, le plus saint & le plus élevé de toute la Chrêtienté, plus la punition en seroit terrible & éclatante?

Pour ce qui est de Consalve, après qu'il eut retiré Ostie des mains des nnemis du Pape, n'ayant point eu 'autre dessein en portant ses armes ns le patrimoine de saint Pierre, il se t obligé de retourner en Sicile, pour cifier cette île & appaiser les troues que causoit la mauvaise conduite e Jean Nuccia qui y commandoit. Il it sa route par Naples où il n'avoit int encore paru, & les honneurs exordinaires qu'il y reçût; l'empresnent des habitans pour le voir, étant esque tous sortis de la Ville quand n sçût qu'il approchoit, & remplisant tous les chemins par où il devoit passer, les cris de joye & ce nom glorieux de grand Capitaine qu'on entendoit retentir de tous côtez; le Roy luy même qui vint au-devant de luy avec une bonne partie de sa Cour, tout cela le surprit agréablement, ne s'étant pas attendu de trouver un triomphe où il vouloit passer sans bruit & comme dans un païs où il eut été inconnu. L'accueil que luy fit Frideric ne se borna pas à de simples honneurs. Il luy ceda le domaine & la proprieté de deux Villes à l'extremité de l'Abruzze citerieure tirant vers la marche d'Ancone, & de sept bourgs qui en dépendoient,

ajoûtant obligeamment, qu'on ne pouvoit pas refuſer une petite ſouveraineté à celuy qui méritoit de porter une couronne. Quelque agréable que luy fût le ſejour de Naples, il n'eut pas de peine à le quitter pour aller où il croyoit ſa preſence plus neceſſaire. Ayant donc embarqué ſes troupes pour repaſſer avec elles en Sicile, & y étant arrivé, il trouva qu'en effet ces inſulaires avoient raiſon de murmurer hautement contre Nuccia, à cauſe des impôts exceſſifs qu'il mettoit ſur la traite des grains, qui eſt le plus grand trafic qu'ils ayent avec les autres païs, & le ſeul proprement qui puiſſe enrichir la Sicile. Pour remedier au mal, il convoqua les Etats du Royaume à Palerme, où il ſe trouva en perſonne, & là, furent faits divers reglemens pour donner un frein à l'avarice du commandant, & de tous ceux qui venant après luy ſeroient tentez de marcher ſur ſes pas, exigea de luy qu'il s'y aſſujetît & promît de les obſerver inviolablement, faute dequoy il le feroit révoquer, & que la moindre punition qu'il dût attendre de ſes concuſſions, ſi l'on en portoit de nouvelles plaintes à la Cour, étoit la confiſcation de tous ſes biens, & de demeurer à l'avenir ſans employ.

Nuccia fut heureux d'en être quitte pour des reprehenſions & des menaces, & les Siciliens tres-contens de ſe voir à couvert de toute vexation, par la fermeté & par les ſages précautions de Conſalve. Il n'y eut ni aigreur ni reſſentiment contre luy de la part du premier, ni rien qui manquât aux autres pour une pleine ſatisfaction.

Cette affaire ainſi terminée, il reprit le chemin de l'Italie où Frideric le rappelloit, pour luy aider à reduire ſous ſon obéïſſance Diano, ville de la Principauté citerieure, ſituée ſur le Sello, qui eſt une riviere qui ſe jette dans la mer, à deux ou trois lieuës de Salerne. Cette place étoit au pouvoir des Seigneurs de Salerne & de Saint-Severin, les ſeuls de toute cette contrée qui fuſſent encore dans les interêts de la France, & s'attachant d'autant plus à ce parti, qu'on leur donnoit tous les jours de nouvelles eſperances qu'il paroîtroit bien-tôt ſur ces côtes une flotte Françoiſe qui les appuyeroit puiſſamment contre leurs ennemis, & les mettroit en état de leur faire la loy. S'aſſurant ſur ces promeſſes autant que ſur la force de la place & ſur la quantité de vivres & de munitions qu'ils y avoient fait conduire, ils regardoient

comme une grande gloire pour eux & une obligation tres-particuliere que leur auroit la France, si tous les autres Seigneurs Napolitains s'allant jetter aux pieds de Frideric & le reconnoître pour Roy, il n'y eut qu'eux qui tinssent ferme contre luy & refusassent de se soumettre à son autorité. Consalve eut divers pourparlers avec les assiegez, pour essayer de les gagner par ses insinuations otdinaires, & par des offres d'un traité tres-avantageux dont il leur cautionnoit l'execution. Les Dianois rejetterent toutes ses propositions avec fierté, & en gens qui croyoient leur place imprenable, ou qui se tenoient bien seurs d'être secourus. L'esperance d'un prompt secours étoit fort chimerique; & pour la resistance de leur place, s'ils n'avoient eu affaire qu'à Frideric, elle n'étoit pas impossible. Mais de pouvoir resister aux troupes Espagnoles commandées par un Chef si habile, il n'y avoit pas moins d'illusion à se le promettre, que de témerité à le tenter. Se trouvant donc inflexibles, & d'une opiniâtreté à soutenir les dernieres extremitez plûtôt que de se rendre, Consalve fit dresser des bateries pour canoner la place, pendant que ses gens couverts de mantelets

telets & de parapets roulans faits avec des madriers approchoient pied à pied du mur de la Ville. Cependant quoyqu'on n'avançât que lentement, les aſſiegeans loin de ſe décourager, s'animoient toûjours davantage à pouſſer à bout leur entrepriſe, autant par l'eſperance d'un grand butin, que par un violent deſir de ſe venger pleinement de l'obſtination des aſſiegez. Ceux-cy de leur côté, quoyqu'épuiſez par la longueur du travail, ſe ſoutenoient par la crainte du danger extrême dont ils étoient menacez, & plus ils l'apprehendoient, plus l'horreur d'un déſaſtre ſi affreux leur inſpiroit de courage & de réſolution. Conſalve ne vouloit pas en avoir le démenti, ſçachant bien que de lever un ſiege entrepris avec tant d'éclat & à la vûë de Frideric & de ſon armée, ſe feroit une bréche conſiderable à ſa réputation. Pour ſe ſauver de cette diſgrace, il fit livrer divers aſſauts, au dernier deſquels les aſſiegez furent pouſſez ſi vivement, que voyant les Eſpagnols maîtres du rempart & prêts à fondre ſur eux pour les tailler en pieces, ils mirent les armes bas & ſe rendirent à diſcretion. Le vainqueur avoit droit de les traiter à la rigueur & ſans quar-

tier, & même si Frideric en eût été crû, un cruel massacre les auroit tous sacrifiez à sa vengeance. Consalve touché de compassion pour ces malheureux, trouva moyen de l'appaiser, & obtint de luy qu'on leur laissât du moins la vie.

La conquête de Diano, qui rendoit Frideric maître absolu du Royaume de Naples & luy en assuroit la possession, fut aussi celle qui mit le comble à la gloire de Consalve & couronna tous ces fameux exploits de la premiere guerre qu'il fit en Italie. La nouvelle en ayant été portée à Ferdinand Roy d'Espagne, il ne tarda pas à rappeller Consalve, & avec luy la meilleure partie des troupes qu'il commandoit, soit qu'il crût que Frideric n'ayant plus besoin de ses troupes, il pouvoit s'épargner à luy-même ce qui luy en coutoit pour les entretenir; soit qu'il eût dessein de les employer pour ses propres interêts, & particulierement pour conquerir la Navarre, qu'il ne perdoit point de vûë, & qu'il étoit bien résolu d'unir à ses autres Etats, sans examiner à quel titre ou de juste acquisition ou d'usurpation. Consalve ayant reçû l'ordre qui luy étoit envoyé, ne s'arrêta point à en rechercher les

raiſons & les motifs, & ne ſongea qu'à obéïr promptement. Il ne laiſſa de troupes en Sicile qu'autant qu'il en falloit pour la ſeureté des places les plus importantes, les autres, tant cavalerie qu'infanterie, & particulierement tout ce qu'il y avoit d'officiers de diſtinction, s'embarquerent avec luy & reprirent la route d'Eſpagne. On auroit peine à croire les honneurs qu'il y reçût de Ferdinand & d'Iſabelle. Parmi les loüanges que luy donna Ferdinand, il en vint juſqu'à dire, que d'avoir rétabli ſur le trône de Naples les Rois Arragonnois, il eſtimoit que c'étoit quelque choſe de plus grand & de plus glorieux que d'avoir conquis le Royaume de Grenade & chaſſé les Maures d'Eſpagne. La conquête de Grenade, ce Prince la regardoit comme ſon ouvrage; celle de Naples étoit dûë toute entiere à Conſalve. Ainſi c'étoit mettre Conſalve au-deſſus de luy, par le mérite & par l'éclat de ſes actions, & il falloit que la politeſſe de Ferdinand fût extrême, pour obtenir de la gravité & de la fierté d'un Roy Eſpagnol, de tenir un diſcours ſi obligeant. Les gratifications dont Ferdinand recompenſa les ſervices de Conſalve, ſuivirent les loüanges. Mais quelque conſi-

derables qu'elles fussent, il s'en falloit bien encore qu'il ne se trouvât aussi puissant que divers autres Seigneurs d'Espagne, parceque ceux-cy étoient riches de leur fonds & des grands domaines qu'ils avoient heritez de leurs peres, au lieu que Consalve ne pouvoit l'être que des graces de la Cour, toute la succession de la maison de Cordouë étant demeurée à son aîné, selon l'usage & les loix d'Espagne. S'il avoit à se plaindre de la fortune, la gloire luy fournissoit abondamment dequoy le consoler, & luy donnoit un ascendant sur tous les Grands du Royaume, que pas un d'eux n'eût refusé d'acheter de tout son bien.

Il y avoit près de deux ans qu'il étoit de retour en Espagne, où la tranquilité du Royaume le tenoit dans l'inaction, lorsqu'une affaire qui pouvoit donner le branle à de grands mouvemens, & rallumer une guerre tres-facheuse, luy donna lieu d'acquerir un nouveau dégré de reputation. Les Maures qui étoient restez en Espagne, soit en effet, comme ils s'en plaignoient, qu'on les inquietât sur le libre exercice du Mahometisme, & sur quelques autres articles de leur capitulation; soit qu'ils se lassassent de se voir sans auto-

tité, & assujetis à une puissance étrangere, appellerent à eux les Maures d'Afrique, promettant de prendre les armes & de se soulever tous contre la domination Espagnole, au moment que le secours qu'on leur envoyeroit auroit débarqué. Au premier bruit de cette nouvelle, les Afriquains, autant par zele & par esprit de Religion, qu'en vûë de se ressaisir du païs dont ils avoient été chassez, assemblent de grandes troupes, font équiper quantité de vaisseaux, tant pour le transport des milices, que pour celuy des provisions de guerre & de bouche qu'ils vouloient faire passer, & nomment un jeune Prince, hardi & courageux, & du sang de leur Roy, pour commander la flote & l'armée. Les Maures d'Espagne qui se voyoient à la veille d'être soutenus par de grandes forces, commencent à lever la tête & à se mutiner, reprochent hautement aux Espagnols leur manque de parole & de foy, méprisent les ordres qu'ils en reçoivent ou les rejettent avec fierté, & par tous les mouvemens qu'ils se donnent, plus encore que par leurs réponses hardies & menaçantes, font assez entendre que si on continuë d'attenter à leurs droits & à leurs libertez, ils

ſont prêts à ſe faire raiſon de cette injuſtice par des voyes de fait. Il étoit temps de penſer aux moyens de les contenir ou de les exterminer. Ferdinand qui craignoit avec raiſon les ſuites d'une ſedition ſi dangereuſe, fit ſignifier à tous les Grands d'Eſpagne, qu'ils euſſent à lever inceſſamment des troupes dans les terres de leur dépendance & en plus grand nombre qu'ils pourroient. Tous generalement chercherent à ſe faire un mérite de leur devoir, & ſe piquant à l'envi de ſignaler leur zele pour le ſervice du Roy & de l'Etat, en fort peu de temps on trouva dequoy former une armée, ſi nombreuſe & ſi puiſſante, que la terreur s'en répandit juſques dans l'Afrique. Quant au choix de celuy à qui on en donneroit le commandement, ce n'étoit ni au rang ni à la naiſſance d'en decider. S'en tenir à cette regle, c'eût été ſemer la jalouſie & la diviſion parmi ces Seigneurs, qui ſe meſuroient les uns aux autres, & ne pouvoient ceder à ceux ſur qui ils croyoient avoir quelque dégré de grandeur & de nobleſſe. Une ſuperiorité que perſonne ne pouvoit diſputer à Conſalve, c'eſt-à-dire, l'experience & le mérite de ſes ſervices, l'emporta ſur toute conſide-

ration dans l'esprit de Ferdinand. Il le déclara General de cette armée, & il n'y eut personne, excepté peut-être les prétendans, qui n'applaudît à son choix. Consalve fit d'abord une revûë tres-exacte des troupes qui la composoient, voulant voir & observer de près chaque corps en particulier, & après les avoir bien examinez, il donna ordre qu'on separât les nouvelles milices d'avec les vielles, & qu'on les renvoyât dans leurs païs, connoissant par experience que le succès des actions de guerre dépendoit moins du nombre des combatans, que de leur courage & de leur résolution. S'étant apperçû que Don Alphonse de Cordouë, après luy avoir fait voir le terce qu'il commandoit, differoit trop d'executer ce qu'il luy avoit ordonné, qui étoit de former l'armée & de ranger tous les corps en ordre de bataille, il le reprit hautement & avec severité de sa lenteur, oubliant en quelque maniere qu'il parloit à son frere & à son aîné pour ne parler qu'en General. Cela fit comprendre à tous les officiers qui étoient présens, qu'il n'avoit en vûë que le bien du service, & qu'il n'y auroit point de consideration qui pût l'empêcher de se faire obéïr. Les

Maures n'avoient pas oublié combien Consalve avoit contribué à les mettre sous le joug de la puissance Espagnole, & de tous les préparatifs que les Chrêtiens faisoient contre eux, rien ne les effrayoit davantage que de le voir à leur tête & d'avoir à se défendre contre un tel ennemi. Plus le danger étoit menaçant, plus ils sollicitoient les Afriquains de hâter leur passage, & d'accourir promptement à leur secours. Ces instances vives & pressantes, loin d'avoir l'effet qu'ils prétendoient, en eurent un tout contraire. Les Afriquains instruits de la multitude des troupes qu'ils auroient à combattre, & de la valeur du Chef qui les commandoit, perdirent courage & abandonnerent le dessein de secourir ceux qui les appelloient & leur tendoient les bras. Voila donc les Maures d'Espagne livrez à la mercy de l'armée de Ferdinand, & sur le point de porter une peine terrible de leur rebellion. Toutefois comme la clemence de Consalve ne leur étoit pas moins connuë que toutes ses autres vertus militaires, ils y eurent recours pour s'en faire un asyle contre la juste vengeance du Prince qu'ils avoient offensé par leurs complots seditieux. Con-

salve, qui se regardoit comme garant de l'accord fait avec eux, se trouva par cette raison plus disposé à employer son credit & sa faveur auprès du Roy pour obtenir leur pardon. Ce ne fut neanmoins qu'après leur avoir fait de fortes reprimandes de l'aveuglement & de la precipitation de leur conduite, de s'être revoltez contre un Prince sage & équitable, au lieu de luy porter leurs plaintes, qu'il n'eût pas manqué d'écouter ; qu'ils y prissent garde à l'avenir, & que s'il leur arrivoit jamais de retomber dans une pareille faute, il seroit le premier à en poursuivre la juste punition. Il fit plus qu'il ne leur avoit promis : car sans se contenter d'appaiser Ferdinand, & de le porter à leur accorder le pardon qu'ils demandoient, il obtint de luy qu'on cessât de les maltraiter, & principalement sur la Religion ; & que ceux qui auroient ce zele pour leur salut, quittant toute voye de rigueur, essayassent plûtôt de les gagner par la douceur & par la persuasion. Ainsi en plusieurs autres occasions sçût-il faire succeder la bonté à la terreur ; severe & menaçant quand il falloit vaincre l'opiniâtreté de ceux contre qui il prenoit les armes ; mais si-tôt qu'il les

trouvoit disposez à se soumettre, changeant tout à coup de personnage, & de Guerrier devenu negociateur, ne cherchant plus que la paix avec eux, par des accomodemens qu'il leur proposoit, & souvent à des conditions plus avantageuses qu'ils ne pouvoient s'en promettre. On a pû en remarquer divers exemples dans tout ce que j'ay déja rapporté de ce grand homme, & la suite de son histoire nous en fournira encore de plus éclatans & en plus grand nombre.





HISTOIRE DE CONSALVE DE CORDOUE, SURNOMMÉ LE GRAND CAPITAINE.

LIVRE TROISIÉME.

Quelque puissant & de quelque étenduë que soit un Royaume, il y a peu de Princes qui d'abord qu'ils en ont pris possession, ne forment le dessein de l'agrandir. Sans doute qu'ils comptent pour rien d'y parvenir par un droit hereditaire, si de grandes & éclatantes conquêtes ne justifient qu'ils en étoient dignes, & qu'ils pouvoient y pretendre par leur seul mérite au defaut de la succession. Cette maxime

a quelque chose de si specieux & de si ébloüissant, que la Noblesse qui ne respire que la guerre, & ceux des Ministres qui y trouvent leur interêt & l'accroissement de leur autorité, n'en employent jamais d'autre pour déterminer un nouveau Roy à prendre les armes. C'est ce qui arriva à Loüis
L'an 1498. X I I. lorsqu'après la mort de Charles V I I I. il luy succeda au Royaume de France. A peine fut il monté sur le trône, qu'on luy representa, qu'ayant eu pour ayeule Valentine fille du Comte de Galeas, & legitime heritiere du Milanez, par la mort de son pere, il devoit regarder cet Etat comme un bien qui luy appartenoit de droit, & Loüis Sforce qui en étoit en possession comme un usurpateur. Sur quoy on luy fit si bien comprendre qu'il n'y alloit pas moins de sa propre gloire que de celle de la France, & de la reputation de ses armes de le conquerir, qu'il ne songea dès-lors qu'à se fortifier de diverses alliances, pour surmonter les obstacles qu'il pouvoit trouver à l'execution de son dessein. Le plus grand qu'il eût à craindre étoit l'opposition des Princes & des Etats d'Italie, qui ne pourroient voir sans jalousie & sans crainte, une puissance aussi re-

doutable que celle de la Frauce, prendre pied & s'établir dans leur voisinage. Il sçût neanmoins dissiper leurs ombrages, & les engager par leurs propres interêts à favoriser son entreprise plûtôt que de la traverser. Ceux principalement qu'il fit pratiquer & qui traiterent avec luy, furent le Pape Alexandre, les Venitiens & les Florentins. Il gagna le Pape par les promesses qu'il luy fit de prêter main forte au Duc de Valentinois son fils, pour se rendre maître des Villes les plus considerables du Bolonois ou de la Romagne. Il offrit aux Venitiens de leur ceder la proprieté de Cremone & de toutes les autres places du Duché de Milan qui sont au-delà de l'Adde & qui approchent de leurs Etats. Et pour les Florentins, il leur donna parole de les appuyer contre leurs ennemis, & d'interposer son autorité pour terminer le differend qu'ils avoient avec la Republique de Venise au sujet de la Ville de Pise. Loüis Sforce informé par divers avis de l'orage dont il étoit menacé, & qui alloit éclater sur sa tête, se trouva dans d'étranges embarras. De quelque côté qu'il portât les yeux dans toute l'Italie, ce n'étoient qu'ennemis conjurez contre luy; personne

qui osât prendre son parti ; pas même le Duc de Ferrare son beaupere, de peur que voulant le sauver du naufrage il n'y perît avec luy. Il y avoit plus à esperer de l'Empereur Maximilien premier, à cause que la conquête du Duché de Milan par les François ne pouvoit pas le laisser sans inquietude, & qu'il étoit de son interêt de s'y opposer. Mais outre que les finances luy manquoient, comme Sforce luy-même en pouvoit juger par la peine qu'il avoit de retirer l'argent qu'il luy avoit prêté, il le voyoit engagé dans une grande guerre contre les Suisses, dont on ne sçavoit pas encore comment il pourroit se démêler. Restoit donc un parti à prendre, tres-lâche, tres-odieux, & qui alloit attirer sur luy les maledictions de toute la Chrêtienté ; mais il crut qu'il valoit encore mieux essuyer cette tempête, que de se laisser écraser par ses ennemis. Il eut recours à Bajazeth Empereur des Turcs, & sur le faux & artificieux avis qu'il luy donna, que la ligue des Princes d'Italie avec le Roy de France contre le Duc de Milan, n'étoit qu'un pretexte pour couvrir le dessein qu'ils avoient de passer en Grece & d'envahir ses Etats, il le fit solliciter de se

déclarer contre les Venitiens. Il n'étoit pas difficile de l'y résoudre en luy representant, que si les Venitiens étoient obligez de tourner leurs armes contre luy, toutes les mesures des confederez se trouveroient rompuës & tous leurs desseins renversez ; que si au contraire ces Republiquains joignoient leurs forces à celles de la ligue, alors il luy seroit aisé d'emporter toutes les places qu'il voudroit dans un païs où il ne trouveroit que peu de resistance. Ces raisons parurent si plausibles à Bajazeth, que peu de jours après il envoya un gros corps de cavalerie dans la Dalmatie, dans l'Istrie & dans le Frioul, avec ordre d'y exercer toutes les hostilitez qui rendent ces Infidelles si formidables à leurs voisins. Ainsi cette frontiere se trouvant degarnie de troupes, le plat païs fut bientôt pillé, ravagé, brûlé, & pour comble de désolation, tout ce qui tomboit d'hommes ou de femmes entre leurs mains, ou passez au fil de l'épée ou chargez de fers & emmenez captifs en Turquie. En même-temps qu'il fit partir sa cavalerie pour saccager le continent, il jetta une puissante flotte sur l'Archipel, à dessein de s'emparer de diverses places maritimes qui appar-

tenoient aux Venitiens ; & ces deux armées, tant de terre que de mer, ne trouvant rien qui pût arrêter leurs progrès, les pousserent si avant, qu'il s'en fallut peu qu'ils ne penetrassent jusqu'à Venise. Les Venitiens cependant au lieu de se mettre en devoir de repousser les Turcs, n'étoient occupez qu'à s'assurer promptement des places que le Roy Loüis leur avoit cedées ; soit pour tenir la parole qu'ils luy avoient donnée de faire une puissante diversion, ou qu'ils se persuadassent, qu'après la réduction de Milan sous l'obéïssance de Loüis, ce Prince & plusieurs autres, tant neutres qu'alliez, s'interesseroient à leur défense, & s'empresseroient d'éloigner un ennemi qui n'étoit pas moins à craindre pour toute l'Italie que pour eux en particulier. En effet, s'il se fût rendu maître de l'Etat de Venise, qui pouvoit l'empêcher de conduire ses armées à Rome & se répandre de là jusqu'aux Alpes ? Sforce qui avoit sacrifié le bien commun de la Chrêtienté à ses interêts particuliers, ne fut pas long-temps sans porter la peine de sa lâcheté & de sa perfidie. Au mois de Juillet de cette année 1499. les troupes du Roy d'un côté & celles des Ve-

nitiens de l'autre étant entrées dans le Milanez, en quinze jours il perdit tout ſon païs & ſe vit contraint de ſe refugier en Allemagne auprès de l'Empereur Maximilien, où il avoit envoyé ſes enfans & ſon treſor. Quelques mois après, c'eſt à-dire, au commencement de l'année ſuivante, ayant ſçû que la Nobleſſe & les peuples du Milanois étoient fort mal diſpoſez à l'égard des François, à cauſe de leur petulance & de tous les mauvais traitemens qu'ils en ſouffroient, il vint ſe repreſenter avec quinze cens hommes d'armes Bourguignons & douze mille Suiſſes qu'il avoit levez de ſes deniers. Toutes les places, excepté le ſeul château de Milan, luy ouvrirent leurs portes & le reçûrent à bras ouverts. La fortune qui paroiſſoit s'être reconciliée avec luy, ne luy fut pas longtemps favorable. Loüis de la Trimoüille, qui par ordre du Roy de France étoit entré dans le Milanez avec une puiſſante armée, ſans perdre le temps à faire des ſieges, marcha droit à l'ennemi & le joignit près de Novare qui venoit de ſe rendre à luy. Les Suiſſes qui étoient au ſervice de Sforce, ou peu contens de luy ou gagnez par les François, refuſerent obſtinement d'en

venir aux mains, & se retirerent dans Novare, où il fut contraint de les suivre. Tout ce qu'il en put obtenir fut de sortir de cette Ville avec eux, & qu'ils le conduisissent dans un lieu de seureté. Rien ne luy étoit plus honteux que cette retraite, toutefois la necessité en eût couvert la honte s'il avoit pû échaper à ses ennemis. Il fut reconnu, & le bruit courut que c'étoit les Suisses eux-mêmes qui l'avoient indiqué, déguisé en simple soldat, & ensuite conduit à Lyon où étoit le Roy Loüis. Ce Prince craignant avec raison que s'il le remettoit en liberté, il ne causât de nouveaux troubles en Italie, le fit passer de prison en prison à Loches en Touraine, avec ordre de le renfermer dans un gros donjon, où on avoit coûtume de tenir les criminels d'Etat dont on vouloit s'assurer. Il y demeura jusqu'à sa mort, qui n'arriva que dix ans après sa détention ; & toûjours traité avec tant de rigueur, quoyque prisonnier d'un Prince aussi humain & aussi clement qu'il y en eut jamais, que tout le monde regarda son malheur comme un coup de la main de Dieu sur luy. Le Cardinal Ascagne son frere n'eut pas un sort plus heureux. Les Venitiens entre les mains de

qui il étoit tombé, en userent avec luy comme les Suisses avec le Duc son aîné, & le livrerent aux François.

Tandis que Loüis Sforce languissoit dans une prison, livré aux remords que devoient luy causer la lâcheté & l'indignité de sa conduite d'avoir appellé les Turcs contre les Chrêtiens, Consalve s'ouvroit un nouveau chemin à la gloire par une genereuse défense des Chrêtiens contre les Turcs, & en retirant des mains de ces derniers un poste important qu'ils venoient d'enlever aux autres. Les Venitiens craignant de se voir accablez par la puissance Ottomane, & que les avantages qu'elle remportoit tous les jours sur eux, ne fussent suivis de la ruine entiere de leurs Etats, avoient envoyé demander du secours à divers Princes Chrêtiens. Ferdinand Roy d'Espagne, soit qu'en effet il fut touché de leur malheur, soit qu'il craignît que si les Turcs entroient en Italie, ils n'envahissent le Royaume de Naples, sur lequel il avoit des vûës, ou ne s'emparassent de la Sicile dont il étoit en possession, se hâta de faire équiper une flotte à Malaga pour la joindre à celle de Venise, & concourir ensemble à repousser les Infideles. La sienne étoit

Paul. Jov. in Vit. Consf. l. 1.

composée d'environ soixante vaisseaux de differente grandeur, & portoit huit mille hommes de pied & douze cens chevaux de débarquement. Il en donna le commandement à Consalve, & d'abord que le bruit en fut répandu, quantité de Seigneurs de divers âges demanderent de l'accompagner dans cette nouvelle expedition; les plus jeunes pour apprendre le metier de la guerre sous un Chef de si grande reputation, ceux qui avoient plus d'années & plus d'experience, pour se signaler par quelque bel exploit, & se rendre digne d'une plus grande élevation. Parmi les premiers celuy qui se faisoit le plus remarquer étoit Didaque de Mendoze fils du Cardinal de Tolede. Alphonse frere de Consalve ne fut pas de la partie, s'étant contenté de luy fournir de grosses sommes d'argent pour soutenir avec plus d'éclat la dignité de General. La flotte étant partie de Malaga fit voiles vers Messine, & de là à Zanthe, qui est une île de la mer Ionienne, distante du Peloponese, qu'on nomme aujourd'huy la Morée, de six à sept lieuës. En y arrivant elle apprit avec douleur, que Grimani General de la flotte Venitienne qui étoit beaucoup plus forte que

celle des Turcs, découragé par la perte qu'il avoit faite de deux gros vaisseaux de guerre & de quelques galeres où le feu avoit pris, n'avoit osé profiter de l'occasion qui se presentoit de remporter une pleine victoire sur celle des Turcs, entre les îles Sporades & celle de Candie, & s'étoit retiré; que ces Infideles se voyant maîtres de la mer, aprés sa retraite, s'étoient emparez de Modon, de Corone & de diverses autres places ou îles, après avoir déja conquis Lepante dans l'Etolie, & Duraz, autrefois Dyrrachium, situé sur le bord de la mer Jonienne en Epire; que peu de temps après les Turcs poussant toûjours leur pointe, avoient emporté sur les Venitiens l'île de Cephalonie, qui est dans la mer Ionienne à l'Occident de la Morée; que la Republique peu contente de la conduite de Grimani, luy ayant ôté le commandement de la flotte, Melchior Trevisan qu'on luy avoit substitué, s'étoit approché de Cephalonie pour la reconquerir, & avoit été repoussé & contraint de s'en éloigner. Ainsi cette île étoit encore sous la puissance des Turcs. Et comme il étoit à craindre qu'ils ne passassent de là à Zanthe, lieu tres-fertile & d'une tres-

grande utilité aux Venitiens pour leur commerce maritime ; Consalve qui avoit trouvé à Zanthe la flotte de Venise commandée par Pisaure, homme celebre & tres-estimé de sa nation, luy proposa d'unir leurs flottes pour attaquer conjointement Cephalonie. Il esperoit que les deux nations, Espagnols & Italiens, piquées d'une noble émulation, & cherchant à se surpasser l'une l'autre par une valeur plus brillante, tous leurs efforts contribueroient également au bien de la cause commune & au triomphe de la Religion. On étoit déja sur la fin de l'Automne où la mer commence à devenir plus impraticable, ce qui avoit obligé la flotte Ottomane de se retirer dans l'Hellespont & Bajazeth à Constantinople. Il n'étoit donc plus question de combat naval, mais de mettre promptement à terre les troupes de débarquement, pour emporter la forteresse de Cephalonie. Toutefois avant que de tenter cette entreprise, Consalve fut d'avis d'envoyer deux Députez à Gisdare, Epirote d'origine, qui commandoit dans l'île & dans la forteresse. Ces Députez furent Puççio Capitaine de galere & Solisi Colonel d'infanterie; & ce que Consalve les avoit chargez de

dire de sa part au Gouverneur, étoit que le grand & puissant Roy d'Espagne ayant envoyé au secours des Venitiens une armée composée de ses vieilles troupes, si aguerries, si celebres par la défaite des Maures qu'elles avoient chassez d'Espagne, le fleau & la terreur de l'Afrique; & cette armée invincible s'étant approchée de Cephalonie pour la remettre sous la puissance de ses maîtres legitimes, s'il obéïssoit à l'ordre qui luy étoit signifié de se retirer luy & sa garnison, on leur laisseroit la liberté & la vie, avec permission d'emporter leurs meilleurs effets; que s'ils avoient l'audace de resister à la puissance formidable qui les sommoit de se rendre, & qu'ils attendissent à le faire que leurs murs eussent été mis en poudre par la foudroyante artillerie dont ils alloient être batus, alors il n'y auroit ni composition ni quartier pour eux. Il coutoit peu à un Espagnol de leur faire une sommation si fiere & si hautaine, pour ne pas dire un peu fanfaronne. Cependant à juger de Consalve par la modestie qui luy étoit ordinaire en toute autre rencontre, il est vraisemblable qu'il ne changea de stile en celle-cy, que pour se conformer au genie des

Turcs, les plus superbes & les plus fastueux de tous les hommes dans leurs titres & dans leurs traitez. A cela Gisdaré affectant de faire voir sur son visage toute l'assurance & toute la gayeté d'un homme qui ne craint rien, répondit en peu de mots, *Nous vous sommes tres-obligez, genereux Chrêtiens, de l'occasion que vous nous faites naître de signaler par nôtre resistance ou par nôtre mort, le zele que nous devons avoir pour le service de nôtre tres-haut & tres-puissant Empereur. Toutes les menaces des hommes ne nous ébranlent point, puisque la vie & la mort dépendent d'une destinée dont il n'est pas en leur pouvoir de disposer. Retournez donc dire à vôtre General, que tous mes soldats ont chacun sept arcs & sept mille fleches, avec quoy nous sçaurons bien venger la perte de nôtre vie, en cas qu'il nous faille perir, ou par une fatalité inevitable, ou comme vous vous en flatez, par l'effort de vôtre valeur.* Là-dessus s'étant fait apporter un arc & un carquois dorez, & tous deux d'une grosseur extraordinaire, il dit aux Députez Espagnols, que c'étoit un present qu'il souhaitoit qu'ils fissent de sa part à Consalve, & les renvoya.

Peu de temps après leur retour, un vent

vent favorable s'étant levé du côté de Zanthe, Consalve & Pisaure en profiterent pour entrer dans l'île de Cephalonie par deux differens golphes qui font comme un double port. Après avoir débarqué leurs troupes & s'être campez separément, les Espagnols d'un côté & les Venitiens de l'autre, ils tirerent des vaisseaux toute leur artillerie, & la firent pointer contre la place. Pisaure avoit dans la sienne des canons d'une grosseur prodigieuse, qu'il appelloit Basiliques, & dont la force étoit telle, qu'on assure que les boulets qui en partoient perçoient un mur de huit pieds d'épaisseur, & ruinoient encore tout ce qui se trouvoit derriere. Ce grand fracas, loin d'effrayer les assiegez, ne faisoit que redoubler leur courage & leur activité. On les voyoit occupez; les uns à faire des retranchemens derriere les bréches avec des bois & du gazon, les autres à servir l'artillerie qui ne cessoit de tirer, tout le reste à lancer des fleches si continuellement & en si grand nombre, que le camp & les tentes des assiegeans en étoient toutes remplies. Ce qu'il y avoit de plus triste pour ceux-cy est, que ces fleches étant empoisonnées, pour peu qu'on en fût

atteint, le mal étoit incurable. Ainsi l'éprouva en particulier Cervante Velasque, jeune homme aussi distingué par sa naissance que par sa bravoure, & dont une de ses fleches n'ayant fait proprement qu'éfleurer la peau, il ne laissa pas de mourir de sa blessure presque sur le champ & sans qu'on eût le temps de le secourir. La place, étoit située sur une hauteur fort escarpée, & le chemin par où on pouvoit y aborder rempli de décombres & des ruines des murailles abbatuës par le canon. Ces difficultez n'empêchoient pas les Espagnols de grimper à plusieurs reprises, pour s'efforcer de gagner le rempart, ensorte qu'à toute heure il y avoit de violens chocs entre eux & les assiegez. Ceux-cy de leur côté sans se contenter d'envoyer de la place plusieurs de leurs gens pour les combatre main à main, jettant sur eux de dessus le rempart quantité de feux, ou d'artifice ou d'une matiere tres-combustible, décochoient une infinité de fleches, faisoient rouler de grosses pierres pour les renverser & les culbuter les uns sur les autres, & avec de grands crocs de fer qu'ils appelloient des loups, en attrapoient plusieurs par la ceinture ou au défaut de la cuirasse,

qu'ils élevoient en l'air, & tâchoient de transporter sur le rempart. L'un de ceux qu'ils accrocherent de la sorte, & qu'ils tinrent long-temps suspendu entre la vie & la mort, fut Didaque Garcie, qui en rechapa heureusement & s'acquit depuis beaucoup de reputation dans plusieurs guerres où il fut employé. Toutes les nuits dès que le canon avoit cessé de tirer, ce n'étoit que sorties & attaques continuelles des assiegez, une multitude de fleches poussées si loin, que souvent on en trouvoit d'attachées aux pavillons de Consalve, qu'ils y avoient tirées pendant qu'il prenoit un peu de repos, si toutefois il pouvoit y en avoir pour un homme exposé à un si grand peril. Il commencoit en effet à se lasser de l'inquietude & des allarmes continuelles qu'elles luy causoient. Pour se délivrer de cette peine, il n'avoit ce semble qu'à suivre l'usage ordinaire qui étoit de faire des lignes de contrevallation; Mais soit que le travail luy parut trop long, ou qu'il le crût trop difficile & même impossible, à cause que le terrein étoit fort pierreux, voicy un autre moyen qu'il imagina. Entre la porte qui regardoit le port & quelques autres avenuës par où les Turcs fai-

soient leurs sorties, il fit élever & revêtir de briques un grand ouvrage de terre en forme de cavalier à plusieurs angles, & il donna ordre aux officiers d'artillerie d'y loger plusieurs pieces de canon pour tenir en respect tous ceux qui seroient tentez de passer de la ville à son camp. Quelques Turcs plus déterminez que les autres ne laisserent pas de hazarder le passage pour arriver à portée d'incommoder les assiegeans par leurs fleches ; Mais ils furent si maltraitez par le canon qui commandoit tous les chemins qu'ils pouvoient tenir, qu'ils comprirent enfin, qu'il y auroit alors de la témerité à se montrer à découvert hors de l'enceinte de leur place, & n'oserent plus s'y exposer. Ils s'aviserent d'un autre expedient, qui fut de faire un souterrain qui les conduisît au camp ennemi & jusqu'au quartier du General. Leur dessein ayant été découvert, Consalve fit creuser sous ce chemin diverses mines qu'on remplit de poudre. Quelque temps après les ingenieurs & les travailleurs Turcs qui ne se défioient de rien, étant revenus à leur ouvrage, on mit le feu aux poudres qui les fit tous perir. Cependant le pain commencoit à manquer dans le camp, autant par

la negligence ou par l'avarice des commiſſaires des vivres, qn'à cauſe que des vents impetueux dont la mer étoit agitée, arrêtoient à Zanthe & à Corfou les convois qui en étoient venus fort regulierement juſques là pour la ſubſiſtance des deux armées. Le pain étant donc fort rare & fort cher, pluſieurs avoient recours à des herbes & à des fruits ſauvages, ce qui leur cauſoit de violentes coliques. Et comme c'étoit moins le bled qui manquoit, les magaſins des deux flottes en étant encore aſſez bien fournis, que le pain & les farines, d'autres pour ſe nourrir piloient dans des marmites du bled avec du lard qu'ils faiſoient boüillir enſemble, & dont ils n'eurent pas mangé long-temps, qu'ils s'en trouverent extrêmement incommodez. Pour remedier à un mal ſi preſſant & ſi dangereux, Conſalve donna ordre qu'on fît promptement quantité de moulins à bras, & que tout ce qu'il y avoit de galeriens dans les vaiſſeaux fuſſent employez à les faire tourner ; qu'au defaut de bluteaux pour paſſer la mouture, on ſe ſervît des voiles d'une toile fort fine & fort claire, que quantité de femmes qui ſe trouvoient dans l'armée, portoient ſur leurs têtes, &

que pour cuire le pain, on travaillât incessamment à faire plusieurs fours sur le rivage. Ainsi les troupes eurent dequoy subsister encore quelques jours devant la place, & un habile ingenieur trouva le moyen de leur en faciliter la prise. Il se nommoit Pierre Navarre, homme d'assez basse extraction, mais qui depuis par ses services & par son mérite, parvint aux premiers honneurs de la guerre. Après s'être fait par la sappe une ouverture au pied du mur, il fit tailler en divers endroits le roc sur lequel la place étoit assise. Autant de trous qu'on y avoit faits, autant de mines qu'on fit joüer ensuite, & qui eurent tout l'effet que l'ingenieur s'en étoit promis. La Ville se trouvant donc ouverte d'une maniere à pouvoir être aisement emportée d'assaut, les soldats des deux armées témoignerent hautement leur indignation, qu'on leur eût fait perdre tant de jours & tant de sang devant une bicoque dont ils pouvoient avoir si bon marché. Ce mouvement de dépit ne déplut point à Consalve, parcequ'il ne doutoit pas qu'il ne dût allumer dans les cœurs de ces mécontens tout le feu & tout le courage qu'il falloit pour se venger de la longue & san-

glante défense des assiegez. Il ne laissa pas d'en conferer avec Pisaure, & tous deux étant d'avis qu'il falloit profiter de cette bonne disposition des troupes pour assaillir la place, on le fit sçavoir aux deux armées, & on donna tous les ordres necessaires pour s'y preparer, avec promesse de bien recompenser ceux qui paroîtroient les premiers sur le rempart, & ouvriroient aux autres par leur bravoure le chemin de la victoire. Dans la conference qu'eurent les Generaux avec les principaux officiers des troupes, on étoit convenu qu'on attaqueroit la place par deux endroits, les Espagnols d'un côté & les Venitiens de l'autre. Le signal qui devoit être donné par le son de toutes les trompettes, s'étant fait entendre, à l'heure même on fit comme d'un seul coup une décharge de toute l'artillerie, ce qui ébranla tellement la terre, qu'on eût dit que la place & toute l'île alloient être renversées & englouties dans la mer. Ni la hauteur & les défenses de la forteresse, ni les retranchemens qu'on avoit faits au dedans, ni la ferme & opiniâtre resistance des Turcs ne purent rallentir la fureur des Espagnols. On les voyoit se pousser les uns les autres avec la

même impetuoſité que s'ils euſſent fui devant un ennemi victorieux qui les auroit pourſuivis l'épée dans les reins. Cependant ils ne couroient qu'au combat & pluſieurs à la mort. C'étoit entre tous les corps à qui arboreroit le premier ſon drapeau ſur le rempart, à qui ſe feroit jour à travers les ennemis, & perceroit juſques dans la place. Il y eut un grand feu à eſſuyer, tant de leur canon que de leur mouſqueterie ; mais enfin tout ceda aux efforts des aſſaillans, la place fut emportée, Giſdar, & avec luy ce qui luy reſtoit de ſoldats, paſſez au fil de l'épée, & il n'y eut de quartier que pour quatre-vingt hommes ou environ, que leurs bleſſures avoient empêchez de prendre les armes & qu'on fit priſonniers de guerre. Il ne laiſſa pas d'en couter aux Eſpagnols, & ces Turcs qu'ils avoient mépriſez comme gens qui ſe défendoient avec plus de fureur que d'art & d'intelligence, leur firent bien ſentir qu'il n'y avoit que la ſuperiorité du nombre qui leur arrachoit la victoire d'entre les mains & la faiſoit paſſer en celles de leurs ennemis.

Après la conquête de Cephalonie, le deſſein des Venitiens étoit de paſſer à l'île de ſaint Maur, mais Conſalve

ſe trouvoit rappellé en Sicile, par des inſtances ſi preſſantes, qu'il fut obligé de leur déclarer avec regret, qu'il ne pouvoit être de cette ſeconde entrepriſe. Il fallut donc ſe réſoudre à le voir partir, & il ne s'agiſſoit plus que de luy faire ſentir combien on luy étoit obligé de ſes ſervices. Piſaure s'en acquita dignement, & après luy avoir fait de grands remercimens au nom du Senat & de la Republique, il luy fit preſent da quantité de vaſes d'or & d'argent bien ciſelez, de pluſieurs pieces d'une belle écarlate ou d'un taffetas couleur de pourpre, dans la plûpart deſquelles l'or ſe trouvoit mêlé parmi la laine & la ſoye, de dix chevaux de Thrace, & enfin de dix mille écus d'or, que Conſalve fit diſtribuer ſur l'heure à ſes ſoldats. Quant aux autres preſens, il en gratifia divers officiers pour qui il avoit plus de conſideration, ou qui avoient eu le plus de part à la conquête qu'on venoit de faire; ne retenant pour luy que quatre grands vaſes propres à orner un buffet, & moins encore par l'attachement qu'il y eût, que pour ne pas perdre le ſouvenir de la liberalité des Venitiens. Ainſi en uſoit-il d'ordinaire en de pareilles rencontres, ayant dans l'eſprit qu'à la

guerre le profit devoit être pour les troupes, l'honneur, tout le partage du General, & que tout ce qu'il donnoit à l'interêt, il l'ôtoit à sa gloire. Maxime noble & heroïque, à quoy toutefois il arrive souvent, que la prudence oblige d'apporter quelque restriction, suivant l'état de la personne & les conjonctures où elle se trouve.

Il étoit encore dans la joye du succès de cette derniere expedition & en goutoit toute la douceur, losqu'elle fut détrempée d'amertume par la triste nouvelle qu'il reçût de la mort de Don Alphonse son aîné. Il apprit que l'Archevêque de Tolede ayant recommencé de maltraiter les Maures, & voulant les contraindre par force d'abjurer le Mahometisme, ces Infidelles de leur côté avoient repris les armes, résolus de perir ou de réduire les Espagnols à tenir la parole qu'on leur avoit donnée de les laisser en pleine liberté de professer leur Religion. Alphonse eut ordre de marcher contre eux & de les charger en quelque endroit qu'il les pût joindre. Les Maures sçachant qu'il approchoit, luy dresserent diverses embuscades, dans l'une desquelles étant tombé à l'entrée de la nuit, son cheval fut tué d'un premier coup,

& luy d'un ſecond. Le Comte Giron partageoit avec luy le commandement des troupes qu'on avoit envoyées contre les rebelles, & quelque envie qu'il eût de le ſauver, quand il le vit enveloppé par leur cavalerie, il luy fut impoſſible de penetrer juſqu'à luy. Dom Pedre fils d'Alphonſe, qui combatoit à ſes côtez, eut preſque le même ſort que ſon pere, ayant été renverſé de cheval & bleſſé dangereuſement à la cuiſſe, & ſans le ſecours d'Alvare de Cordouë, qui fit des efforts extraordinaires pour écarter les ennemis & luy donner le temps de remonter à cheval, il ne pouvoit éviter de perdre la vie ou la liberté.

Le retour de Conſalve en Sicile avec une armée triomphante, répandit une joïe univerſelle, non ſeulement dans ce Royaume, mais encore dans toute l'Italie. Perſonne neanmoins n'y prit plus de part que Frideric Roy de Naples, parceque perſonne n'y étoit plus intereſſé que luy, ne pouvant pas, ſans un puiſſant ſecours de l'Eſpagne, défendre ſon Royaume contre les entrepriſes de Loüis Roy de France. Ce qui étoit arrivé à Ferdinand neveu de Frideric & ſon predeceſſeur à la Couronne, d'être dépoüillé de tous ſes

Etats par Charles VIII. Roy de France, Frideric le craignoit de Loüis successeur de Charles, avec d'autant plus de raison & de fondement, que Loüis s'étant déja rendu maître absolu du Milanez, cette conquête luy donnoit le moyen d'attaquer le Royaume de Naples avec de plus grandes forces & mieux entretenuës. Mais si le malheur de Ferdinand chassé de son Royaume par les François, allarmoit Frideric, la voye que prit le même Ferdinand pour se rétablir, luy servit d'exemple. Il entreprit comme luy de former une puissante ligue contre la France, ou plûtôt de renoüer l'ancienne entre le Pape, les Venitiens, les Princes d'Italie & le Roy d'Espagne. Le Pape y entra sans peine, plus irrité contre Loüis d'avoir prescrit des bornes à l'ambition du Duc de Valentinois son fils, qu'il ne croyoit luy être obligé d'avoir fourni à ce Duc les moyens & les secours necessaires pour se rendre maître de la Romagne. Le dessein des Venitiens étoit de recouvrer au plûtôt les places que Bajazeth venoit de leur enlever. Et comme ils prévoyoient que si la France s'emparoit une seconde fois du Royaume de Naples, ils seroient obligez de laisser de grosses gar-

nisons dans les places qu'ils y avoient & dans celles qui en approchoient le plus, & qu'en ce cas ils ne trouveroient pas des forces suffisantes pour faire la guerre aux Turcs, ils jugerent qu'il étoit de leur interêt de s'unir aux autres puissances de l'Italie, pour arrester les progrès de la France. Les Ducs de Ferrare & d'Urbin, les Marquis de Mantouë & de Montferrat, divers autres Princes & Potentats suivirent l'exemple du Pape & des Venitiens, de peur d'être engloutis les uns après les autres par un ennemi, dont on croyoit l'ambition égale à la puissance. Restoit Ferdinand Roy d'Espagne, qui se trouva encore plus disposé que tous les autres à prendre le parti qu'on luy proposoit pour deux raisons qu'il en rendit. L'une, que Frideric Roy de Naples étoit son cousin germain & son plus proche parent; l'autre, que si ce Prince mouroit sans enfans, sa succession, c'est-à-dire, le Royaume de Naples, luy étoit échûë par un droit hereditaire qu'on ne pouvoit luy disputer, & voicy sur quoy il se fondoit. Alphonse V. Roy d'Arragon, & oncle paternel de Ferdinand, avoit été appellé à la Couronne de Naples & de Sicile par la Reine Jeanne d'Anjou,

seconde de ce nom, qui l'avoit adopté & déclaré son heritier. En vertu de cette adoption Alphonse regardant le Royaume de Naples comme un acquêt dont il pouvoit disposer, & se trouvant sans autres enfans qu'un fils naturel, qui portoit le nom de Ferdinand, il l'avoit nommé par son testament successeur de ce Royaume, & cela preferablement à Jean d'Arragon son frere à qui il laissoit la Sicile, & de plus, l'Arragon, la Valence, les îles Maïorque & Minorque qu'il avoit recüeillies de la succession de leur commun pere. Toutefois pour ne pas paroître oublier tout-à-fait sa maison, & pour adoucir le chagrin que pouvoit luy causer cette disposition, il y avoit inseré un article qui substituoit les descendans de Jean son frere à ceux de Ferdinand son fils, voulant que si son fils & ceux qui en naîtroient mouroient sans posterité, les Rois d'Arragon issus de son sang & leurs descendans leur succedassent de plein droit. Ferdinand Roy d'Espagne étoit fils de Jean frere puîné d'Alphonse, & comme le droit que le testament d'Alphonse son oncle paternel luy attribuoit à la Couronne de Naples, luy devenoit inutile si elle repassoit à un Roy de France, il crut

que personne ne devoit avoir ni plus d'attention ni plus d'empressement que luy à prevenir tout ce que cette Monarchie pouvoit entreprendre à son prejudice.

Cette ligue formée entre tant de Princes, qui étoient tous interessez à la maintenir, & qui pouvoient fournir de grandes forces pour le faire, étoit un puissant appui à Frideric contre les entreprises de la France. Il comptoit particulierement sur le secours de l'Espagne, qui avoit remis sur le trône Ferdinand son neveu; & l'armée Espagnole qu'on laissoit à ses ordres & à sa disposition, étant plus forte encore que la premiere & commandée par le même Chef, il ne doutoit pas que la France n'abandonnât le dessein qu'elle avoit pris de l'attaquer, ou que si elle le poursuivoit, il ne fût aisé de le faire échoüer. Consalve de son côté qui étoit fort attaché à Frideric, autant par les honneurs & les bienfaits qu'il en avoit reçûs, qu'à cause de la proximité du sang qu'il y avoit entre ce Prince & Ferdinand Roy d'Espagne, se disposoit à le servir avec toute la fidelité & toute l'ardeur que devoient luy inspirer l'une & l'autre de ces considerations. Mais une revolution imprevûë

ayant déconcerté tous les projets de la ligue & donné une toute autre face aux affaires, ce fut bien malgré luy qu'il se trouva contraint de tourner tête contre Frideric & de travailler à sa ruine au lieu d'affermir sa puissance & sa domination.

Le Roy de France craignant que la ligue dont je viens de parler ne mît en effet un obstacle insurmontable à tous ses efforts, commençoit à se refroidir beaucoup sur la conquête projettée du Royaume de Naples, & paroissoit assez disposé à se contenter du Milanez. Il n'ignoroit pas que l'ambition étoit l'écüeil ordinaire des Princes puissans & victorieux, & que rien ne les mettoit plus en danger de tout perdre que de vouloir tout envahir; qu'il ne pourroit vaincre les oppositions d'un puissant parti, sans affoiblir notablement ses forces, & que ses forces étant affoiblies, il couroit risque de manquer le Royaume de Naples, & d'être obligé d'abandonner à ses ennemis le Duché de Milan. Le Cardinal d'Amboise l'un de ses Ministres, qui prévoyoit les mêmes difficultez que le Roy, & en apprehendoit les mêmes suites, s'avisa d'un expedient qu'il crut devoir luy proposer. Il luy representa donc, que

Ferdinand Roy d'Espagne, quelque soin qu'il eût pris jusques-là de couvrir toutes ses entreprises d'un pretexte de Religion, n'étoit ni moins ambitieux qu'un autre Prince, ni moins attentif aux occasions d'étendre ses Etats & sa puissance; que s'il eût été en son pouvoir d'unir la Couronne de Naples à toutes celles qu'il portoit, il y auroit déja long-temps qu'on l'eût vûë sur sa tête; qu'en tout cas on pouvoit essayer si au defaut du tout, il ne se contenteroit pas d'une partie. *Etant maître de la Sicile*, ajoûtoit ce Ministre, *rien n'est tant à sa bienséance que les provinces d'Italie qui en sont plus proches, la Calabre & la Poüille. Si donc on luy cedoit ces deux Provinces, à condition qu'il laisseroit à vôtre Majesté l'Abbruze & le Labour, avec le titre de Roy de Naples, doutez-vous, Sire, qu'une telle offre n'ébranlât sa fidelité, & que la fortune de Frideric ne dût être bien-tôt sacrifiée à ses propres interêts? Loin de vous avoir pour ennemi, il trouveroit en vous comme un allié, qui favoriseroit ses pretentions, & pendant que de vôtre côté vous vous rendriez maître du Labour & de l'Abruzze, que luy coûteroit-il de s'emparer de la Poüille & de la Calabre avec l'armée qu'il a en Sicile?*

Le Roy étant entré dans le sentiment & dans toutes les vûës de son Ministre, convint avec luy, qu'il falloit avant toutes choses faire pressentir Ferdinand, & pour cela luy dépêcher un homme habile & capable de s'acquiter avec succès de cette importante negociation. On jetta les yeux sur l'Evêque d'Alby frere du Cardinal, qui eut ordre de se rendre à la Cour d'Espagne, pour y faire les premieres ouvertures de ce projet & du plan qu'on en dressoit. Ferdinand & Isabelle à qui il s'en expliqua, gouterent d'abord sa proposition, & après quelques jours qu'ils prirent pour en balancer les avantages & les inconveniens, ils déclarerent à l'Envoyé qu'elle leur paroissoit juste & convenable à l'une & à l'autre Couronne, & qu'ils y donnoient les mains tres-volontiers. Cependant pour sauver leur honneur aux yeux du public, & parer le reproche qu'ils devoient craindre d'avoir abandonné ou plûtôt trahi lâchement Frideric leur allié & proche parent de Ferdinand, ils convinrent entr'eux, qu'avant que de faire éclore leur dessein, ils répandroient dans le monde une espece de manifeste, pour justifier le droit que les Rois de France, d'une

part, & les Rois Catholiques de l'autre avoient au Royaume de Naples ; les premiers, en vertu de la cession que Charles d'Anjou Comte du Maine en avoit fait par son testament à Loüis XI. ainsi que je l'ay rapporté au commencement du second livre de cette histoire ; les Rois Catholiques, parce-qu'Alphonse d'Arragon avoit plûtôt conquis le Royaume de Naples au prix du sang & des biens de ses sujets, qu'il ne l'avoit reçû de la grace & de la faveur de la Reine Jeanne ; que Jeanne en luy offrant cette Couronne, n'avoit fait proprement que luy permettre de s'en assurer la possession par la voye des armes, & qu'ainsi Alphonse n'y étant parvenu que par le secours & aux dépens de l'Arragon, n'avoit pû justement se dispenser de l'unir à ses autres Royaumes hereditaires ; qu'à l'égard de la disposition qu'il en avoit faite comme d'un acquêt en faveur d'un fils naturel, elle devoit être censée nulle, les loix d'Arragon ausquelles il étoit assujetti, défendant tres expressément d'aliener le domaine Royal, ni totalement ni en partie, & excluant les batards de quelque rang qu'ils fussent de la succession de leurs peres, lorsqu'il se trouvoit de legitimes heritiers

en état de la recüeillir. C'est sur ce fondement du droit que la France & l'Espagne avoient au Royaume de Naples qu'ils établissoient le premier article de leur justification, que pour prevenir les guerres qu'allumeroit l'envie que l'une & l'autre Monarchie avoit de s'en saisir, & dont l'Italie victime de leur concurrence, se trouveroit cruellement déchirée, il valoit mieux terminer ce grand procez à l'amiable, & par un partage égal mettre les deux Couronnes d'accord. Un second article moins solide & peut-être moins vray que ce premier, mais neanmoins plus specieux, étoit, qu'ayant eu des avis certains que les Turcs avoient résolu au Divan de continuer la guerre qu'ils avoient commencée contre les Venitiens avec tant de succès, & ensuite de se rendre maîtres de toute l'Italie, il étoit impossible de la garentir de cette calamité, à moins que la France & l'Espagne n'unissent toutes leurs forces de terre & de mer pour les opposer à celles des Infideles ; Que cela supposé il leur falloit un païs proche l'Etat de Venise qui pût fournir à la subsistance du grand nombre de troupes qu'ils y envoyeroient, & qui eût assez de ports pour contenir & pour

mettre en ſeureté les flottes de l'une & de l'autre nation, & que n'y ayant que le Royaume de Naples où ces deux choſes puſſent ſe trouver, c'étoit à quoy il falloit s'en tenir. Une precaution qui leur parut tres-neceſſaire pour parvenir à leur fin, fut de tenir ce traité fort ſecret, juſqu'à ce que les troupes Françoiſes euſſent traverſé l'Etat Eccleſiaſtique pour entrer dans celuy de Naples. Ainſi l'infortuné Frideric s'aſſurant ſur le ſecours d'un parent & d'un ami qui alloit luy tomber ſur les bras, trouva dans la perſonne de cet ami & de ce parent, un ennemi plus dangereux & plus à craindre encore pour luy que le François. Car il eſt vray que ce dernier ne ſongeoit alors qu'à s'emparer de ſon partage, & qu'on en pouvoit eſperer quelque compoſition, au lieu que l'Eſpagnol méditoit dans ſon ame d'envahir le tout à l'excluſion des François & de Frideric. C'étoit en effet le deſſein caché de Ferdinand, comme la ſuite de cette hiſtoire le découvrira. Les François le trouvant ſi facile à ſe détacher de Frideric, dont toutefois il luy étoit tres-important de preferer les interêts aux leurs, & à conſentir qu'ils s'établiſſent avec luy en Italie ; voyant

d'ailleurs qu'il luy seroit bien plus aisé qu'à eux de s'y maintenir, non seulement parcequ'il étoit maître de la Sicile & de la mer, mais encore à cause qu'il y avoit moins d'antipathie entre les Espagnols & les Italiens, qu'entre les Italiens & les François, devoient être en garde contre luy, & je ne sçay s'il ne leur fut pas plus honteux encore que préjudiciable d'être ainsi les dupes de sa dissimulation & de son artifice.

Pendant que ces affaires se tramoient sourdement, Consalve croyant n'avoir été rappellé en Sicile que pour soutenir Frideric contre les François, se disposoit à passer en Italie aussi-tôt que Frideric le manderoit, les premiers ordres qu'il avoit reçûs de la Cour d'Espagne, étoient de luy obéïr & de porter ses armes où ce Prince jugeroit à propos de les employer pour sa défense. Le retour de l'Evêque d'Alby en France, & la réponse favorable qu'il avoit rapportée, avoient fait hâter la marche des troupes de cette nation, commandées par Loüis d'Armagnac Duc de Nemours, qui avoit sous luy pour Lieutenant General & pour conseil, le Maréchal d'Aubigny. Cette armée avoit déja franchi l'Apennin, & la ville de Florence pour

s'exempter d'être pillée & saccagée, luy ayant donné passage, elle étoit sur le point d'entrer dans l'Etat Ecclesiastique. Ce fut donc alors qu'il fallut tirer le rideau & mettre au jour le secret accord fait entre les deux Rois. Les Ambassadeurs de France & d'Espagne qui étoient à Rome, allerent trouver le Pape pour luy communiquer ce traité, & le presser d'en ratifier les articles sans y rien changer. Et comme leurs maîtres en prenant possession du Royaume de Naples, devenoient feudataires du saint Siege & par consequent obligez d'en prendre leur investiture, ces Ministres pour l'obtenir, parlerent avec une hauteur qui ne laissoit point de lieu à un refus ni à un retardement, menaçant de tourner contre l'Etat Ecclesiastique les forces destinées à la ruine de Frideric, si on ne les satisfaisoit sur le champ. Le Pape aussi troublé de la proposition qu'on luy faisoit, que s'il eût couru le même risque que Frideric, demanda trois jours pour déliberer. On ne luy accorda que trois heures, pendant lesquelles les investitures furent expediées, & dans les mêmes termes précisément qu'elles avoient été dictées par les Ambassadeurs. Frideric au pre-

mier bruit de l'approche des François s'étoit avancé jusqu'à Saint-Germain, où avec une armée aussi nombreuse que celle de ses ennemis, & outre cela postée avantageusement & bien retranchée ; il étoit fort en état de leur disputer le passage. Et parceque la flotte que la France faisoit équiper à Genes sous les ordres de Philippe de Ravestein, n'étoit pas moins remplie de soldats que de matelots, & qu'il y avoir danger qu'elle ne fît une descente & de grands progrès dans la Poüille & dans la Calabre, pendant que toutes les forces Napolitaines seroient occupées à défendre le pas de Saint Germain, il avoit envoyé prier Consalve d'entrer dans ces Provinces pour luy en assurer la possession, & ordre à tous les Gouverneurs des places & à tous ses sujets, de luy obéïr comme à luy-même. Mais Consalve venant d'apprendre le changement des affaires, & que l'intention de Ferdinand étoit qu'il se rendît maître en son nom de la Calabre & de la Poüille, il ne luy étoit plus permis d'écouter Frideric. On ne peut dire combien son cœur en souffrit, & le cruel chagrin qu'il eut de se voir contraint de regarder & de traiter comme ennemi, un Prince qu'il se rejoüissoit

rejoüissoit de défendre contre ses aggresseurs, ne songeant qu'à cimenter par de nouveaux services l'union qui étoit entr'eux. Consalve avoit rétabli & affermi Frideric sur le trône de Naples ; Frideric avoit comblé Consalve d'honneurs & de bien-faits ; ils étoient reciproquement pleins d'estime & de reconnoissance l'un pour l'autre. Des nœuds si étroits pouvoient-ils se rompre sans une extrême douleur ? Cependant c'étoit où il en falloit venir. Consalve s'y voyoit obligé & comme entraîné par des ordres exprès de Ferdinand, & il n'y avoit point à balancer entre la fidelité qu'il devoit à son maître & le plaisir qu'il se seroit fait de servir son ami. Ce qu'il crut devoir à leur amitié & à son propre honneur avant que de luy déclarer la guerre fut de luy députer un Gentil-homme pour luy témoigner la vive douleur qu'il ressentoit de ce revers imprevû, & combien il en coutoit à son cœur d'être forcé de passer à son égard d'un contraire à l'autre. Et comme il le reconnoissoit pour son bienfaicteur par la genereuse donation qu'il luy avoit faite d'un domaine considerable dans l'Abruzze, son Envoyé avoit ordre de faire agréer à Frideric de reprendre les

Lettres patentes de cette donation qu'il luy renvoyoit, pour ne pas demeurer chargé d'un honteux opprobre d'ingratitude, si on le voyoit en même-temps & comblé de ses dons, & les armes à la main contre luy. Frideric touché de ce procedé, ne pouvoit se lasser de loüer la probité, la droiture & le bon cœur de Consalve. Mais loin d'acquiescer à sa priere, il fit dresser sur le champ de nouvelles expeditions, par lesquelles il confirmoit la donation qu'il luy avoit faite, & chargeant celuy qui luy étoit député de le prier de sa part de les recevoir, de luy déclarer qu'il vouloit toûjours être son ami, & que si la guerre qu'ils s'alloient faire mettoit entr'eux quelque contrarieté de parti & d'interêt, il ne falloit pas qu'elle desunît leurs cœurs.

Elle fut bientôt terminée cette guerre, & le découragement de Frideric autant que son malheur, ne luy permit pas de la soutenir long-temps. La déclaration commune de la France & de l'Espagne contre luy, rompit toutes ses mesures & le contraignit de quitter les retranchemens de Saint-Germain, où il eût été tres-difficile au Duc de Nemours & peut-être impossible de le forcer. Mais il craignit, que

s'il s'obstinoit à les garder, Consalve avec son armée n'avançât jusqu'à Naples, pour obliger cette Capitale de se soumettre à la domination Françoise, & que poussant ensuite jusqu'au poste de Saint-Germain, qui n'étoit fortifié que du côté de l'Etat Ecclesiastique, il ne l'emportât sans peine. Jugeant donc qu'il étoit plus expedient de l'abandonner au Duc de Nemours, il fit marcher devant luy son artillerie pendant la nuit & la suivit de fort prés. Et comme il avoit dessein de ne garder que trois places, Naples, Capoue & Averse, il divisa son armée en autant de parties. Prosper Colonne eut ordre de se jetter dans Naples avec la premiere; Fabrice son frere avec la seconde entra dans Capouë, & Frideric avec la troisiéme se posta dans Averse, pour être à portée de secourir celle de ces deux places qui seroit attaquée la premiere. Le Duc de Nemours qui avoit trouvé les retranchemens de Saint-Germain abandonnez, se rabbatit sur Montfortin, où Jules Colonne, cousin germain de Prosper & de Fabrice, s'étoit renfermé par ordre de Frideric avec une forte garnison. Il pouvoit y tenir six semaines, & donner le loisir aux Princes d'Italie d'envoyer à Fride-

ric les troupes qu'ils levoient en secret pour luy. Mais avant qu'on eût achevé d'investir la place, la tête luy tourna, & ayant apperçû un endroit où il ne paroissoit point encore de cavalerie Françoise, il ne songea plus qu'à s'éloigner de l'ennemi par une prompte évasion. Sa garnison plus troublée encore que luy de se voir sans Chef & en danger d'être forcée l'épée à la main, se rendit peu d'heures après, & à cette seule condition, qu'on luy laisseroit la vie & la liberté. Fabrice Colonne qui avoit detesté hautement la lâcheté de son cousin, de s'être retiré si honteusement de Montfortin, crut qu'il y alloit de son honneur de la condamner encore plus fortement par son exemple que par ses paroles. Il se moqua de toutes les sommations & de toutes les menaces qu'on luy fit, vit sans s'étonner foudroyer sa place avec la plus terrible artillerie & la mieux servie qu'on eût encore vûë dans tout le païs, soutint courageusement divers assauts, avec grande perte de son côté, mais toûjours plus considerable du côté des assiegeans, ferma long-temps l'oreille à tous les cris de la garnison & de la bourgeoisie qui demandoient à capituler; mais enfin contraint de le faire par

les pressantes instances & par les menaces des assiegez, pendant qu'il est en pourparler avec Cajazze son ami, qui commandoit une compagnie de cent lances dans l'armée Françoise, un bataillon d'infanterie Gasconne s'étant approché de la plus grande bréche & soutenu par les Suisses qui servoient la France, monte courageusement à l'assaut, penetre dans la ville avec autant d'ordre que de hardiesse, & s'en étant emparé, fait main basse impitoyablement sur tous ceux qui se trouvent armez, sans vouloir accorder de quartier à pas un d'eux, en represailles de la cruauté avec laquelle la bourgeoisie de cette ville avoit traité la garnison Françoise du temps de Charles VIII. s'étant soulevée contre elle avec furie, & l'ayant fait passer toute entiere au fil de l'épée. Il n'y eut que Fabrice Gouverneur de la place d'épargné, & encore ne racheta-t-il sa vie qu'aux dépens de sa liberté. Frideric consterné de ce triste accident, & craignant d'être enlevé dans Averse, se sauva à Naples, dont les habitans n'eurent ni plus d'égard ni plus de respect pour luy qu'ils n'en avoient eu pour Ferdinand son predecesseur. Ils députerent à son insçû au Duc de Nemours, sous pre-

texte de prevenir le ſac de leur ville par un traitement pareil à celle de Capouë. Le Duc leur paſſa tous les articles de leur compoſition ſans y rien changer, & à ce prix les portes de la ville luy furent ouvertes. Frideric ſe ſauva dans le château neuf, où le Maréchal d'Aubigny qui l'avoit connu lorſqu'ils ſervoient enſemble ſous Loüis XI. luy rendit une viſite. Dans l'entretien qu'ils eurent enſemble, Aubigny l'attaqua par de preſſantes raiſons de neceſſité & d'interêt, luy repreſentant que ſes affaires étoient ſans reſſource & tout-à-fait déplorées; qu'il y avoit auſſi peu d'apparence qu'il dût jamais recouvrer ſon Royaume, qu'il luy étoit impoſſible de tenir dans les châteaux de Naples contre l'effort de ſes ennemis; qu'en quelques païs qu'il pût ſe retirer, il y ſeroit à charge & peut être aſſez mal reçû; que la France qui luy tendoit les bras, étoit ſeule capable de luy faire un établiſſement où il pourroit vivre dans un éclat conforme à ſa dignité; qu'il étoit chargé de la part de ſon maître le Roy Trés-Chrêtien, de luy offrir le Duché d'Anjou, & outre cela une penſion de trente mille écus; qu'il ſçavoit bien luy-même que c'étoit à peu prés ce qu'il

tiroit par an du Royaume de Naples, & que s'il n'avoit pas l'agrément de regner dans le lieu de son azyle, il pouvoit s'assurer que du moins il y seroit toûjours traité & honoré comme Roy. Il renvoya le Maréchal, en luy promettant qu'il penseroit aux propositions qu'il venoit de luy faire, & trois jours après luy manda de le venir retrouver. C'étoit pour conclure & signer un traité conformément aux offres qu'Aubigny luy avoit faites par ordre du Roy Loüis, & de son côté à condition que dans six jours il feroit livrer aux François toutes les places qui devoient leur revenir, & passeroit en France pour se mettre en possession de l'établissement, & recevoir la pension qu'on luy destinoit. Les articles du traité s'executerent de part & d'autre au terme prescrit, & avec une égale fidelité. Frideric se retira en France, où trois ans après il mourut à Tours d'une fiévre quartre. Prince tres à plaindre de son malheur, mais moins cependant que s'il n'en eût pas été la principale cause, s'étant fait plus de tort luy-même qu'il n'en avoit reçû & n'en pouvoit jamais recevoir de ses ennemis. Ce fut un coup terrible pour luy de se voir immolé à l'ambi-

tion & aux interêts de Ferdinand, & qu'un Prince à qui le sang, l'alliance, la probité & l'honneur étoient autant de justes & de fortes raisons de le maintenir sur le trône, se joignît à ses ennemis & conjurât sa perte avec eux pour profiter des debris & s'élever sur les ruines de sa fortune. Tout autre que luy à la verité eût été surpris & consterné d'un tel revers. Mais aussi dans les conjonctures où il se trouvoit, bien d'autres que luy qui auroient eu plus de fermeté & de grandeur d'ame, auroient sçû prendre un parti plus genereux & plus digne de son sang. Quand il quitta la partie si facilement & je puis dire avec foiblesse & lâcheté, il étoit encore maître non seulement des deux châteaux de Naples, mais des villes de Tarente & de Manfredonia, deux des meilleurs places de son païs, où il avoit jetté de grosses garnisons, & outre cela de l'île d'Ischia. Il avoit une bonne flotte avec laquelle il pouvoit se retirer dans cette île, s'il ne se croyoit pas en seureté dans Naples, & attendre que les troupes que divers Princes d'Italie luy destinoient se fussent jointes aux siennes, ou du moins que l'armée Imperiale, pour laquelle ils avoient envoyé de

grosses sommes à l'Empereur, fût entrée dans le Milanez. Les forteresses de Naples & celles d'Ischia étoient si bien munies, que les François ne pouvoient ni les prendre que par famine, ni les réduire à cette extrêmité en moins d'un an. Avant qu'ils en vinssent à bout, se pouvoit-il faire qu'il n'y eût quelque trouble & quelque division entr'eux & les Espagnols, dont il pourroit tirer quelque avantage considerable ? Au pis aller & quoyqu'il luy en dût coûter, n'étoit-il pas de la magnanimité d'un Roy de ne descendre du trône que pour le tombeau, & ignoroit-il, ou avoit-il oublié ce qu'on rapporte d'une grande Princesse, lorsque pour relever le cœur de l'Empereur son époux, qui étoit sur le point d'abdiquer l'Empire plûtôt que d'essuyer une forte conjuration formée contre luy & où il craignoit de perir, elle luy déclara, que pour elle en particulier, la derniere heure de son regne seroit la derniere de sa vie, ne pouvant s'ôter de l'esprit ce qu'elle avoit appris d'un ancien, que le plus beau drap mortuaire de ceux qui ont regné, est la Royauté. Peut-être Frideric avoit-il pensé tout cela, & que ces pensées eussent porté dans son cœur

Theodore à Justinien, *præclarum linteum sepulchrale, regnum.*

une résolution plus courageuse, si le trouble & la surprise de se voir attaqué de tous côtez luy en eussent laissé la liberté. Mais il fit voir par son exèmplece qui n'est que trop commun parmi les hommes, que rien n'est plus capable de leur démonter la tête qu'une grande adversité.

Quant à Consalve qui avoit déja passé le détroit & étoit entré dans la Calabre, pour s'emparer des places & de tout le païs qui étoit cedé à son maître par le traité de partage, il ne trouvoit nulle opposition à l'execution de son dessein. Toutes les villes, tant de la Calabre que de la Poüille, se rendoient à la premiere sommation, & paroissoient même le faire avec joye, soit par estime & par affection pour sa personne, soit qu'elles fussent persuadées qu'a l'abri de la puissance d'Espagne, elles seroient en repos & en seureté, & qu'il ne prendroit jamais envie aux François de les attaquer tant qu'ils les verroient sous la protection de cette puissante Monarchie. Consalve qui en jugeoit mieux & avec plus de connoissance de cause, croyoit au contraire, qu'on ne pouvoit trop se défier de l'inquietude & de la vivacité des François; & soit qu'il eût décou-

vert par sa penetration, ou qu'il eût appris par une confidence secrete de Ferdinand, que le dessein de ce Prince étoit de chasser les François du Royaume de Naples, & de s'en rendre unique possesseur, son principal soin étoit de gagner tous les grands Seigneurs du païs & de les attacher par ses bienfaits au service de son maître. Les premiers à qui il s'adressa furent ceux de la maison de Saint-Severin, qu'il rétablit dans tous les domaines dont Frideric les avoit dépoüillez, comme ennemis de son parti & trop attachez à celuy de la France. Pour ce qui est des Colonnes, noblesse si illustre & si ancienne, & l'une des plus distinguées de Rome, il les prevint par toutes sortes de graces & de faveurs, & leur donna à chacun le commandement de l'un des meilleurs corps de ses troupes. A Fabrice le premier, lequel ayant été fait prisonnier de guerre par les François à la prise de Capouë, s'étoit tiré de leurs mains par une grosse rançon qu'il leur avoit payée ; ensuite à Prosper frere de Fabrice, qui étoit venu comme luy offrir son service à Consalve, après avoir tenté vainement & par toutes les raisons que son esprit pouvoit luy fournir de détourner Frideric à qui

il s'étoit attaché, de se retirer en France; enfin à Jean frere du Cardinal Prosper,& cousin des deux autres Colonnes. La conduite que Consalve avoit tenuë avec ces Seigneurs pour les attirer à son parti, ne luy réüssit pas moins avec la Noblesse du second rang. Tous étoient bien reçûs & placez incontinent comme il convenoit à leur naissance & à leurs services. Il ne s'étudioit qu'à gagner leurs cœurs, étant bien persuadé que qui a les cœurs des Grands & des Nobles, dispose à son gré de tous les peuples, qui suivent toûjours l'impression que leur donnent ces premiers, comme les corps celestes les plus élevez & les plus proches de l'Empyrée donnent le mouvement aux inferieurs, en quoy consiste cette constante harmonie que nous y admirons.

Les villes de Manfredonia & de Tarente, qui reconnoissoient encore Frideric pour leur maître, & où ce Prince avoit, comme j'ay dit, laissé de fortes garnisons, ne se trouverent pas également disposées à se soumettre à la puissance d'Espagne, & ce n'étoit que par les armes qu'on pouvoit les y contraindre. Les François qui n'ignoroient pas de quelle importance elles

ſeroient pour affermir l'autorité de leur Roy en Italie, ne ceſſoient de les ſolliciter par de ſecretes pratiques de ſe ranger du côté du plus fort, qu'ils pretendoient être le leur. Ils avoient écrit à Gevarre Comte de Potentianne qui commandoit dans Tarente, & à Leonard commandeur de Rhodes & gouverneur du jeune Duc de Calabre, fils aîné du Roy Ferdinand, pour leur repreſenter de quel interêt il étoit pour eux de s'attacher à la France plûtôt qu'à l'Eſpagne, qui avoit abandonné Frideric & ſacrifié la fortune de ce Prince à l'agrandiſſement de ſon propre Etat. Yves d'Alegre, homme valeureux, entreprenant, & l'un des meilleurs officiers que la France eût alors en Italie, pour reconnoître le terrein de plus près, & ſonder les diſpoſitions de ceux qui étoient maîtres de la place, avoit demandé inſtamment, qu'il luy fût permis d'y entrer, pour s'acquiter d'un vœu qu'il avoit fait à ſaint Catalde, qui eſt en grande veneration à Tarente, & regardé comme l'Ange tutelaire du païs, voulant, diſoit-il, faire ſes prieres & ſes offrandes à ce grand Saint aux pieds de ſes autels, pour avoir recouvré la ſanté par ſon interceſſion. On ne ſe don-

noit pas de moindres mouvemens pour Manfredonia, & on avoit fait sous main de grandes offres & de grandes promesses au Gouverneur, s'il pouvoit déterminer la garnison & les habitans à prendre le parti de la France. Consalve bien instruit de toutes ses sourdes menées, comprit aisement combien il seroit dangereux de temporiser, & que pour faire perdre aux François l'envie de joindre ces places à leur partage, il falloit incessamment les mettre sous la domination de l'Espagne. Il commença par Manfredonia; plus avancée que Tarente vers Naples, se flatant que quand il l'auroit emportée de vive force, Tarente intimidée par cet exemple, se rendroit sans resistance. Il y fit conduire toute la grosse artillerie qu'il avoit trouvée dans la Sicile, & qui suivoit son armée, donna ordre qu'on la batît sans relâche, ruina en fort peu de temps plus de la moitié des murs & des remparts, & fatigua tellement les assiegez, qu'ils n'eurent ni la force ni le courage de les reparer. Il ne s'agissoit plus que d'en venir à un assaut, que les assiegez craignoient comme leur perte certaine, & que Consalve ne pouvoit se resoudre à donner, parcequ'il vouloit

ménager ſes troupes. Il ſuſpendit ſes attaques pendant quelques heures, ſomma les aſſiegez de ſe rendre plûtôt que de s'expoſer au danger d'être emportez l'épée à la main, leur fit voir combien il leur ſeroit impoſſible de s'en garentir, & où ils en ſeroient reduits ſi ce malheur leur arrivoit, leur offrit des conditions auſſi avantageuſes qu'à une premiere ſommation, & comme ſi on en eût encore été à tirer le premier coup de canon contre leur place. Les aſſiegez touchez d'un procedé ſi genereux autant que de la crainte du peril dont ils étoient menacez, accepterent les conditions & ſe rendirent. L'une des principales étoit, que la garniſon qui défendoit la place ſe joindroit à l'armée de Conſalve & marcheroit ſous les enſeignes d'Eſpagne au ſiege de Tarente. Elle tint la parole qu'elle avoit donnée, & avec ce renfort Conſalve alla ſe preſenter devant Tarente.

Cette ville eſt extrêmement bien ſituée, étant ſeparée du continent ſur lequel elle étoit autrefois, & environnée de la mer de tous côtez. Ce fut Alphonſe le jeune qui la détacha de la terre ferme, lorſque les Turcs eurent pris Otrante & qu'on craignoit

avec raison qu'ils n'entreprissent ensuite de se rendre maîtres de Tarente, à cause de la commodité de son port. Par cette nouvelle disposition, c'est comme un île où on ne peut entrer que par deux ponts, dont l'un est à l'Orient & l'autre à l'Occident, & ces ponts à l'extrêmité qui aboutit à la ville, soutenus de deux forteresses qui rendent l'attaque de la place tres-difficile, & par elles-mêmes & par le petit bras de mer qui la separe du continent. Du côté de la pleine mer elle est à couvert de tout danger, à cause d'une chaîne de rochers & d'écüeils qui la rendent presque inaccessible. Outre cette situation aussi avantageuse que je viens de la representer, il y avoit dans la ville une garnison de six mille hommes de troupes reglées, & Consalve n'en avoit que douze mille dans son armée. Toutes les bouches inutiles en avoient été tirées, & Frideric avoit eu soin d'y faire transporter ce qu'il y avoit de vivres & de munitions dans les châteaux de Naples & dans la forteresse d'Ischia. Et comme la garnison ne pouvoit loger toute entiere dans la ville, sans en être fort incommodée, le Gouverneur avoit fait retrancher & border de canons un grand terrein

qui se trouvoit entre le port & le plus avancé des fauxbourgs, & donné ordre qu'on y fît camper une bonne partie de ses troupes. Il falloit necessairement forcer ces retranchemens pour pouvoir approcher du corps de la place, & c'est ce que Consalve ne pouvoit faire qu'il ne luy en coutât plus de la moitié de son infanterie. Voyant donc toutes ces difficultez qui luy paroissoient presque insurmontables, le parti qu'il crut le plus seur fut de tenir la place bloquée, & de la prendre par famine. Il avoit assez de troupes pour la fermer du côté de la terre & la serrer de si près que rien n'y pût entrer ni en sortir. Il tenoit la mer avec une grosse flotte, composée de vaisseaux Siciliens & Arragonnois, qui ne cessoient de croiser à la hauteur de Tarente, & luy ôtoient toute esperance de secours comme du côté de la terre. C'étoit là le vray moyen de la reduire, mais l'entreprise demandoit du temps, & il pouvoit survenir quelque accident qui auroit obligé Consalve de l'abandonner. Heureusement pour luy toutes ses craintes furent dissipées par la disposition où se trouvoient les assiegez & par les propositions qui luy furent faites de leur part.

Frideric en quittant l'Italie pour se retirer en France, avoit emmené avec luy tous ses enfans, à l'exception du Duc de Calabre, appellé Ferdinand. La raison qu'il avoit euë de le laisser en Italie, c'est afin que s'il survenoit quelque revolution & quelque heureux retour à ses affaires, ce jeune Prince se trouvât à portée d'être remis sur le trône. La précaution du pere n'étoit pas trop chimerique, à cause de l'attachement & de l'affection que tout le parti Arragonnois témoignoit avoir pour le fils. Il n'avoit encore que douze ans, & outre qu'il étoit bien fait & d'une rare beauté, on le trouvoit dès lors si formé, l'esprit si ouvert & le cœur si grand, qu'il n'y avoit point dans toute l'Europe d'enfant de son rang qui donnât de plus belles esperances. On avoit conseillé à Frideric de l'envoyer à Venise, mais il crut qu'il seroit plus en seureté à Tarente, qu'il croyoit pouvoir tenir une année entiere, si elle étoit assiegée, & que pendant cet intervalle de temps, il étoit difficile qu'il n'arrivât quelque évenement qui mettroit les affaires d'Italie dans une autre situation. Le gouverneur qu'il luy avoit laissé, charmé des bonnes qualitez de son pupille,

& voyant de quelle ressource il pouvoit être pour relever en Italie la maison des Princes Arragonnois, n'avoit de soin & d'attention que pour le conserver. Et craignant qu'il n'en mesavint parmi les dangers inévitables d'un si long siege, il s'en ouvrit au Comte de Potentianne, & luy déclara quelle étoit sur cela sa peine & ses pensées. Le Comte ne put disconvenir qu'il n'y eût beaucoup à apprehender pour ce jeune Prince, & que le plus pressant de leurs devoirs étoit de pourvoir à sa seureté. Ensuite Leonard luy proposa ce qui luy étoit venu dans l'esprit, & qui luy paroissoit être le meilleur moyen de se délivrer de toute inquietude. C'étoit de faire sonder Consalve, pour sçavoir s'il voudroit consentir, qu'il y eût suspension d'armes pendant six mois, avec parole que ce terme expiré la place luy seroit livrée, & que pour caution & seureté entiere, de la bonne foy des assiegez, on luy donneroit sur l'heure des ôtages. Consalve fut si surpris de cette proposition, qu'à peine peut-il dissimuler son étonnement à celuy qu'on luy avoit député pour la faire : Non qu'elle ne luy fût tres-agréable & tres-avantageuse, par rapport à l'état de ses af-

faires. Il avoit avec luy tout ce que l'Espagne pouvoit alors luy envoyer de troupes, & l'offre qu'on luy faisoit luy en assuroit la conservation. Il sçavoit certainement, sur le rapport de ses espions & de ses ingenieurs, qu'il ne luy faudroit pas moins d'une année pour se rendre maître de la place, & ce terme se trouvoit racourci de moitié. Il manquoit de poudre & de boulets pour battre Tarente, & on luy épargnoit non seulement la peine d'en faire venir, mais encore le danger qu'il y auroit à en dégarnir les autres places qui appartenoient à son maître. Tant d'inconveniens évitez ne pouvoient pas manquer de luy donner bien de la joye, mais il étoit de sa politique de ne la pas laisser éclater, de peur de découvrir aux ennemis l'embarras d'où ils le tiroient. Jugeant donc qu'il falloit faire bonne mine & ne paroître accepter qu'avec peine les conditions qu'on luy offroit, il forma une difficulté sur la longueur du temps, voulant qu'on l'abregeât d'un tiers, & que de six mois on le reduisît à quatre. Mais en recompense, afin d'adoucir ce que ce changement pouvoit avoir d'amer & de fâcheux pour les ennemis, il ajoûta qu'à cela près il les laissoit

maîtres absolus de la capitulation; qu'à l'heure même que leur député seroit rentré dans Tarente, ils pouvoient en dresser tous les articles à leur volonté, & que luy de son côté les signeroit sur le champ tels qu'ils les auroient envoyez. Cette diminution de deux mois à la tréve qu'on demandoit, ne laissa pas de donner à penser au Comte & au Commandeur. Ils avoient dans l'esprit, qu'avant que les six mois fussent écoulez les Espagnols seroient contraints de lever le siege; ou parceque les choses necessaires pour le continuer leur manqueroient, ou par la rupture de la paix & de la bonne intelligence qui étoit entr'eux & les François, & qu'ils présumoient ne devoir pas durer long-temps. D'un autre côté comparant le peu d'avantage qui reviendroit à Frideric de retenir soixante jours de plus l'unique place qui luy restoit, avec la joye qu'il auroit de la conservation du Duc de Calabre, & de la révolution qui pouvoit se faire en sa faveur, ils trouverent qu'il n'y avoit point à balancer entre ces deux partis, & que le second devoit l'emporter hautement sur le premier. Ils travaillerent donc avec une extrême attention à dresser les articles

du traité, prenant garde particulierement de ne rien oublier de tout ce qui regardoit la ſeureté du Prince, & ſpecifiant pluſieurs fois, qu'il leur ſeroit libre de le tranſporter en tel lieu qu'il leur plairoit pour y fixer ſa demeure. Non contens de cela, pour rendre le traité plus authentique & plus inviolable, ils s'aviſerent d'un expedient fort extraordinaire, & preſque ſans exemple juſques-là, qui fut, que Conſalve entendroit la Meſſe avec eux & jureroit ſur le Corps & le Sang de Jeſus-Chriſt, d'obſerver ce traité à la lettre & ſans y apporter le moindre changement. Conſalve approuva ce ſerment, & voulut que tous les Officiers du premier rang, tant du côté des aſſiegeans, que du côté de aſſiegez, en fuſſent témoins. On dreſſa un autel dans un lieu également diſtant de l'armée & de la ville. La Meſſe y fut celebrée par un Evêque, qui immediatement avant la Communion, fit approcher Conſalve d'un côté & les deux Gouverneurs de l'autre. Ils mirent tous trois enſemble les mains ſur le pain & ſur le vin conſacrez, jurerent par le divin Sacrement qui leur étoit preſent, d'accomplir tous les articles de l'accord fait entr'eux, ſe dé-

voüant à la vengeance de Dieu & à toutes les peines de l'enfer, s'il leur arrivoit d'y contrevenir. La Messe étant finie, les ôtages furent livrez de part & d'autre, & rien ne se fit durant les quatre mois suivans qui pût donner la moindre atteinte au traité.

Cependant Consalve ayant l'œil à toutes les occasions qui se presentoient d'augmenter sa réputation & de s'attirer l'estime des Italiens & des François, profita de celle que la fortune luy offrit de faire éclater sa generosité & sa magnificence. Philippe de Ravestin qui commandoit une flotte Françoise, étant parti de l'île de Metelin, autrefois Lesbos, avoit été jetté sur les côtes de la Calabre, par une des plus violentes tempêtes qu'on puisse jamais essuyer. Une partie de ses vaisseaux avoient été submergez, plusieurs autres écartez & dissipez, l'Amiral même qu'il montoit, poussé par un coup de vent impetueux contre les écüeils de l'île de Cythere, appellée aujourd'huy Cerigo, s'étant entrouvert & faisant eau de tous côtez il avoit fallu l'abandonner, & ce n'étoit qu'avec un extrême danger que Ravestin & plusieurs Officiers de distinction qui étoient sur le même bord, s'en étoient

tirez. Consalve ayant sçû son arrivée & l'état pitoyable où se trouvoit ce General après un si triste accident, consterné de la grande perte qu'il venoit de faire, abbatu & presque mourant d'une langueur d'estomach, caussée par l'agitation extraordinaire de la mer, ce qui luy restoit de sa flotte délabré & dénué de toute provision, luy envoya sur l'heure tous les secours qui luy étoient necessaires pour subvenir à ses besoins, à quoy il joignit de grands presens pour le consoler de son malheur. Toutes sortes de vivres & de rafraîchissemens, des habits d'une riche étoffe, fourrée de peaux ou de marthes zibellines, ou de loups cerviers, des lits de soye, des housses, des tapis, quantité de vaisselle d'argent, plusieurs chevaux de prix & tous superbement enharnachez ; & de tout cela autant qu'il en falloit à Ravestein, non pas précisément pour ses propres usages, mais pour en faire part liberalement à tous les Officiers de ses troupes. Ce qui les surprit tellement, qu'ils ne purent s'empêcher de dire hautement, que Consalve joignant à toutes les vertus d'un grand Capitaine tant de noblesse & de grandeur d'ame, meritoit de posseder en propre le Royaume

Royaume qui étoit le sujet de la guerre & comme la proye de deux grands Rois. Ils ne furent pas les seuls qui luy rendirent ce témoignage. Divers autres nations, peuples & noblesse, charmées de son rare mérite, en penserent & s'en expliquerent comme ces François, ne voyant pas le danger qu'il y avoit, qu'on ne le soupçonnât de prendre les mêmes sentimens & d'aspirer secretement à un rang dont tout le monde le jugeoit digne. C'est en effet ce qui arriva peu d'années après, comme on le verra par la suite de cette histoire. Ravestein qui n'entendoit retentir à ses oreilles que les loüanges de Consalve & particulierement de sa liberalité, avoüa que ni par cet endroit, ni par l'art & l'experience de la guerre, il ne pouvoit se comparer à luy, & qu'il le reconnoissoit en tout pour son maître. Il est vray, que soit pour être moins habile que luy, soit manque de bonheur, il venoit d'échoüer dans une entreprise où il ne s'étoit engagé que par émulation de la gloire de Consalve. Celuy-cy par un coup d'éclat avoit enlevé Cephalonie aux Turcs. Ravestein envoyé comme luy avec une puissante flotte au secours des Venitiens, s'étoit

proposé de reconquerir Metelin : projet d'autant plus digne d'un fameux General comme luy, que cette conquête auroit égalé ou même surpassé la gloire de celle de Consalve, l'île & la ville de Metelin étant plus considerables & plus importantes aux Venitiens que Cephalonie. Il attaqua donc Metelin, peut-être avec autant de courage & de résolution que Consalve Cephalonie, mais il s'en fallut bien que ce fût avec le même succès. Déja son canon avoit jetté par terre les murailles de la ville, & il se disposoit à livrer un assaut general, lorsque toute la garnison Turque fondant sur luy par une sortie, aussi imprevûë que vive & impetueuse, rompit & mit en fuite toutes les troupes qu'il avoit débarquées, & les contraignit de regagner à toutes jambes leurs vaisseaux, sans avoir pû sauver ni leurs équipages ni leur artillerie. S'étant rembarqué avec ses troupes après cette disgrace, & ayant pris sa route par l'Archipel, c'est là qu'il fut batu de la tempête dont j'ay parlé, & qui causa la ruine entiere de sa flotte.

Autant que la liberalité de Consalve avoit été agréable & utile aux François, autant déplût-elle aux Espagnols qui

étoient ſans argent, & qui depuis long-temps n'avoient rien touché de leur paye ordinaire. Il y avoit déja plusieurs jours qu'ils en murmuroient entr'eux, mais ſourdement, & ſans que cela vint aux oreilles du General : le reſpect qu'ils avoient pour luy ne leur permettant pas de luy en porter leurs plaintes. Toutefois quand ils ſçûrent la ſomptuoſité, & comme ils diſoient, la profuſion des largeſſes qu'il faiſoit aux François, alors ils ne garderent plus de meſures, & crierent hautement contre le tort qu'on leur faiſoit, de retenir la paye de pluſieurs mois qui leur étoit dûë, pendant qu'on prodiguoit l'argent & les preſens à des étrangers. Cela alla ſi loin, qu'un nombre conſiderable d'entr'eux, pouſſez par un violent mouvement d'indignation & de dépit, prirent les armes & vinrent comme en ordre de bataille ſe preſenter à Conſalve, & luy demander qu'il les ſatisfît ſur l'heure. Après luy avoir porté cette parole, un des plus mutins l'ayant approché de plus près, tourna contre luy la pointe de ſa halebarde, avec des yeux pleins de fureur & en action de le percer. Conſalve ſans s'étonner, ſaiſit de ſa main gauche l'arme du ſoldat, & af-

fectant un air guay & riant, comme si tout cela n'eût été qu'un jeu ; *prens garde*, luy dit-il, *camarade, qu'en voulant badiner avec cette arme, tu ne me blesses.* Un autre, nommé Ischias, capitaine d'une compagnie de cent hommes, poussa l'outrage plus loin. Consalve n'avoit point d'autre enfant, qu'une fille, qui avoit tant de tendresse pour luy, & luy réciproquement pour elle, qu'ils ne pouvoient se separer ; ensorte qu'elle se trouvoit toûjours avec luy, & même dans ses expeditions de guerre. Ayant donc témoigné à ses troupes le chagrin qu'il avoit de voir leur paye si retardée & de manquer d'argent. *Hé bien*, répondit cet Officier, avec autant de brutalité que d'insolence, *si tu manque d'argent, trafique de ta fille, & tu auras de quoy nous payer.* Ces paroles ayant été prononcées parmi les clameurs de plusieurs autres soldats, Consalve feignit de ne les avoir point entenduës & ne songea sur l'heure qu'à adoucir les esprits, les assurant & leur réïterant plusieurs fois, qu'il attendoit de jour à autre des remises considerables d'Espagne, & que dans fort peu de temps il seroit en état de les contenter. Et comme il avoit bien remarqué l'Offi-

tier qui avoit joint l'effronterie à la rebellion, & que ce double crime luy parut digne de mort, la nuit suivante l'ayant fait arrêter & exécuter sur le champ, il le fit ensuite attacher à une fenêtre, où le jour venu il se trouva exposé en vûë à toute l'armée. Cet exemple de severité retint tous les autres mutins dans leur devoir & raffermit l'autorité du General, que la sedition avoit un peu ébranlée. Cependant les plaintes des mécontens ne cessoient point, & dans tous les quartiers du camp, ce n'étoient que menaces de deserter & de se jetter dans quelque autre parti où ils pourroient esperer d'être payez de leur service. L'occasion ne pouvoit être ni plus favorable pour eux ni plus pernicieuse à Consalve. Le Duc de Valentinois qui ne pretendoit pas moins que de s'emparer du Bolonois, du Duché d'Urbin, de la Toscane, & generalement de toute l'étenduë de païs qui est entre le Po & l'Etat Ecclesiastique, n'oublioit rien pour fortifier son armée de toutes les vieilles troupes qu'il pouvoit rassembler sous ses enseignes, & particulierement des Espagnoles, leur promettant outre la paye ordinaire, de les enrichir du butin des villes dont il

avoit dessein de se rendre maître. Il avoit ses émissaires dans l'armée de Consalve ; & quoyque les Espagnols accoûtumez à faire la guerre noblement & pour le seul service de leur Prince, ne sçachent ce que c'est que de se loüer à d'autres puissances & mettre leur vie en commerce, suivant l'usage de quelques nations de l'Europe, il étoit fort à craindre que *plusieurs* d'entr'eux & même des corps entiers, ne prêtassent l'oreille aux propositions avantageuses qu'on leur faisoit de la part du Duc. La conjoncture étoit délicate & ne donnoit pas peu d'inquietude à Consalve. Son bonheur ordinaire l'en délivra par une avanture inesperée. Un navire de Genes faisant voile vers le Levant & richement chargé, étant entré dans le golfe de Tarente, fut d'abord investi par la flotte Espagnole, & ensuite, saisi par Puccio capitaine de galere, sous pretexte qu'il portoit du fer aux Turcs, dont ils se servoient contre les Princes Chrêtiens. On en confisqua toutes les marchandises, de la vente desquelles Consalve tira cent mille écus d'or. Avec ce secours ayant payé ses troupes, tout fut remis dans l'ordre, & les sollicitations du Duc de Valentinois n'âboutirent à

rien. La raiſon que rendoit Conſalve de ſa ſaiſie, paroiſſoit fort foible, & ſur les plaintes qu'on luy en fit, après luy avoir repreſenté que Genes étoit en paix avec l'Eſpagne, il répondit, qu'il avoit été forcé par la neceſſité ; que ſans ce ſecours il perdoit ſes troupes & ruinoit les affaires de ſon maître ; qu'un General d'armée ne devoit ſonger qu'à vaincre à quelque prix que ce fût, ſauf à luy, après la victoire remportée, à dédommager ceux qui avoient lieu de ſe plaindre, & à reparer les torts qu'ils avoient ſoufferts. La maxime étoit fort cavaliere ; mais bien qu'il y ait peu de Generaux qui vouluſſent s'en déclarer auſſi ouvertement que Conſalve, combien s'en trouve-t-il qui ne la prennent pour regle, perſuadez qu'il eſt des loix comme des Muſes, & que parmi le bruit des armes, les unes & les autres doivent ſe taire ?

Le reproche qu'on faiſoit à Conſalve d'avoir violé le droit des gens, en pillant le vaiſſeau de Genes, ne fut pas le plus fâcheux qu'il eut à eſſuyer. Après avoir ſigné les articles de la capitulation de Tarente, il avoit crû ne pouvoir ſe diſpenſer d'envoyer une copie de ce traité au Roy ſon maître.

Ferdinand l'ayant reçûë & communiquée à la Reine Isabelle, l'un & l'autre jugerent, que rien ne seroit plus contraire à leurs interêts, que de laisser passer le Duc de Calabre ou à Venise ou en France, qui étoient les seuls endroits où ils croyoient qu'on avoit dessein de le conduire. Comme ils avoient en vûë d'unir la Couronne de Naples à celle d'Espagne, & d'obliger une seconde fois les François de sortir de ce Royaume aussi-tôt qu'ils en auroient le pouvoir & l'occasion, il étoit de leur politique de s'assurer de la personne de ce jeune Prince : Car s'il se retiroit à Venise, se trouvant peu éloigné de Naples, & tous les Napolitains luy étant extrêmement affectionnez, il y avoit lieu de craindre, que par un soulevement general en sa faveur, ils ne tentassent de le remettre sur le trône ; Que s'il alloit joindre le Roy son pere, la France se voyant attaquée par l'Espagne au Royaume de Naples, ne manqueroit pas d'épouser les interêts de ces Princes, & de se réünir aux autres puissances de l'Italie pour les rétablir. En tous cas c'étoit un moyen seur de contenir Frideric & de l'empêcher de rien entreprendre contre l'Espagne, parce-

qu'ayant le fils aîné de ce Prince en son pouvoir, elle étoit maîtresse de sa vie & pouvoit déconcerter tous les desseins du pere, en le menaçant de faire mourir son fils. D'un autre côté rien n'étoit plus exprès & plus formel que la parole que Consalve avoit donnée, de luy permettre de se retirer où il voudroit, rien ne devoit être plus sacré, ayant juré sur le Corps & sur le Sang de Jesus-Christ qu'il l'observeroit inviolablement. Ferdinand & Isabelle avoient de la Religion, & comment violer un serment si saint & si religieux, si on ne leur faisoit voir clairement qu'il étoit nul par rapport à eux & ne les lioit point? Pour se tirer de cet embarras ils porterent l'affaire à leur conseil de conscience, où quelques habiles Jurisconsultes furent appellez, & après une longue discussion qu'on en fit, le resultat fut, premierement; que le bien de l'Etat exigeoit en effet, qu'on s'assurât de la personne du Duc de Calabre, & qu'on prévint toutes les suites dangereuses que pourroit avoir sa retraite; secondement, que l'affaire étant si grave & si importante, Consalve avoit outrepassé son pouvoir en la décidant de son chef, & en jurant qu'il seroit permis

Paul. Jov. in Vit. Consf. sub finem.

au Duc de Calabre de se retirer où il voudroit, comme si cela n'eût dépendu que de luy, & que du moins il n'eût pas été obligé d'ajoûter aux articles du traité cette clause essentielle, *sous le bon plaisir de leurs Majestez Catholiques*; en dernier lieu, que le serment anterieur que Consalve avoit fait à Ferdinand & à Isabelle en acceptant le Generalat, d'obéïr à tous leurs ordres, annulloit absolument celuy qu'il venoit de faire sur l'Eucharistie; & qu'ainsi de son côté il n'y avoit nulle obligation de le tenir, & du côté du Roy & de la Reine, plein droit au contraire de luy défendre de le faire. En vertu de cette décision, la difficulté qui arrêtoit Ferdinand & Isabelle étant levée, on le fit sçavoir à Consalve, avec ordre tres-exprès à luy d'arrêter le Duc de Calabre à sa sortie de Tarente, & de l'envoyer en Espagne. Et comme il devoit y avoir quatre mois entre le jour de la signature du traité & celuy de l'execution, ce temps se trouva plus que suffisant pour regler cette affaire en la maniere que je viens de l'exposer.

Consalve ne prévit que trop combien l'ordre qui luy étoit venu alloit le rendre odieux & decrediter sa parole;

mais il falloit necessairement ou s'y assujetir ou se rendre coupable de rebellion envers son Souverain, & ainsi après avoir balancé les raisons du pour & du contre, il conclut qu'il étoit de son devoir d'obéïr, quelque atteinte qu'en pût recevoir son honneur. Les assiegez comptant toûjours sur la fidelité d'un Espagnol, à sa parole & à son serment, furent tres-ponctuels de leur côté à sortir de Tarente au jour dont ils étoient convenus. On leur permit de se retirer où ils voudroient, & d'emporter avec eux tous leurs effets, Mais quand le Comte & le Commandeur amenerent le Duc sur le rivage pour l'embarquer & le conduire où ils avoient projetté de le faire, les Espagnols qui s'étoient déja rendus maîtres du port, contraignirent à coups de canon le vaisseau qu'il devoit monter de s'éloigner, en firent avancer plusieurs de leur flotte, & commanderent au Duc d'entrer dans celuy qui devoit le passer en Espagne, le menaçant des dernieres extremitez s'il refusoit d'obéïr. Le Comte & le Commandeur outrez de douleur & de desespoir, allerent trouver Consalve pour luy reprocher dans les termes les plus forts, que la violence de leurs passions pou-

voient leur suggerer, sa perfidie & son parjure. Luy qui avoit vû venir cet orage, ne s'en émut pas beaucoup, se contentant de leur exposer avec tout le flegme & toute la gravité de sa nation, les ordres qu'il avoit reçûs de la Cour, ausquels il s'étoit vû contraint bien malgré luy de se soumettre; que lorsqu'il avoit traité avec eux & juré sur la sainte Eucharistie, il étoit résolu de leur tenir parole, & qu'on ne pouvoit penser autrement de luy sans le regarder comme le plus execrable de tous les hommes; qu'il n'avoit signé la capitulation que comme General d'armée & non pas comme Plenipotentiaire, & quand il s'agissoit d'affaires d'Etat, & d'une aussi grande consequence que celle de la liberté ou de la détention du Duc de Calabre, un acte passé par un homme comme luy soumis à une grande puissance, ne pouvoit avoir de validité, qu'après que la puissance qu'il servoit l'avoit ratifié; qu'au surplus ils ne devoient pas s'allarmer du transport du jeune Duc en Espagne; qu'il alloit passer entre les mains d'un Monarque genereux & magnanime qui luy feroit rendre tous les honneurs dûs à son rang, luy fourniroit liberalement dequoy

ſoutenir l'éclat de ſa dignité, & autant qu'il pouvoit s'en fier à ſes propres conjectures, n'épargneroit ni ſoin ni dépenſe pour le rétablir ſur le trône de ſon pere. De ſi belles paroles n'adouciſſoient point des eſprits auſſi aigris que ceux à qui Conſalve les adreſſoit. Ils en revenoient toûjours aux reproches & aux injures : parole fauſſée, ſerment violé, Jeſus-Chriſt outragé en ſon Corps & en ſon Sang par un ſacrilege deteſtable ; qui avoit jamais oüi parler d'une pareille horreur ? C'étoit pouſſer l'invective un peu trop loin, & la patience de Conſalve commençant à ſe laſſer, il crut qu'il étoit temps de reprimer leurs emportemens, en leur parlant d'un ton plus ferme & plus approchant de la menace. Ils en furent ſi intimidez, que craignant qu'il ne les fît arrêter, ils prirent ſur l'heure congé de luy & ſe retirerent à Naples. Six ſemaines après qu'ils y furent arrivez, leur dépit augmenta conſiderablement, quand ils virent que s'ils avoient tenu juſques-là dans Tarente, ils auroient ſauvé infailliblement au Roy leur maître ſa Couronne & ſon fils aîné. Diverſes conteſtations des François & des Eſpagnols au ſujet des limites de quelques

frontieres dans les païs qu'ils occupoient, ayant jetté la division parmi eux, elle fut bientôt suivie d'une rupture ouverte entre les deux nations. Si Consalve eût été encore devant Tarente, il auroit fallu necessairement qu'il en levât le siege, pour attaquer ou pour repousser les François, & dès-lors les assiegez profitant de la conjoncture, pouvoient relever le parti de Frideric, ou du moins assurer la liberté de son fils. Trop de precipitation ruina leurs affaires, & regardant toûjours Consalve comme la cause de leur malheur, ils le décrierent tellement, que plusieurs en prirent des impressions tres-désavantageuses à son honneur & les firent passer à la posterité. C'est ce qu'on voit encore aujourd'huy dans des histoires modernes, dont les auteurs parlent sur cela avec la même aigreur & la même animosité que s'ils y étoient aussi interessez que ceux qui en souffroient le plus. Il est vray cependant, qu'à bien examiner la conduite qu'il tint & telle que je l'ay rapportée, on ne peut sans injustice en faire un reproche à sa memoire. Son dernier serment étoit détruit par un premier; il avoit son ordre & il l'executa; il s'étoit crû maître du traité, & une auto-

rité superieure à la sienne & dont il dépendoit, le cassa ; qu'opposer à toutes ces raisons ? & en falloit-il davantage pour le justifier pleinement dans l'esprit de quiconque n'eût été envenimé ni prevenu contre luy ?

Jusques-là il ne s'étoit trouvé arrêté que par de foibles oppositions, & il luy avoit peu coûté de subjuguer la Poüille & la Calabre, n'ayant affaire qu'à un ennemi abandonné de tout le monde & même de ses propres sujets, & à la ruine duquel concouroient également les deux plus grandes puissances de l'Europe, la France & l'Espagne. Mais quand il luy fallut faire tête aux François, & défendre sa conquête contre leurs entreprises, la guerre qui sembloit d'abord n'être qu'un jeu, devint une affaire tres-serieuse. Aussi eut-il bien de la peine à la soûtenir, & sans une fermeté d'ame à toute épreuve, & une capacité consommée dans l'art militaire, loin d'augmenter la puissance de Ferdinand autant qu'il fit, il ne pouvoit pas éviter d'être abbatu & écrasé par celle de ses ennemis. Quelques mesures que Loüis & Ferdinand eussent prises pour partager entr'eux, par une bonne composition, les Etats du Royaume de Naples,

ces Etats ne formant auparavant qu'une seule Monarchie, y admettre deux Souverains, c'étoit y porter la division plûtôt que la concorde, & tout le monde avoit prévû que la paix ne pourroit jamais s'y établir, qu'ils ne fussent réünis sous une même Couronne. Les deux Rois interessez en devoient être encore plus persuadez que le commun des hommes, & en se nantissant chacun de leur côté de ce qu'ils s'étoient cedez mutuellement, ils donnoient lieu de croire que ce n'étoit que par provision & pour s'assurer d'une partie, en attendant qu'ils trouvassent l'occasion & le moyen de saisir le reste.

La premiere étincelle qui alluma le feu de la guerre, fut le reglement des limites, à quoy la precipitation avec laquelle le traité fut conclu, n'avoit pas permis de donner toute l'attention & d'apporter tout l'ordre qu'il falloit. Le partage fait entre les deux Rois, du Labour & de l'Abruzze pour la France, & de la Poüille & de la Calabre pour l'Espagne, étoit fondé sur l'ancienne division qu'on avoit vûë sous les Normans, sous les Empereurs de la maison de Suabe, & sous les Rois de la premiere & de la seconde

maiſon d'Anjou. Mais depuis, Alphonſe d'Arragon étant monté ſur le trône de Naples, l'avoit changée ; & ſuivant la nouvelle diſpoſition qu'il avoit établie de ſon vivant & laiſſée après ſa mort dans ces Province, la Capitanate qui faiſoit auparavant partie de l'Abruzze, avoit été annexée à la Poüille, & la vallée de Benevent détachée du Labour pour l'unir à la Calabre. Ces deux contrées que Conſalve faiſant droit ſur la nouvelle diviſion, prétendoit être du lot de ſon maître, ne pouvoient luy être cedées par les François, ſans un préjudice conſiderable. Moins encore toutefois la Capitanate que la vallée de Benevent, païs également fertile & temperé, & dont la doüane valoit à celuy qui le poſſedoit, près de cent mille écus par an, à cauſe de la quantité de bêtail qu'on y amenoit paître pendant l'hyver de tous les lieux circonvoiſins, & ſur tout des montagnes de l'Apennin. Les François appuyoient ſur cette raiſon, que l'intention des deux Rois ayant été de partager le Royaume de Naples en deux portions égales, il étoit hors de doute qu'ils avoient prétendu s'en tenir à l'ancienne diviſion, ſans quoy le partage de l'Eſpagne alloit au double de

celuy de la France. Les Espagnols de leur côté répondoient, qu'en effet ils étoient mieux partagez que la France pour l'étenduë du païs; mais qu'il falloit considerer, que cette negociation s'étoit passée entre deux Rois & non pas entre deux marchands, qui auroient chicanné sur le plus & sur le moins, & disputé jusqu'à un pied de terre, pour rendre les parts égales; que d'ailleurs le Roy de France ayant voulu s'approprier les titres de Roy de Naples & de Jerusalem, & ne l'aissant au Roy d'Espagne que ceux de Duc de Poüille & de Calabre, il ne pouvoit pas se dispenser de le dédommager de cette inégalité d'honneurs, & par une juste compensation, luy laisser plus de terres & de païs. Le Duc de Nemours & Consalve se tenoient ferme chacun de leur côté à leur premier sentiment; & persistant à ne vouloir rien relâcher de leur pretention, toute la Noblesse Napolitaine s'entremit pour les accorder, sans pouvoir rien gagner sur leurs esprits. Les François naturellement brusques & impatiens commencerent la guerre les premiers par la prise de Tripalto, petite ville dont les Espagnols s'étoient mis en possession, parceque selon la seconde division faite

par Alphonse, elle devoit luy appartenir. Consalve qui n'avoit pas des forces suffisantes pour s'opposer aux entreprises des François, feignit habilement de ne point regarder cette premiere hostilité comme une rupture, sous pretexte qu'il étoit difficile de décider si Tripalto devoit être du partage de l'Espagne ou de celuy de la France. Il se contenta de faire proposer au Duc de Nemours une entrevûë, pour examiner ensemble le sujet de leur contestation, & terminer ce different à l'amiable. La proposition étoit trop juste pour la rejetter, le Duc y donna les mains, & ils choisirent pour le lieu de leurs conferences, une Eglise dédiée à saint Antoine, entre Melphe & Atelle. S'y étant rendus au jour & à l'heure dont ils étoient convenus, ils s'approcherent du grand autel, où aprés qu'on eut celebré la Messe, ils s'expliquerent l'un à l'autre des droits & des pretentions de leurs maîtres. Tout l'entretien roula sur les deux differentes divisions du Royaume de Naples, le Duc soutenant toûjours, que le Roy Tres-Chrêtien entendoit qu'on s'en tiendroit à l'ancienne, & Consalve au contraire, que leurs Majestez Catholiques avoient compté sur

la nouvelle, & qu'il ne pouvoit, sans trahir leurs interêts, ce départir de ce sentiment. Après de longues altercations, le resultat fut, qu'on s'adresseroit aux Rois, pour les prier de s'expliquer, & de déclarer nettement leurs prétentions, & qu'en attendant qu'on eut reçû leurs réponses, les places que ni l'un ni l'autre parti ne pouvoit s'approprier que sur un droit litigieux, seroient regardées comme communes à l'Espagne & à la France, en foy dequoy on y arboreroit les armes & les enseignes des deux Royaumes. Les réponses qu'on attendoit ne venoient point. Les Rois de part & d'autre refusoient de s'expliquer, alleguant pour raison, qu'ils n'avoient pas assez de connoissance du païs pour prononcer sur la question qu'on leur proposoit; mais qu'ils s'en rapportoient à leurs Generaux, & les faisoient arbitres de ce démêlé. C'est ce qu'ils disoient en public, affectant tous deux de parler de cette affaire avec beaucoup de froideur & d'indifference, quoyque résolus également chacun de son côté de s'en remettre au sort des armes, & envoyant sous main des ordres à leurs Generaux de laisser la question indecise, & de profiter de toutes

les occasions qui se presentoient de faire de nouveaux progrès. Tout cela vouloit dire, qu'ils ne mesuroient leurs droits qu'à leurs forces, & que tout ce qu'ils emporteroient par l'épée, ils se le croiroient bien acquis. Les François ne s'accommodoient point de ces retardemens. Le soldat à qui la guerre est toûjours profitable par le butin qu'il en tire, & la paix au contraire & la tréve tres-steriles ; les Generaux mêmes mourans d'envie de se signaler par quelque action d'éclat, & d'accroître leur credit & leur puissance, cederent à leur impatience, & s'emparerent indistinctement de toutes les places qui voulurent se rendre à eux, ou qu'ils y contraignirent par force. Consalve ne perdit point courage, & prévoyant que l'impetuosité des François ne tarderoit pas à se rallentir, il ne songea qu'à trouver un abri qui put le mettre à couvert de cet orage. Son premier dessein, & à quoy plusieurs de ses officiers le portoient, étoit de se retirer dans la Basilicate, qui est un païs tout couvert de bois & de montagnes, & où il luy eût été aisé de se défendre, quoyqu'avec des forces fort inferieures à celles de ses ennemis. Prosper Colonne ne fut pas de leur

sentiment, & il luy conseilla de se retirer plûtôt à Barlette, ville maritime de la Poüille. Car si les ennemis venoient l'y assieger, & qu'il se vît en danger de succomber à leurs attaques, la mer luy ouvroit un chemin libre pour repasser en Sicile. Que si on l'y laissoit en repos, sa flotte luy fourniroit des vivres autant qu'il en faudroit pour la subsistance de son armée, & luy ameneroit les secours qu'il auroit mandez, ou qui luy seroient envoyez. Consalve se rendit à ces raisons, & avant que les François qui le suivoient de près pussent le joindre, il arriva à Barlette & y fit entrer toutes ses troupes.

Le parti qu'il prit de se renfermer dans cette place, jetta les François dans quelque incertitude de ce qu'ils avoient à faire de leur côté pour continuer la guerre avec succès. Le Duc de Nemours ayant assemblé son conseil, mit cette affaire en déliberation, & ceux qui le composoient se trouverent partagez en trois differens avis. Le premier fut proposé par Matthieu Aquaviva, l'un des plus grands Seigneurs du païs, & qui depuis la premiere irruption des François dans le Royaume de Naples, s'étoit toûjours

tenu attaché à leur parti. Ce qu'il entreprit de persuader au Duc, & qu'il regardoit comme un moyen seur de s'ôter les Espagnols de dessus les bras, & de les contraindre de quitter l'Italie, étoit que toute l'armée Françoise composée de six mille chevaux & de quatorze mille hommes de pied, allât promptement s'emparer de la ville de Bari, peu distante de Barlette, & d'où il seroit aisé de couper les vivres & tout autre secours aux ennemis, tant par mer que par terre. En effet, la prise de cette place leur auroit facilité celle de Bitonte, & de divers autres lieux des environs. Bari étoit alors entre les mains d'Isabelle d'Arragon, Princesse pleine de ressentiment & d'animosité contre les François, pour les mauvais traitemens qu'elle pretendoit en avoir reçûs. Car outre le Royaume de Naples qu'ils enlevoient à sa maison, après avoir dépoüillé celle de Sforce du Duché de Milan, ils avoient emmené en France un fils qu'elle avoit eu de Jean Galeas Sforce, confiné ce jeune Prince dans un cloître, & contraint malgré qu'il en eût de prendre l'habit, & d'embrasser l'institut de la vie Monastique. Ne pouvant donc imputer qu'aux Fran-

çois la ruine de la maison de son pere, & de son époux, ce n'est pas merveille qu'elle leur fut aussi contraire, qu'elle étoit favorable aux Espagnols. Joint à cela qu'il y avoit une liaison tres-étroite entre elle & Consalve, de qui elle recevoit de frequentes visites à Bari, avec tous les honneurs qui luy étoient dûs, & tous les services qu'elle en pouvoit attendre. L'avis d'Aquaviva, quoyque sensé & judicieux, fut rejetté de tous les Generaux François, sur une raison plus noble & plus genereuse que solide & utile au bien de l'Etat; qu'il étoit indigne d'une armée si florissante & commandée par tant de braves Chefs, d'aller attaquer une femme respectable par sa naissance, & de luy arracher cruellement des mains le seul domaine qui luy restoit des débris d'une si grande fortune.

Le Maréchal d'Aubigny, Alegre & la Palice vouloient qu'on marchât droit à Barlette, où se trouvoit l'élite de toutes les troupes Espagnoles, avec celuy qui en étoit l'ame & le Chef; que c'étoit là proprement comme le nœud Gordien, qu'il falloit trancher d'un seul coup, pour finir promptement une guerre qui pouvoit tirer en longueur, & être suivie de fâcheux

évenemens

évenemens ; que les murailles de Barlette, foibles & ſans remparts, tomberoient à la premiere décharge de leur artillerie ; que Conſalve ſurpris par une attaque ſoudaine & inopinée, ſe trouveroit dans un embarras qui luy ôteroit le temps & le moyen de ſe retrancher & de ſe fortifier dans la place, & qu'il faudroit neceſſairement ou qu'il s'expoſât au danger d'être emporté d'aſſaut, ce que ni ſa prudence, ni peut-être les troupes qu'il commandoit, ne luy permettroient jamais, ou qu'il ſe rendît par une compoſition humiliante & à telles conditions qu'il plairoit aux vainqueurs de luy preſcrire. Et quel triomphe alors pour la nation Françoiſe de le renvoyer en Sicile auſſi chargé de confuſion, qu'il s'étoit flaté d'illuſtrer ſon nom par une ſeconde conquête du Royaume de Naples ? Le Duc de Nemours auſſi peu content de ce ſecond avis que du premier, le traita de viſion, pretendant qu'il étoit abſurde de croire que Conſalve ayant à combatre pour ſa gloire & pour ſon ſalut, dût ceder aux premiers efforts de leurs armes, ou que s'il en falloit venir à une compoſition, il dût jamais s'y ſoumettre, à moins qu'elle ne luy fût également honorable & avantageuſe.

Un troisiéme avis qui fut ouvert par Torsi, de la maison d'Etouteville, & appuyé non seulement par Chandenier Commandant des Suisses qui servoient dans cette armée, mais encore de plusieurs Seigneurs Italiens, fut de se contenter de tenir Barlette bloquée avec une partie des troupes Françoises, & qu'on employât l'autre à reduire diverses places maritimes qui tenoient encore pour l'Espagne. Il en rendoit deux raisons qui parurent tres-plausibles ; l'une, qu'on ne trouveroit point aux environs de Barlette autant d'eau douce qu'il en faudroit pour les besoins & la commodité de leur armée, dont le nombre des chevaux égaloit ou passoit encore celuy des hommes ; l'autre, qu'un nouveau corps de mille Espagnols venoit de débarquer dans la Calabre, & que si on ne se hâtoit de les combatre ou de les resserer dans quelque coin de cette province où ils étoient encore maîtres de Cosense & de Seminara, quantité de Nobles de la faction d'Arragon pourroient se joindre à eux & former une seconde armée, qui obligeroit le Duc de Nemours de partager ses forces, & par cette diversion le mettroit hors d'Etat de tenter quelque grand dessein,

Il seroit difficile de dire si ce dernier avis qui prévalut, étoit le meilleur. Ce qu'il y a de certain, c'est que n'ayant pas réüssi comme on se le promettoit, on le condamna après coup & avec un dépit presque general de n'avoir pas suivi le premier. On crioit hautement, que c'étoit avoir pris le change de ne pas relancer d'abord l'ennemi dans le poste où il s'étoit cantonné, & de luy avoir laissé le temps de s'y fortifier & d'établir ses correspondances pour tirer par mer de divers endroits, les secours & toutes les provisions qui luy étoient necessaires. Telle est la disposition de la plûpart des esprits, de ne juger de l'utilité d'un avis ou d'un conseil, que par les bons ou les mauvais succès dont il est suivi, sans considerer que rien n'est plus defectueux que cette regle, & que, comme a dit un ancien, l'évenement ne peut instruire que les sots & les insensez.

Stultorum Magister est eventus. *Tit. Liv. lib.* 22.

Suivant donc la résolution qui avoit été prise, le Duc de Nemoürs s'empara des environs de Barlette, sans neanmoins en approcher de plus près que d'une demi-lieuë, & laissa dix mille pietons & douze cens lances pour garder les postes qu'il occupoit. Il donna le reste de ses troupes au Maréchal

d'Aubigny pour entrer dans la Calabre, & rien ne fut ni plus consternant pour les Espagnols, ni plus triomphant pour les François que les progrès qu'il y fit en fort peu de temps. Il avoit été Viceroy de cette province pendant la premiere guerre des François dans le Royaume de Naples, & la douceur de son gouvernement luy avoit gagné les cœurs de tous les peuples. L'estime qu'on faisoit de son mérite répondoit parfaitement à l'affection qu'on avoit pour luy. On le regardoit comme un des meilleurs Generaux qu'eût la France, & il avoit établi cette opinion dans les esprits par quantité d'actions d'éclat & principalement par la celebre victoire qu'il avoit remportée aux portes de Seminara, où après avoir batu le Roy Ferdinand & Consalve, il les avoit contraints de repasser en Sicile. Toutes les villes, du nombre desquelles fut celle de Cosense, luy ouvroient leurs portes au moment qu'il s'y presentoit. D'autres avant qu'il en approchât luy envoyoient des deputez pour luy déclarer, que si-tôt qu'on verroit paroître ses enseignes, on iroit en foule au devant de luy, & que pour se rendre maître de ces places, il ne luy en coûteroit que d'y entrer. Ce n'étoit point

un ennemi qui se fît craindre, mais plûtôt un protecteur puissant & comme representant la personne d'un legitime Souverain, auquel on se soumettoit par devoir & par affection. Ayant donc ainsi parcouru plûtôt que conquis la Calabre, il approchoit déja du détroit de Sicile, lorsque la défaite d'une armée qui vint l'attaquer, fit voir que s'il sçavoit se faire des amis par sa bonté, il ne sçavoit pas moins vaincre ses ennemis par sa valeur.

Hugue de Cardonne ayant rassemblé dans la Sicile trois mille hommes de pied & trois cens chevaux, en forma un corps d'armée, avec lequel il passa le détroit & entra dans la Calabre. Peu de temps après se joignirent à luy Emmanuel Benavide & Antoine Leva, avec quelque renfort qu'ils luy amenerent, & enfin les deux Alverades pere & fils à la tête d'une troupe de quatre cens chevaux & de quatre terces d'infanterie qu'ils conduisoient. Avec cette petite armée Cardonne s'étant un peu plus avancé qu'il ne devoit dans la Calabre, batit & mit en fuite Jacques de Saint-Severin qui couroit le païs pour attirer au parti François ce qui restoit encore de Calabrois fideles à l'Espagne, fit lever le

siege de la citadele de Terranova, délivra Didaque Ramire qui la défendoit & ensuite pilla la ville & en brûla une partie; de-là tournant vers la côte de la mer Ionienne, obligea Martien Prince de Rossano de quitter cette contrée & de s'éloigner de luy. Après diverses petites expeditions de cette nature, étant venu camper aux environs de Terra nova, Aubigny qui en fut averti par ses coureurs, marcha à luy avec toutes ses troupes, n'ayant laissé que fort peu de monde à Cosense pour reduire la citadelle, qui jusques-là avoit refusé de suivre l'exemple de la ville & de se rendre à la France. Au bruit de la marche du Maréchal, Cardonne deliberoit de se retirer pour éviter le combat. Benavide & Leva l'en dissuaderent, en representant combien il leur seroit honteux de fuir devant l'ennemi, sans sçavoir encore qu'elles étoient ses forces; qu'il ne falloit pas s'imaginer qu'elles fussent si grandes que le bruit en couroit; peut-être même qu'Aubigny n'avoit fait un mouvement que pour observer leur contenance & éprouver si par cette premiere démarche il ne les obligeroit pas de rebrousser chemin; que quelque resolution qu'on prît, rien ne pressoit

de l'executer, & qu'ils étoient bien informez par leurs espions qu'il falloit encore plus de deux jours à Aubigny pour être à portée de les attaquer. Cette derniere circonstance rassura Cardonne, mais en le rassurant elle le trompa & fut cause de sa défaite. Fort peu d'heures aprés parut Aubigny à la tête de son armée. Une telle promptitude qui surprit ses ennemis, venoit d'avoir pris des chemins détournez & inconnus, conduit par des guides du païs, marché de nuit comme de jour, & de peur de manquer son coup, forcé & précipité ses marches. Le voila donc arrivé à la vûë des Espagnols, où sans donner le loisir à ses gens de respirer, il les range en bataille & les prepare au combat. Il donna la droite où étoit la cavalerie Calabroise aux Princes de Salerne & de Bisignan, tous deux de la maison de Saint-Severin, mais autres que celuy que Cardonne avoit fait fuir devant luy ; ceux-cy par une legereté indigne de leur sang, s'étant détachez de Frideric pour servir l'Espagne, & peu de temps aprés ayant passé du service d'Espagne à celuy de la France ; la gauche composée de la cavalerie legere de France, à Grigni, officier d'un mérite distingué,

& pour luy il se mit au centre avec la cavalerie pesamment armée. Derriere Grigni étoit un gros d'infanterie Suisse & Gasconne, commandée par Malherbe, ou pour appuyer Grigni, ou pour courir au secours de ceux à qui il arriveroit de plier. Cardonne de son côté, quoyqu'avec des troupes fort inferieures en nombre, ne laissa pas de faire bonne mine & de les disposer d'une maniere à pouvoir faire tête de tous côtez aux ennemis. Au moment qu'on eut sonné la charge, tous les rangs des deux partis se trouverent d'abord si mêlez & si confondus, qu'il fut impossible aux uns & aux autres de se servir de leur artillerie. De quelque furie que les François eussent donné contre l'infanterie Espagnole, Cardonne ne laissoit pas de les soutenir avec autant de fermeté que de valeur, faisant toutes les fonctions d'un bon General, & payant de sa personne comme un simple soldat. Sa resistance paroissant trop longue & trop opiniâtre, Grigni pour la surmonter eut ordre d'étendre sa cavalerie & de prendre en flanc l'infanterie Espagnole, ce qui la rompit d'abord & la mit fort en desordre. Peu de temps après, les Suisses & les Gascons s'étant joints à Grigni &

ayant donné comme luy & fort vivement sur la même infanterie, il ne luy fut plus possible de soutenir une si grande & si vive attaque, tout se débanda & prit la fuite. D'un autre côté toute la cavalerie Espagnole & Sicilienne qui s'étoit rassemblée par ordre de Cardonne pour ne former qu'un corps, combatoit la Calabroise avec un avantage assez égal de part & d'autre. Mais Aubigny étant survenu avec sa gendarmerie, qui étoit le corps le plus redoutable de son armée, la partie devint si inégale, qu'il en fut bientôt de la cavalerie comme de l'infanterie. Elle lâcha le pied & courut à toute bride chercher dans des montagnes, un asyle contre la poursuite des vainqueurs. En vain Cardonne les exhortoit de tourner bride ou de se retirer du moins en bon ordre, le bruit empêchoit d'entendre ses ordres, ou la peur de les executer. Il n'étoit plus question que de se sauver au plus vîte & de laisser l'infanterie s'en tirer comme elle pourroit. Le massacre toutefois n'en fut pas si grand qu'il pouvoit l'être. La plûpart se voyant ainsi abandonnez de la cavalerie, & à la mercy du vainqueur, racheterent leur vie de leur liberté, & se rendirent prison-

niers de guerre. Dans l'ardeur de la poursuite des fuyards, Grigni ayant levé la visiere de son casque pour respirer plus librement, un de ceux qu'il poursuivoit, tourna tout à coup tête contre luy, & d'un coup de lance qu'il luy porta dans l'œil & qui entra bien avant dans la tête, le jetta roide mort par terre. Aubigny luy-même pensa tomber entre les mains de ses ennemis, s'étant trouvé envelopé d'un gros de cavalerie Espagnole, & sans quelques escadrons Calabrois qui coururent à luy pour le dégager, ne pouvant éviter de perir qu'en se rendant à ceux qui l'avoient coupé. Cardonne fut le dernier qui quitta le champ de bataille, & étant contraint de prendre sa route par des montagnes couvertes de neige où son cheval luy auroit plus nui qu'il n'en eût tiré de service, il luy fit couper les jarets, afin que ceux qu'il avoit à dos n'en pussent profiter, & gagna comme il put une petite place nommée Motta. Ce fut là qu'il recueillit les débris de son armée, & après les avoir consolez & laissez reprendre leurs esprits, il les conduisit dans la plaine de Girace, où il les fit camper en attendant que de nouvelles troupes qui devoient le joindre,

se missent en état d'avoir sa revanche. On abandonna aux soldats & aux païsans tous les équipages des vaincus, à l'exception de quelques chevaux d'Espagne de grand prix, qu'on presenta à Aubigny, en luy apportant les drapeaux & tous les étendarts qu'on avoit pris sur les ennemis. Il marcha ensuite avec son armée victorieuse à Motta où les Espagnols s'étoient d'abord retirez, & s'en étant rendu maître sans peine, il passa jusqu'à une autre petite ville proche de Girace, où il ne trouva pas plus de resistance qu'à la premiere. Quant aux Espagnols qui ne pouvoient plus tenir la campagne devant luy, ils se jetterent dans les meilleures places qui étoient encore à eux, & où il eût été tres-difficile à Aubigny de les forcer pendant l'hyver qui commençoit.

Le Duc de Nemours informé de l'avantage qu'Aubigny venoit de remporter, ne douta plus que Consalve se voyant sans esperance de secours depuis la défaite de Cardonne, & souffrant une extrême disette de vivres, ne dût quitter Barlette au premier jour pour repasser en Sicile & la conserver à l'Espagne. Il en étoit si persuadé, qu'il dépêcha un Gentilhomme au Roy

de France qui s'étoit avancé jusqu'à Ast, pour luy apprendre que sur le pied qu'étoient les affaires dans la Poüille & dans la Calabre, il pouvoit se tenir seur de la conquête du Royaume de Naples, & retourner en France, sans craindre que son éloignement rallentît l'ardeur de ses troupes pour l'achever. Loüis reçût l'avis avec plaisir, & sur la parole du Duc, il repassa les Alpes pour se rendre à Blois, dont le sejour avoit plus d'agrémens pour luy que celuy d'Ast, où il commençoit à s'ennuyer. Nemours voulant soûtenir ce qu'il avoit avancé, n'oublioit rien pour reduire Consalve à la derniere extrêmité. Tantôt il luy enlevoit des convois ; tantôt il faisoit courir sur des partis qu'il envoyoit à la petite guerre, & les contraignoit de rentrer dans la place sans avoir pû faire de butin ; tantôt il surprenoit quelque poste plus avancé vers la ville pour la serrer toûjours de plus près ; mais tout cela fort inutilement & sans que la fermeté de Consalve en parût ébranlée : ce qui rappelloit cette comparaison si usitée par les Poëtes, d'un rocher batu par les flots, & qui se joüant de tous leurs efforts, demeure toûjours immobile. Il est vray que les

vivres commençoient à luy manquer & ses troupes à en murmurer, mais il faisoit taire leurs plaintes, par l'esperance qu'il leur donnoit, ou de recevoir bientôt tout ce qu'il falloit pour subvenir à leurs besoins, ou en tous cas, lorsqu'il n'y auroit plus d'autre ressource, de les transporter à Tarente où ils trouveroient toutes choses en abondance. Sur ces entrefaites arriverent au port de Barlette quelques vaisseaux Venitiens, chargez d'autant de vivres qu'il en falloit pour ravitailler la place, & outre cela de linges, d'étoffes & de tout ce qui étoit necessaire pour r'habiller la garnison, qui étoit presque toute nuë. Il y avoit lieu de croire que Consalve par de secrets ménagemens, avoit engagé le Senat à luy envoyer ce secours, ne doutant pas qu'il ne dût trouver ces Republiquains fort disposez à le faire, par l'inquietude qu'ils avoient de voir les François s'établir dans un païs qui confinoit au leur, & d'ailleurs tres-persuadez, que s'il étoit bon de les avoir pour amis & pour alliez, il étoit tres-dangereux de les avoir pour voisins. Peut-être aussi que ce ne furent que des trafiquans, qui se porterent d'eux-mêmes à y conduire leurs vaisseaux,

attirez par l'esperance d'un gain considerable. Quoyqu'il en soit Chaumont Ambassadeur de France auprès de la Republique, s'en plaignit amerement au Senat, le menaçant de la part de son maître, de se ressaisir des villes qu'on leur avoit cedées dans le Duché de Milan. Le Senat répondit, que cela s'étoit fait sans ordre & à son insçû ; Qu'il étoit de l'interêt de l'*Etat* de retenir à Venise tout ce qu'il y avoit de gens de commerce, ce qu'on ne pouvoit faire sans leur laisser la liberté de porter leurs marchandises où ils esperoient en tirer plus de profit ; Que ce qu'il avançoit étoit si vray, que dans le temps même que la Republique étoit en guerre avec les Turcs, on n'ignoroit pas que divers marchands Venitiens trafiquoient avec ces Infideles dans les îles de l'Archipel, & leur fournissoient toutes les provisions de guerre & de bouche qui leur étoient necessaires : à quoy toutefois on fermoit les yeux, attendu que l'interêt public étoit inseparable de celuy de ces negocians ; Que supposé que quelques-uns, nonobstant l'union de la France & de Venise, eussent porté des vivres à Barlette, cela étant arrivé sans que la Republique y eût rien con-

tribué & sans sa participation, on ne pouvoit l'en rendre responsable, ni luy reprocher justement d'avoir contrevenu au traité. Il fallut se payer de cette réponse, & comme la France craignoit que l'Empereur ne se déclarât pour les Espagnols, & que les Venitiens ne se joignissent à luy, elle crut devoir negliger une satisfaction qu'elle étoit en droit de pretendre, pour éviter une rupture qu'elle avoit lieu d'apprehender.

En effet, un second moyen que Consalve employa pour se maintenir dans l'Italie, fut de faire solliciter l'Empereur Maximilien par l'entremise d'Octave Colonne, qu'il dépêcha exprès a la Cour de Vienne, de luy envoyer promptement du secours, non seulement pour se tirer de Barlette, mais encore pour reprendre sur les François l'avantage qu'ils avoient sur luy. Il luy fit representer, que si les François s'assujetissoient tout le Royaume de Naples, il ne seroit plus possible, ni de retirer de leurs mains le Duché de Milan, ni de les empêcher d'envahir toute l'Italie, dont ils tiendroient les deux extrêmitez. Que par cette invasion l'Empire perdroit la Souveraineté qu'il y avoit euë jusques-là,

& les Empereurs le droit ou du moins le pouvoir de s'aller faire reconnoître à Rome & y recevoir la Couronne Imperiale ; Que les Rois Catholiques comptoient pour peu de se voir dépoüillez de ce qui leur restoit dans la Poüille & dans la Calabre, étant encore maîtres de douze autres Royaumes, qui n'étoient point attaquez ; mais luy s'il souffroit que le Roy de France demeurât paisible possesseur du Royaume de Naples, pouvoit-il se flater de le trouver encore fort disposé à donner le Duché de Milan pour dot à sa fille aînée, dont on avoit déja conclu le mariage avec Charles d'Austriche son petit fils, & cela venant à manquer, comment empêcher que ses vûës & ses projets pour l'élevation de ce jeune Prince & l'esperance qu'il avoit de le porter sur le trône Imperial, ne s'évanoüissent ? Il est à remarquer que le Roy Loüis souhaitoit passionément de s'allier avec l'Empereur Maximilien, pour obtenir de luy l'investiture du Duché de Milan. C'étoit principalement pour negotier cette affaire qn'il luy avoit envoyé le Cardinal d'Amboise, qui se rendit par son ordre à Trente, où étoit alors Maximilien, & qui pour donner quelque

idée de la grandeur de la France, parut avec un des plus ſuperbes équipages qu'on eût encore vû, ſa ſuite étant de plus de dix-huit cens chevaux. L'Empereur demanda l'élargiſſement des Sforces; on luy accorda celle du Cardinal Aſcagne frere du Duc. Le Miniſtre François la prolongation de la tréve & l'inveſtiture du Duché de Milan, on luy paſſa ſans peine le premier chef, & quant au ſecond, il ne l'obtint qu'avec cette reſtriction, que ce Duché ſeroit affecté au ſexe feminin & à l'excluſion des mâles. La raiſon qu'eut l'Empereur de ſe reſtreindre à ce ſexe, eſt, qu'il ſouhaitoit que Charles ſon petit fils épouſât la Princeſſe Claude, fille aînée de Loüis, & qu'elle luy apportât pour dot le Duché dont il étoit queſtion. Maximilien ne refuſoit jamais de prendre les armes quand il falloit le faire contre les François. Il manquoit alors d'argent, Colonne ſuppléa à ce beſoin & trouva dans la bourſe de ſes amis dequoy lever deux mille hommes, tous ſoldats de profeſſion, & qui avoient déja pluſieurs années de ſervice. Après les avoir enrôlez, il les laiſſa ſe repoſer quelque-temps dans les provinces hereditaires de la maiſon d'Auſtriche, puis les fit

marcher à Trieste en Istrie, où ils s'embarquerent pour Barlette.

Si les François harceloient les Espagnols qui étoient dans cette place par differentes petites attaques, les Espagnols de leur côté ne manquoient pas de leur rendre le change, & il y avoit peu de jours qu'ils n'entreprissent quelque chose contre eux. Consalve loin d'y trouver à redire, ne cessoit de les y exciter, soit pour empêcher qu'ils ne s'ennuyassent de ne rien faire, & que l'ennui ne fût suivi du chagrin & du mécontentement; soit pour essayer son monde, & pour pressentir par divers petits combats, ce qu'il devoit attendre d'une action generale. Il apprit que les François parlant des Espagnols, affectoient de mépriser leur cavalerie, convenant qu'ils étoient bons fantassins, mais qu'à cheval ce n'étoient plus les mêmes hommes, à cause, disoient-ils, qu'ils ne faisoient que caracoler & tourner au-tour de l'ennemi, au lieu de l'affronter & de pousser à luy la lance en arrêt. Ce reproche qu'on faisoit à sa nation, luy parut une conjoncture favorable pour piquer ses gens d'honneur, & les pousser à faire un défi aux François, qui leur apprît, qu'à cheval & à pied les

Eſpagnols n'en ſçavoient pas moins qu'eux, & peut-être un peut plus. A peine en eut il fait la propoſition, qu'à l'heure même plus de cent cavaliers Eſpagnols s'offrirent pour être de la partie, & demanderent avec inſtance qu'on envoyât un cartel aux François. Ceux-cy l'accepterent avec joye & témoignerent qu'ils s'en tenoient fort honorez. On convint du nombre des combatans, qu'on réduiſit à onze de chaque côté, & que de part & d'autre on prendroit les mêmes armes. Le Gouverneur de Trane, place qui appartenoit aux Venitiens, & quelques autres officiers, neutres comme luy, furent choiſis pour arbitres du combat & pour prononcer à qui ſeroit la victoire. Ils marquerent pour champ de bataille un terrain aſſez ſpatieux, qui étoit aux portes de Trane, & eurent ſoin de l'environner de bons corps de garde, afin d'empêcher les Eſpagnols & les François de venir s'y jetter pour ſoutenir leurs compatriotes & troubler le combat. Et comme le nombre des Eſpagnols qui s'étoient offerts, excedoit de beaucoup celuy qu'on avoit fixé, on prit le nom de chacun d'eux, qu'on jetta confuſément dans une urne, laiſſant au ſort d'en diſpoſer,

pour prévenir les contestations & les querelles de jalousie. Au jour & à l'heure précisément qu'on avoit pris, les champions de l'un & de l'autre parti paroissent sur le champ de bataille, & d'abord poussent les uns contre les autres avec tant de courage & de vigueur, que tout le monde avoüa qu'il ne s'étoit jamais vû de si rude choc. Plusieurs ou désarconnez par les coups de lance qu'on leur avoit portez, ou contraints de combattre à pied, parceque leurs chevaux avoient été tuez, ne laisserent pas de soûtenir l'action avec tant d'opiniâtreté, qu'encore que tout couverts de sang, & étouffant sous le poids de leurs armes, ils firent durer le combat pendant plus de six heures, ne s'interrompant que par de courts intervalles pour respirer un moment, & incontinent après retournant à la charge avec autant de force & de fureur qu'auparavant. La victoire panchoit du côté des Espagnols, & on ne doutoit plus qu'elle ne se déclarât pour eux, si quatre François n'eussent trouvé moyen de l'arrêter par un expédient dont ils s'aviserent. Ils se firent comme un rempart des chevaux morts de leurs compagnons, derriere lequel ils repoussoient toutes

les attaques de leurs adversaires. En vain les Espagnols tâchoient à grands coups d'éperons de forcer leurs chevaux à passer par dessus. Ces animaux effrayez à la vûë des cadavres qu'ils avoient sous leurs yeux, regimboient de toute leur force, secoüoient violemment ceux qui les montoient, ou les emportoient fort loin hors du champ de bataille. Ces quatre derniers que ne purent vaincre les Espagnols, furent Torsi, Mondac, Bayard & Chabane, & quelques-uns donnoient encore la preference à Torsi & à Mondac sur les deux derniers. Du côté des Espagnols, Didaque Garcie & Didaque Vera, se signalerent pardessus tous les autres, & il n'étoit parlé que d'eux après le combat. On admiroit sur tout, que Garcie se trouvant sans lance, sans épée & sans masse d'armes, qu'on luy avoit ou rompuës ou enlevées dans le combat, se servît des pierres qui fermoient l'enceinte du camp, pour continuer d'attaquer & de se défendre. Et comme on vantoit beaucoup cette action en presence de Consalve, *je ne m'étonne pas*, répondit-il, *que ce brave homme ait fait merveilles, avec des armes dont la nature luy a si bien appris à se servir.* Ce

trait de plaisanterie fit rire tous ceux qui étoient presens, parcequ'on sçavoit que de temps en temps il prenoit à Garcie certains accès de phrenesie, où n'étant plus à luy, il frapoit à grands coups de poing, ou poursuivoit à coups de pierres tous ceux qu'il rencontroit en son chemin. Le combat fini les juges prononcerent, que la victoire s'étoit tenuë en suspens entre les deux *partis*, & que l'un & l'autre pouvoient être censé également victorieux & vaincu; avec cette difference neanmoins, que les Espagnols avoient fait paroître plus de vigueur & plus d'adresse, & les François plus de fermeté & de constance. Si cette décision étoit juste, il falloit qu'en cette rencontre il se fût fait un échange des qualitez naturelles d'une nation avec celles de l'autre.

Une émulation generale d'honneur & de bravoure entre les Espagnols & les François, avoit donné lieu à ce combat, une querelle particuliere entre deux hommes, fut cause d'un second, moins considerable que ce premier pour le nombre, mais plus celebre par la qualité de ceux qui s'y trouverent engagez. L'un étoit Alphonse Sotomajor, General de la cavalerie

Espagnole, l'autre Pierre du Terrail, surnommé le Chevalier Bayard, si celebre parmi les François par ses avantures & par ses beaux exploits de guerre, & voicy le sujet de leur different. Bayard s'étant mis à la tête d'un parti pour batre la campagne, rencontra Sotomajor qui en conduisoit un autre, & le chargea si vivement, qu'aprés avoir défait & mis en fuite les Espagnols qu'il avoit avec luy, il le fit son prisonnier. L'ayant en son pouvoir, il le traita fort civilement, & se contenta d'une rançon tres-modique pour prix de sa liberté. Sotomajor de retour à Barlette, se plaignit de la dureté de Bayard, & de n'en avoir pas été traité pendant sa captivité, comme il convenoit à un homme de son rang & de sa naissance. Bayard se voyant si mal payé de sa generosité, & piqué vivement du tort que les plaintes injustes de l'Espagol faisoient à son honneur, le fait appeller en duel. Consalve qui connoissoit la politesse des François, avoit peine à croire que les plaintes de Sotomajor fussent bien fondées, & il présumoit sagement, que ce n'étoit pas sans raison que Bayard se tenoit si offensé. Ainsi, loin d'empêcher Sotomajor de se rendre à l'appel, il fut le

premier à l'y porter, luy faisant entendre, que si en effet le François en avoit mal usé avec luy, il falloit qu'il en tirât raison l'épée à la main ; que si au contraire c'étoit luy qui eût fait injure au François par les mauvais discours qu'il en tenoit, il étoit juste qu'il luy accordât la satisfaction qu'il demandoit. Bayard étoit de petite taille, décharné, plus agile & plus adroit qu'il n'avoit de force & de vigueur, & outre cela fort affoibli alors par une fievre quarte de plus de quatre mois. Sotomajor au contraire grand & haut comme un geant, passoit pour le plus fort & le plus robuste de tous les hommes ; & ce que l'on racontoit de sa force, vrai ou supposé, joint à la hauteur démesurée de sa taille, le rendoit redoutable à toute l'armée. Tellement que les Espagnols le croyant invincible d'homme à homme, crioient déja victoire avant le combat. Outre l'avantage que sa taille & sa force luy donnoient sur son ennemi, ayant remarqué que Bayard étoit également adroit à la lance & à l'épée, à pied & à cheval, il voulut qu'ils s'armassent l'un & l'autre de pied en cap, avec l'épée large au côté, ce qui étoit l'équipage d'un homme d'armes, & qu'au

qu'au lieu de lance ils priſſent chacun un poignard & ſe batiſſent à pied dans un terrein qui n'eût que vingt-quatre pieds en quarré. Bayard étoit en droit de rejetter ces conditions, qui luy ôtoient tout ce qui pouvoit luy faire eſperer une bonne iſſuë de ſon entrepriſe; toutefois, comme c'étoit luy qui avoit fait l'appel, il étoit de ſon honneur d'accepter tel genre de combat qui luy ſeroit propoſé. Les principaux officiers des deux armées furent ſpectateurs & juges de l'action, qui dura aſſez long-temps, parceque l'Eſpagnol ſe contentoit de frapper à grands coups ſur le caſque du François pour l'étourdir & le jetter à ſes pieds. Celuy-cy chargé d'armes d'une peſanteur extraordinaire, à quoy il n'étoit pas accoûtumé, & avec cela épuiſé de forces, par la maladie dont j'ay parlé, n'étoit pas en état de ſe donner de ſi grands mouvemens, & n'avoit d'attention qu'à trouver le défaut de la cuiraſſe de ſon ennemi pour le percer. Ne pouvant y réüſſir, il fit ſi bien qu'il luy creva un œil avec la pointe de ſon poignard par un coup qu'il luy porta à travers la viſiere de ſon caſque. Sotomajor ſe ſentant bleſſé, ſe dreſſe ſur la pointe de ſes pieds & s'alonge le

plus qu'il peut, pour donner d'autant plus de poids à ses coups, qu'il les portoit de plus haut. Dans cette attitude, son casque ne joignant plus la cuirasse d'assez près, & laissant une ouverture entre deux, Bayard qui s'en apperçût y porte son poignard avec autant d'adresse que de promptitude & luy perce la gorge, d'où le sang venant à jallir à gros boüillons, il tombe lourdement par terre & expire un moment après.

Ces combats que je viens d'exposer, avoient tellement animé les deux nations l'une contre l'autre, que c'étoit tous les jours à recommancer. Tous les jours nouveaux défis, nouvelles rencontres, pour lesquelles on se donnoit le mot ; nouvelles embuscades qu'on se dressoit reciproquement, nouvelles attaques qu'on se livroit, en sorte qu'on eût dit qu'il ne s'agissoit plus de la perte ou du gain d'un Royaume, mais seulement de se faire un nom & d'acquerir de la gloire aux dépens de celle des ennemis. Et comme il arrivoit tres-souvent qu'on faisoit des prisonniers de part & d'autre, & que c'étoit autant de contestations pour le prix des rançons, Consalve fit proposer au Duc de Nemours de les

fixer d'un commun accord, afin qu'à l'avenir pour sçavoir s'il y avoit raison de retenir ou de relâcher les prisonniers, on n'eût qu'à s'en rapporter à la convention. Ils arrêterent donc entr'eux, que le prix du rachapt d'un fantassin, seroit sa paye d'un mois; d'un cavalier, celle de trois; d'un capitaine & d'un officier subalterne, celle de six; d'un Colonel, celle d'une année entiere; & que pour ce qui étoit des Officiers generaux, on laisseroit à ceux qui commandoient les armées en Chef, d'en user sur cela comme ils jugeroient à propos, & que ce que les uns auroient fait les premiers, serviroit de regle aux autres. Ce reglement fait, Consalve recommanda tres-instamment à ses officiers, & leur fit même comme une loy, qu'ils eussent pour leurs prisonniers autant de courtoisie & de generosité qu'ils voudroient qu'on en eût pour eux, s'ils tomboient entre les mains de leurs ennemis; leur representant combien la gloire de la nation y étoit interessée, & qu'un veritable Espagnol ne devoit pas moins se piquer de surpasser toutes les autres en noblesse & en grandeur d'ame, qu'en courage & en valeur.

Cette ardeur martiale qui s'étoit al-

lumée parmi les troupes des deux partis pour chercher l'occasion de se signaler par des combats, passa jusqu'au General des François. Après s'être emparé de diverses petites places, dont la plûpart étoient sans garnison, & en particulier de Cannose sur la riviere d'Offanto, il avanca avec son armée jusqu'à une bonne demi-lieuë de Barlette. De-là il envoya un Herault d'armes à Consalve, non pas pour le sommer de se rendre, mais pour luy faire sçavoir qu'on l'attendoit en rase campagne, & que si luy & ses troupes étoient aussi braves qu'il vouloit qu'on le crût, ils ne devoient pas refuser d'accepter la bataille qu'on leur offroit; qu'il y auroit de l'inhumanité & quelque barbarie à traîner plus longtemps une guerre dont tout le païs étoit opprimé, & puisqu'il ne s'agissoit plus que d'un petit nombre de villes qu'on se disputoit les uns aux autres, il falloit s'en rapporter au sort des armes & cesser de remettre en cause ce qu'il auroit décidé. Consalve qui étoit déja fort accoûtumé à ces boutades Françoises, & qui ne regardoit celle-cy que comme un feu de paille, qui venant à s'éteindre un moment après, Nemours & tout son monde s'en re-

tourneroient comme ils étoient venus, se contenta de répondre avec son flegme ordinaire, que ce n'étoit jamais les bravades & les défis d'un ennemi qui le déterminoient à combatre, mais les seules occasions que la fortune luy en offroit; que cependant il étoit tresobligé au Duc de Nemours de celle qu'il luy faisoit naître, & que pour en pouvoir profiter il le supplioit seulement d'attendre, que les fantassins Espagnols qu'il avoit dans Barlette eussent fait aiguiser leurs épées, & les cavaliers ferrer leurs chevaux. Le General François comprit sans peine la malignité de cette réponse, & jugeant bien que le moindre mal qu'il eût à craindre devant Barlette, étoit d'y user sa patience & celle de ses troupes, il ne songea plus qu'à s'en éloigner. Cependant les Espagnols fremissoient d'indignation, de voir l'ennemi une seconde fois à leurs portes, & qu'il ne leur fût pas permis de le repousser. Consalve les loüoit de leur bravoure, mais en même-temps il les prioit de la moderer ou plûtôt d'en suspendre l'activité, les assurant que dans fort peu de temps ils auroient lieu de la faire éclater dans toute sa force, & avec plus de succès qu'ils ne pouvoient s'en

promettre pendant que l'ennemi les attendoit encore de pied ferme & en ordre de bataille. Ce n'étoit point une fausse esperance dont il voulût les leurrer, puisque peu de jours après il leur tint parole & leur ménagea une occasion de se signaler. Les François lassez de se morfondre & d'attendre inutilement l'ennemi aux portes d'une ville où ils n'osoient entreprendre de le forcer, leverent le piquet & reprirent le chemin de Cannose. Aussi-tôt que Consalve apprit qu'ils avoient décampé, il détacha sur eux deux corps de troupes, cavalerie & infanterie, commandez par Didaque de Mendozze, officier de distinction, & en qui il avoit beaucoup de confiance. Avant que de le faire partir, il forma luy-même de la cavalerie, partie Espagnole, partie Italienne, comme le corps de bataille, & pour l'infanterie qu'il mit sur les flancs, il luy donna ordre de doubler le pas pour avancer autant que la cavalerie, & de faire grand feu sur les ennemis lorsque l'action seroit engagée. Mendozze cependant ne voulut point qu'elle se montrât d'abord, mais qu'elle se jettât sur la droite & sur la gauche, à quelque distance de la cavalerie, & s'y tint cachée & com-

me en-embuſcade, juſqu'à ce qu'on l'avertît de ſe découvrir & de donner. Les François voyant la cavalerie ennemie à leurs trouſſes, tournerent bride ſur le champ & la chargerent avec leur bruſquerie ordinaire, & ſans obſerver auparavant ſi elle étoit ſoutenuë ou non. Les Eſpagnols feignant d'être ébranlez par le choc de la cavalerie Françoiſe, commencerent à mollir, puis ſe débanderent comme pour prendre la fuite. A l'heure même voila les François après eux, non pas en ordre de bataille, mais par pelotons & épars en divers lieux. Au milieu de ce déſordre paroît l'infanterie Eſpagnole, qui ayant étendu ſes rangs, enveloppe de tous côtez la gendarmerie Françoiſe; & en même-temps la gendarmerie Italienne de Proſper Colonne s'étant jointe à la cavalerie legere d'Eſpagne, qu'on croyoit rompuë & en fuite, luy fait faire volte face & la remene au combat. L'action ſe ſoutint long-temps & avec une égale vigueur de part & d'autre. Mais enfin les François accablez par la multitude, & voyant leurs rangs fort éclaircis par le grand nombre des morts & des bleſſez, n'eurent plus d'autre parti à prendre que d'aller à toute bride rejoindre

le Duc de Nemours, & luy porter eux-mêmes la nouvelle de leur défaite. Elle fut en effet si prompte & pressée si vivement, que ce General n'en put être averti que par des fuyards, que la peur avoit rendus plus vîtes & plus diligens que des couriers. Et quand il l'auroît sçû plûtôt, il n'étoit plus en son pouvoir de leur envoyer du renfort. Ne s'étant pas attendu que les Espagnols inquieteroient sa retraite, il avoit fait prendre les devants à son artillerie accompagnée de toute son infantèrie, & pendant sa marche avoit renvoyé la Palice & Formans dans les places où ils commandoient, le premier à Ruvo & l'autre à Quadrate. Mendozze ayant continué quelque-temps de donner sur ceux qu'il avoit mis en déroute, en prit & en tua plusieurs, & les autres luy ayant échapé par l'extrême vitesse de leur fuite, il reprit le chemin de Barlette. Il trouva aux portes de la ville un nouveau corps de troupes que Consalve y tenoit sous les armes & prêt à marcher, afin que si ceux qui étoient après l'ennemi avoient du dessous, on pût les secourir promptement. Mendozze s'étant donc presenté à luy victorieux, & environné des prisonniers & de tout le butin qu'il

venoit de faire, il en fut reçû avec tous les honneurs & tous les applaudissemens que méritoit le succès de son expedition. Sur tout on le felicita du presage qu'on en pouvoit tirer pour une suite continuelle de victoires sur les François, puisque par son exemple il avoit appris à braver ce feu & cette impetuosité par où ils se croyoient invincibles, & capables de vaincre tous ceux qu'ils attaquoient. Il témoigna de même à tous les officiers, combien il étoit content de leur service, & promit à chaque soldat qui avoit combatu sous eux, de leur faire doubler leur paye pendant un mois entier.

Le lendemain Mendozze donna un grand & magnifique repas où se trouverent avec plusieurs Seigneurs Espagnols & Italiens, les principaux officiers François qui avoient été faits prisonniers. Après avoir tenu table fort long-temps, quant on en vint à s'exciter à boire pour augmenter & prolonger la joïe, le discours étant tombé sur l'action du jour precedent, Mendozze loüa hautement le courage & l'ardeur des François, à quoy il ajoûta que neanmoins, pour cette derniere fois il falloit convenir que les Italiens l'avoient emporté sur eux,

& que luy-même avoit été surpris de la hardiesse & de la vigueur avec laquelle le regiment de Colonne les avoit chargez & surmonté tous leurs efforts. Il y avoit parmi les François un nommé la Motte, homme dur & violent de son naturel, & peut-être alors un peu échauffé par le vin, lequel ne put entendre sans aigreur & sans dépit les loüanges que Mendoze donnoit aux Italiens. Prenant donc la parole & s'adressant à luy, *quoy Seigneur Mendoze*, luy dit-il, *feriez-vous ce tort aux François, de leur preferer les Italiens, eux qui n'ont jamais pû tenir devant nous, & que nous sommes en possession de batre en toutes rencontres. Dites si vous voulez que les Espagnols peuvent nous disputer la gloire des armes, nous vous passerons cela sans peine; mais quant aux Italiens, rappellez tout ce qui s'est passé entre eux & nous, & avoüez que nous leur sommes fort superieurs, & en valeur & en science de la guerre.* Auprès de la Motte étoit Inigo Lopez de Haïala, d'une ancienne noblesse d'Espagne, & homme sage & circonspect. Celuy-cy ayant poussé doucement du coude le François qui prenoit feu, l'avertit de cesser de parler des Italiens avec tant de mépris,

de peur qu'apprenant ce qu'il avoit dit à leur désavantage, ils ne luy en fissent une affaire & ne l'appellassent en duel. La Motte loin de profiter d'un avis qui luy sembloit moins sage que timide, prenant encore un ton de voix plus élevé, *qu'ils m'appellent*, cria t-il de toutes ses forces, *qu'ils m'appellent, je seray ravi de justifier par une victoire signalée, ce que je viens d'avancer, & que c'est la raison & la verité, & non pas le vin qui parle par ma bouche.* Ce discours qu'il avoit tenu ayant été rapporté mot pour mot à Prosper Colonne en presénce de plusieurs nobles Italiens, tous conclurent unanimement, qu'il falloit apprendre à parler à cet étourdi, & ne luy en faire des leçons que par les armes. Cependant avant que d'en venir aux voyes de fait, Prosper jugea à propos de luy députer deux gentilshommes, pour tirer de luy un désaveu exprès de ce qu'il avoit avancé ; que s'il le donnoit, on feroit mieux de negliger ce qui étoit échapé à un homme pris de vin, & de ne s'en venger que par le mépris ; que si à jeun & de sens rassis il persistoit à parler comme il avoit fait à table, alors on luy dît en face qu'il en avoit menti impudemment, qu'il prît tel

nombre de François qu'il voudroit pour venir sur le pré, & qu'il y trouveroit autant d'Italiens prêts à luy donner un second démenti les armes à la main, & à confondre son insolence. La Motte loin de se retracter, affirma de nouveau tout ce qu'il avoit dit, ajoûtant que la preuve en étoit au bout de son épée. Incontinent après il traita de sa rançon avec les Espagnols, & l'ayant payée sur le champ, il alla rejoindre le Duc de Nemours, à qui il fit d'abord le recit de la querelle qu'il avoit euë. Le Duc l'avoüa de tout ce qu'il avoit dit & fait, & luy permit de choisir ses gens pour noüer la partie.

Voilà donc ce qui donna lieu à ce fameux duel de treize cavaliers François contre treize Italiens, dont les Ecrivains Ultramontains attribuent tout l'avantage à ceux de leur nation, quoyque d'autres Historiens ni François ni Italiens & tout à fait neutres, en parlent diversement. On choisit pour champ de bataille une plaine qui étoit entre Barlette, Andrie & Quadrate; mais le terrein qu'on assigna aux combatans étoit resserré dans des bornes si étroites, que ne laissant pas assez de champ pour courir & fondre de loin sur l'ennemi la lance en arrêt,

en quoy les François excelloient, il ne falloit pas attendre qu'ils duſſent tirer un grand avantage de l'adreſſe qu'ils avoient pour cette ſorte d'exercice. En effet, ayant pouſſé impetueuſement les uns contre les autres avec la lance, la partie ſe trouva auſſi égale qu'elle l'étoit avant cette premiere paſſe. Il fallut donc en venir à d'autres armes, épées, poignards & même haches de manœuvres, dont les Italiens s'étoient pourvûs. Rien ne fut plus ſanglant ni mieux ſoutenu que ce combat, & tous ceux qui en étoient ſpectateurs ne ceſſoient de crier qu'on n'avoit point encore vû d'hommes ſi courageux & ſi déterminez. Un auteur de delà les monts rapporte que dès le premier choc cinq François & deux Italiens furent exclus du nombre des combatans, parcequ'on étoit convenu, que quiconque ſortiroit du terrein qu'on avoit marqué, ſeroit cenſé vaincu; que nonobſtant cette inégalité la victoire ne laiſſoit pas de pencher du côté des François, lorſque deux Italiens qu'ils avoient démontez, eurent recours à des eſpieux qu'ils avoient cachez le jour d'auparavant au lieu du combat, & s'en étant ſervis pour crever les chevaux des Francois, ceux-cy furent

Sabellius

enfin contraints de se confesser vaincus, & de se remettre entre les mains de leurs vainqueurs. Cette derniere circonstance qu'on ne peut révoquer en doute, étant citée par tant d'Historiens, ne dut pas causer moins de surprise aux François, de se voir attaquez avec des espieux, dont on ne se sert que contre de feroces animaux, que si on se fût servi de ces *éguillons* dont on pique les plus stupides de tous; & si quelque chose pouvoit les consoler de leur disgrace, c'étoit d'avoir été vaincus peu noblement. Après cela neanmoins ce ne furent qu'acclamations de joye & applaudissemens sur la grande & éclatante victoire que les Italiens venoient de remporter. C'étoient les vengeurs illustres de l'outrage fait à la nation, l'ornement de leur patrie, les restaurateurs de la gloire de ses armes, & on entendoit l'air retentir de tous côtez de ces éloges fastueux, pendant que ces triomphateurs au milieu d'une foule innombrable de peuple qui les étoit allé accüeillir hors des murailles, & precedez de leurs prisonniers, entroient dans la ville au son des trompettes & des tambours & au bruit de toute l'artillerie. Il falloit même les placer dans le temple de

l'immortalité, qui est l'histoire, vrais Heros de leur siecle, qui devoient être proposez pour modeles à tous ceux qui viendroient après eux, & dignes que leurs noms fussent consacrez à la posterité. C'est comme en parle un celebre Auteur Italien, qui en effet rapporte leurs noms & leurs surnoms, homme d'ailleurs grave & sensé dans tous les sujets qu'il traite, mais qui dans cette occasion paroit s'être un peu trop livré aux sentimens & à l'admiration de la populace. Il n'y eut pas jusqu'à Consalve qui ne les comblât d'honneurs & de presens, comme l'assure le même Ecrivain. Il le devoit pour entretenir l'émulation de la gloire parmi ses troupes, & plûtôt par estime de leur courage que de leur sagesse. Car avec cette rare prudence qui le distinguoit de tous les autres Generaux, il est bien à presumer qu'il ne regardoit ces combats que comme des jeux de Mars, propres à amuser des soldats, lorsqu'il ne se presentoit point d'affaires plus serieuses, mais peu décisifs pour le succès d'un grand dessein. Aussi ne fut il plus parlé de ces faits de Chevalerie, dès qu'il eut occasion d'entreprendre quelque chose de plus utile & de plus important.

Guichardin, l. 5. n. 12.

Il y avoit quelque-temps que le Duc de Nemours s'étoit saisi de Castellanette, petite ville située sur la riviere du Talve entre Gravine & Tarente, & avoit obligé les habitans de recevoir une garnison Françoise, pour se défendre contre les surprises & les frequentes courses de la garnison de Tarente. Les François qui étoient dans Castellanette, peu disciplinez & licentieux à l'excès, se rendirent bientôt odieux & insupportables à la bourgeoisie par tous leurs mauvais déportemens; pillant impunément leurs hôtes, attentant à la pudicité de leurs femmes, souvent même usant de voyes de fait & les frapant rudement lorsqu'ils ne les trouvoient pas assez souples & assez prompts à faire ce qu'ils vouloient. La patience des habitans n'étant pas à l'épreuve de ces violences, ils députerent secretement à Consalve, pour luy faire sçavoir, que s'il vouloit leur envoyer quelques compagnies de ses troupes, ils les aideroient à égorger les François qui étoient dans la ville & luy livreroient le magasin qu'ils y avoient. Sur cet avis Consalve fait partir sur l'heure un corps de troupes, avec ordre toutefois de laisser la vie aux François si on les trouvoit sans

défenſe, & de ſe contenter de les faire priſonniers. Il étoit pleine nuit quand les Eſpagnols furent introduits, & ayant trouvé les François plongez dans un profond ſommeil, il leur fut aiſé de s'en rendre maîtres ſans effuſion de ſang. Après leur avoir enlevé leurs armes & s'être aſſuré de leurs perſonnes, on ſe hâta de tranſporter à Barlette toutes les proviſions de guerre & de bouche deſtinées à l'entretien des troupes qui tenoient cette ville bloquée, & preparées avec beaucoup de ſoin & de dépenſe. On blâmoit la conduite du Duc de Nemours d'avoir choiſi pour magaſin une place auſſi foible que Caſtellanette, ou du moins de n'avoir pas mieux pourvû à ſa défenſe en y laiſſant une plus forte garniſon. Il comprit la faute qu'il avoit faite, & pour la reparer, il prit avec luy la meilleure partie des troupes qu'il avoit au blocus de Barlette & aux environs, & ſe rendit en diligence à Caſtellanette, comptant de l'emporter d'emblée, & d'aller incontinent après reprendre ſon premier poſte. Mais la garniſon que Conſalve y avoit jettée, étant bien plus forte que celle des François qu'on venoit de ſurprendre, & la bourgeoiſie s'entendant mieux avec les Eſpa-

gnols qu'avec les François, on ſe moqua des ſommations & des menaces du Duc, & il vit bien que dans la diſpoſition où étoient les aſſiegez, il ne pouvoit les réduire ſans canon. Il falloit donc attendre que ſon artillerie fut arrivée, & ce retardement leur donna tout le temps qu'il falloit pour faire de bons retranchemens au dedans & au dehors de la place, à couvert deſquels ils puſſent encore ſe défendre quand les murs feroient ruinez. Le Duc de Nemours irrité de leur reſiſtance, avoit réſolu de les emporter d'aſſaut, & de les paſſer tous au fil de l'épée. Pour cet effet, auſſi-tôt qu'il eut ſon artillerie, il fit dreſſer diverſes batteries, qui ne ceſſerent de foudroyer la place, juſqu'à ce qu'elle fût ouverte de tous côtez. Il crut alors, qu'il n'y avoit plus qu'à tomber ſur la garniſon & que la ville étoit à luy. Voilà donc ſes troupes qui montent à l'aſſaut avec tout le courage qu'il leur inſpiroit, croyant qu'après avoir paſſé ſur les ruines du mur, il ne feroit plus queſtion que de fondre dans la ville l'épée à la main, mais il n'en étoit pas encore où il s'imaginoit. Derriere le mur ſe trouva un large & profond foſſé, que les aſſiegez avoient commencé de creu-

ser au moment qu'ils se virent investis, & depuis ayant poussé ce travail sans interruption & sans relâche jusqu'au jour de l'assaut. Cette seconde défense étoit un plus grand obstacle au dessein des assiegeans que les murs qu'ils avoient abbatus & franchis. Cependant il falloit le vaincre, & le Duc de Nemours donnoit déja ses ordres pour en venir à bout, lorsqu'il eut avis d'une entreprise considerable des ennemis qui l'obligea d'abandonner la sienne.

Il y avoit au pied de l'Apennin une petite place nommée Ruvo, proche d'Atelle, & à cinq ou six lieuës de Barlette. Ce poste étant fort important & par sa situation & parcequ'il étoit assez bien fortifié, le Duc de Nemours y avoit laissé trois à quatre mille des meilleurs hommes qu'il eût dans son armée, & pour Commandant Chabane de la Palice, officier general, moins distingué encore par son rang que par son mérite. Consálve qui avoit par tout ses espions & ses émissaires, apprit qu'il ne luy seroit pas impossible d'enlever ce corps de troupes qui étoit à Ruvo, s'il vouloit entreprendre cette expedition en personne, & y amener avec luy ces troupes si re-

nommées, avec lesquelles il avoit conquis le Royaume de Grenade. Il n'eût jamais osé y penser, si le Duc ne se fût éloigné de Barlette avec une bonne partie de ses forces pour le siege de Castellanette, qui est à peu près à la même distance de Barlette que Ruvo, mais celle-cy proche la riviere d'Offanto, & l'autre tirant vers le golphe de Tarente, ensorte que ces trois places situées comme elles sont, forment un triangle assez juste. La marche du General François vers Castellanette, n'avoit pas été si secrete qu'on n'en fût bien informé, sans toutefois qu'on s'en embarassât beaucoup, parcequ'on ne doutoit pas que la garnison de cette place ne dût l'occuper assez longtemps pour donner lieu à Consalve d'executer son dessein. En effet ayant tenu un conseil de guerre, où tout le monde fut d'avis comme luy de tenter cette entreprise, & avec le plus de promptitude qu'on pourroit, il tira de Barlette tout ce qu'il avoit de bonnes troupes & de meilleure artillerie, se fit accompagner des principaux habitans de la ville, crmme d'autant d'ôtages de la fidelité de leurs concitoyens, & pressant sa marche autant qu'il put, il alla se presenter devant Ruvo où il

n'étoit gueres attendu. Dabord il fit batre la place avec tant de furie, qu'en peu d'heures, il s'y trouva plusieurs bréches & toutes assez grandes pour livrer un assaut. Du côté des assiegeans on y couroit avec toute l'audace & toute la vigueur de gens qui aimoient mieux perir que d'en avoir le démenti. Les assiegez d'autre part sortant par ces bréches pour aller au devant de l'ennemi & le repousser, faisoient tous les efforts imaginables pour rompre ceux des assaillans. La gendarmerie Françoise, à qui la Palice avoit donné ordre de mettre pied à terre & de se jetter sur ceux des ennemis qui approcheroient les plus près de la place, les Gascons qui bordoient le rempart & qui décochoient sur eux une grêle de fleches, la Palice qui alloit & venoit, animant ces gens de la voix & par son exemple, tout faisoient des merveilles, & on se mêloit les uns avec les autres sous les murs de la ville comme dans une plaine. Mais enfin après un combat de sept heures entieres, la Palice ayant été blessé, & sa gendarmerie accablée & rompuë par la multitude des assaillans, plûtôt que défaite, les Espagnols qui donnoient l'assaut, se firent jour à travers les défenseurs & pe-

netterent jusques dans la place, en même-temps que d'autres qui l'attaquoient par escalade, gagnerent le parapet. Francois Sanchez tresorier des troupes Espagnoles, fut le premier qui arbora sur le rempart un drapeau aux armes d'Espagne, & Trajan Morminie, Gentilhomme Napolitain, ayant le premier porté la main au creneau de la muraille & sauté sur le parapet, eut l'honneur de la couronne murale. Il y eut d'abord un assez grand massacre, tant de la bourgeoisie, que de la garnison, étant difficile de reprimer la fureur du soldat qui emporte une place d'assaut. Tout le reste, tant soldats que citoyens, furent faits prisonniers, parmi lesquels les plus remarquables étoient la Palice, Chef des troupes & Gouverneur de la ville, Amedée, qui commandoit la cavalerie de Savoye, & Peralta Espagnol de distinction, qui étant au service de la France avant qu'elle se broüillât avec l'Espagne, se fit un devoir de demeurer fidele au premier parti qu'il avoit pris. Dans le tumulte & la confusion d'une ville prise par force, Consalve eut soin de donner un frein à la licence des vainqueurs, défendant tres-expressement de rien attenter contre la multitude

de femmes qui s'étoient refugiées dans les Eglises. Le lendemain qu'on n'avoit pas encore achevé de piller la ville, il reprit le chemin de Barlette, & fit tant de diligence, qu'il y arriva avant que le Duc de Nemours, qui marchoit à grandes journées au secours de Ruvo, avec un renfort considerable de Suisses & de cavalerie qui avoit joint son armée, pût être informé du desastre de cette ville, & par quelle sanglante catastrophe elle avoit changé de maître. Peu de jours après que Consalve fut rentré dans Barlette, il renvoya à Ruvo toutes les femmes qu'on en avoit emmenées, sans qu'il leur en coûtât ni argent ni la moindre atteinte à leur honneur pour se racheter. A l'égard des hommes habitans de la ville, il leur permit comme aux femmes de s'en retourner, se contentant d'une somme tres-modique pour prix de leur liberté. Il n'en usa pas de même avec les troupes, ayant donné ordre qu'on retint prisonniers tous les cavaliers, en represailles de quelques contraventions de la part du Duc de Nemours aux loix de guerre qu'on s'étoit prescrites d'un commun consentement; & pour ce qui est des fantassins, il les envoya sur les galeres que com-

mandoit Liscan Espagnol, pour y servir comme forcats jusqu'à la fin de la guerre. On luy reprochoit l'injustice & l'inhumanité de cette conduite, à quoy il répondoit, qu'ayant été pris à discretion, on étoit en droit d'en disposer comme on vouloit, sans que la justice en fût blessée ; & que pour l'humanité, si on pouvoit les faire mourir c'étoit leur faire grace que *de leur* laisser la vie, quoyque condamnez à un dur & honteux travail. Il ajoûtoit, que ne pouvant pas avoir des forces égales à celles de ses ennemis, il se croyoit permis d'affoiblir les leurs par tous les moyens que la prosperité des armes luy en fournissoit. Suivant cette maxime, se voyant fort inferieur en cavalerie aux François, il fit distribuer à divers fantassins, les chevaux qu'il leur avoit pris, faisant sentir à ses gens de pied, quel avantage c'étoit pour eux de monter à un degré superieur, & combien ils devoient s'efforcer de se rendre dignes d'un tel honneur. On ne peut pas douter que le Duc de Nemours ne fût tres-mortifié de voir que de deux places qui luy étoient tres-importantes dans la conjoncture des affaires, il n'eût pû retirer l'une des mains de ses ennemis, & que pendant qu'il

qu'il y travailloit inutilement, l'autre luy eut été enlevée. Mais se voyant encore bien plus fort qu'eux & maître d'un plus grand nombre de places dans la Poüille & dans la Calabre, il ne perdit pas l'esperance de reduire bientôt les Espagnols à la necessité de se retirer de ces deux provinces. Cependant la fortune de ce General étoit sur son déclin, & quand on vit tous les malheurs qui luy arriverent depuis, on ne douta plus que la perte de Castillanette & de Ruvo, n'eussent été des presages de sa ruine entiere. Un évenement tres-fâcheux qui suivit de près ceux dont nous venons de parler, ne contribua pas peu à confirmer dans les esprits toutes les sinistres predictions qu'on en faisoit.

Hugue de Cardonne, qui ne pouvoit digerer le chagrin qu'il avoit d'avoir été batu par le Maréchal d'Aubigny, n'étoit attentif qu'aux moyens & aux occasions qu'il pourroit trouver de se relever de cette disgrace. Après sa défaite il s'étoit retiré à Regge, où pendant qu'il faisoit faire de nouvelles levées en Sicile & dans la Calabre ulterieure, il fut joint par un renfort considerable que Ferdinand luy envoyoit d'Espagne, commandé par Portocar-

rero beaufrere de Consalve, dont il avoit épousé la sœur. Ce dernier avoit sous luy Alphonse Carvajal, chef d'un corps de six cens chevaux, & Ferdinand Andrade à la tête de quelques escadrons & de cinq mille hommes de pied qu'il avoit levez dans la Galice & dans les Asturies. Portocarrero s'étant mis en mer, les vents luy furent si contraires, qu'ils retarderent sa navigation de quelques mois, sans toutefois l'empêcher d'arriver enfin à Messine avec sa flotte en aussi bon état que lorsqu'elle étoit partie des côtes d'Espagne. Peu de jours après il passa le détroit, & pendant qu'il étoit occupé à débarquer ses troupes à Regge, il luy prit une violente maladie, qui en fort peu de temps le réduisit à la derniere extrêmité. Se sentant approcher de sa fin, il pria Cardonne & Nuccia, l'un Viceroy de Sicile, l'autre Commandant sous ce premier dans la même province, de se rendre chez luy, pour déliberer avec eux à qui il laisseroit le commandement des troupes qui étoient à ses ordres. Benavide & Carvajal y aspiroient également & à l'envi ; mais la jalousie & l'inimitié qui étoient entr'eux, faisant apprehender, que ni Benavide ne pût se résoudre d'obéir à

Carvajal, ni Carvajal à Benavide, ou que si l'on passoit sur cette consideration, les affaires n'en souffrissent, on jetta les yeux sur Andrade, à qui ils se soumirent sans peine; tous deux bien intentionnez, & tres-disposez à servir de leur mieux, pourvû que ce fût sans subordination de l'un à l'autre. Portocarrero étant mort, aussitôt qu'on eut celebré ses obseques, on paya les troupes nouvellement débarquées, des impôts qu'on avoit levez sur la Sicile. Cela fait, Cardonne & Andrade après avoir tenu divers conseils de guerre, tirerent toutes leurs troupes de Regge pour se mettre en campagne, & en trois marches arriverent à Terranova, qui est à l'extrêmité de la Calabre ulterieure, & autre que la ville de même nom, située sur la riviere de Chochille, autrefois dite Sibaris, en la Calabre citerieure. Le même jour qu'ils y étoient arrivez, le Maréchal d'Aubigny quitta Motta où il campoit alors, & se rendit à Terranova, à dessein de s'en emparer. Mais comme Alverade le pere avoit pris les devants & s'étoit déja saisi de la place, Aubigny après quelques legeres escarmouches, jugea à propos de passer outre & de conduire son armée proche de

Seminara, au même endroit où sept ans auparavant il avoit défait le Roy Ferdinand & Consalve en bataille rangée. Assez près de là se trouvoit encore la plaine où il venoit tout recemment de remporter une nouvelle victoire sur Cardonne. Il crut que le lieu luy porteroit bonheur, & qu'étant signalé par deux batailles qu'il avoit gagnées, il pouvoit hardiment s'y arrêter pour en livrer une troisiéme. Présage moins réel qu'imaginaire, & qui tenoit plus de la vision que d'une conjecture bien fondée. Cependant comptant un peu legerement sur cette prétenduë fatalité, il envoya Ferracut l'un de ses heraults d'armes, provoquer les Espagnols au combat, les regardant comme des ennemis peu redoutables, & qui avoient besoin d'être encore vaincus plusieurs fois avant qu'ils apprissent à vaincre. Cardonne qui ne cherchoit qu'à reparer par le gain d'une bataille le tort qu'avoit fait à son parti celle qu'il avoit perduë, prend Ferracut au mot, reçoit son défi comme une bonne nouvelle, & pour luy témoigner la joye qu'il en avoit, luy fait present d'une aiguiere & d'un grand bassin d'argent. A l'heure même il envoye ordre à Jean de Cardonne son frere, de le venir

joindre inceſſamment avec toute l'infanterie qu'il luy avoit laiſſée. Celuy-cy ayant fait battre la generale, & croyant que tout ſe diſpoſoit à marcher, ſe voit arrêté tout à coup par la mutinerie de ces troupes, qui s'obſtinerent à ne point branler, qu'elles ne fuſſent payées, comme celles qui venoient d'arriver nouvellement d'Eſpagne, de tout ce qui leur étoit dû pour leur ſervice. Il fallut donc qu'il leur fît diſtribuer ſur l'heure tout ce qu'il avoit d'argent en propre, & que pour ce qui manquoit encore à ce payement, il leur donnât bonne caution, ce qu'il obtint de quelques-uns de ſes amis, qui répondirent pour luy. Les ayant rendus par là plus dociles & plus prompts à obéïr à ſes commandemens, il les conduiſit au camp de Cardonne leur General. Aubigny, nonobſtant le défi qu'il leur avoit fait, ne laiſſa pas de paſſer avec ſes troupes la riviere de Petrace, ainſi nommée à cauſe d'une fortereſſe de même nom qui ſe trouve au confluent de cette riviere & du Metauro, & d'avancer juſqu'à la petite ville de Gioia, peu éloignée de Seminara. Cardonne & Andrade jaloux de l'honneur de leur parole, & ne voulant pas qu'il fut dit, qu'ils évi-

toient le combat après l'avoir accepté, décamperent sur l'heure pour le suivre de près, passerent la même riviere & au même endroit que luy, & pour hâter le passage, commanderent que chaque cavalier prît un fantassin en crouppe. Le lendemain Aubigny laissant Gioia derriere luy, revint sur ses pas se presenter en ordre de bataille. Dès qu'ils l'apperçûrent, ils se préparent à le bien recevoir, & en fort peu de temps leur armée se trouva rangée selon la disposition qu'ils en avoient faite. Sur les aîles étoient Benavide & Carvajal; au centre, Cardonne, Antoine Leva & Alverade le pere, à la tête de toutes les vieilles bandes de cavalerie & d'infanterie; derriere eux & à quelque distance, Andrade avec les troupes qu'il avoit amenées d'Espagne, formoient un autre corps d'armée, ou plûtôt une seconde armée separée de la premiere. Peut-être avoit-il dessein de ménager ces troupes, qui étoient à luy & de ne les employer que dans le besoin; peut-être aussi ne vouloit-il pas se mêler avec les autres combatans, de peur de confondre sa gloire avec la leur. Du côté des François Aubigny avoit partagé sa cavalerie en trois corps & s'étant mis à la tête du premier,

laiſſant le ſecond à Alphonſe de Saint-Severin, & le troiſiéme à Honorat ſon frere, qui avoient avec eux toute la cavalerie Italienne ; Malherbe commandant l'infanterie formée en un gros bataillon quarré, auquel on avoit confié le canon. On commença par une décharge de toute l'artillerie de part & dautre, qui fut comme le ſignal du combat. A l'inſtant Aubigny part de la main pour charger Carvajal qui luy faiſoit front, mais le ſoleil luy donnant dans les yeux, & voulant éviter cet inconvenient, il tourne bride ſur l'heure & va fondre ſi impetueuſement ſur Benavide avec ſa gendarmerie Eſcoſſoiſe, que l'Eſpagnol ébranlé par ce premier choc, commençoit déja à plier. Cardonne, Leva & Alverade s'étant apperçûs de la mauvaiſe contenance qu'il faiſoit, courent promptement à luy pour le ſoutenir. Alors proprement commença l'action generale, où preſque tous les corps des deux armées ſe mêlant les uns avec les autres, on ſe batit homme à homme comme dans un duel, & avec tant de courage & d'haleine des deux côtez qu'il étoit difficile de deviner à qui ſeroit la victoire. Mais cette incertitude fut bien-tôt levée par

Carvajal, qui avec son aîle de cavalerie, ayant pris à dos & chargé vivement le corps que conduisoit Aubigny, le réduisit à ne sçavoir de quel côté il devoit se tourner, ou contre ceux qu'il avoit en tête ou contre ceux qui luy donnoient en queuë. L'embarras où il se trouvoit l'ayant jetté dans quelque trouble, & sa troupe s'en étant apperçûë par la contrarieté des ordres qu'il donnoit, l'épouvante se mit parmi eux, ils lâcherent le pied, & prenant la fuite, laisserent leur General dans la necessité de fuir comme eux, de peur de tomber entre les mains de l'ennemi. Le mérite de cette victoire ne se borna pas à ces premiers Chefs de l'armée Espagnole. Andrade avec sa cavalerie poussa & mit en déroute celle d'Alphonse de Saint-Severin ; puis étant tombé sur celle d'Honorat, il n'en eut pas-moins bon marché que du premier, & l'obligea bientôt de tourner le dos & de s'enfuir comme son frere. L'infanterie de l'armée Françoise ne pouvant pas pourvoir à sa seureté par une fuite aussi rapide que la cavalerie, essuya tout le fort de l'orage, & la meilleure partie fut taillée en pieces, ou en faisant encore quelque resistance, ou en se jet-

tant où elle pouvoit pour se retirer de ce peril. Le combat fut si âpre & si violent, qu'il ne dura gueres plus d'une demi heure, L'un & l'autre Saint-Severin furent faits prisonniers, & pour le Maréchal d'Aubigny, il se trouva investi & serré de si près par la cavalerie Espagnole, que si un gros d'Escossois ne fût accouru promptement à son secours, il n'eût pû sauver sa vie qu'au prix de sa liberté, qu'il perdit toutefois peu de jours après. Malherbe trouva moyen de se rejoindre à luy avec le peu d'infanterie qui luy restoit, & tous deux ensemble forcerent leur marche autant qu'ils purent pour regagner Gioia, d'où ils étoient sortis. Cette place foible & peu munie, n'étoit pas un fort bon asyle pour eux. Aussi n'y furent-ils pas arrivez qu'apprenant que la cavalerie Espagnole qui les poursuivoit, n'étoit plus qu'à fort peu de distance, ils sortirent à l'heure même de Gioia & marchant toute la nuit à pas doublez, se rendirent à Angitole, où il y avoit une citadelle, dans laquelle ils se jetterent. Manœuvre à quoy le Maréchal n'étoit gueres accoûtumé, d'être obligé de fuir & de se cacher pour se dérober à l'ennemi. Là il détestoit l'in-

constance de la fortune, qui après l'avoir si bien servi en douze batailles qu'il avoit gagnées, tant en France qu'en Italie, l'avoit trahi & abandonné dans cette derniere. Mais étoit-il plus à plaindre du malheur d'une bataille perduë, qu'à blâmer de sa temerité, d'avoir hazardé celle-cy avec des forces tres-inégales à celles de ses ennemis, & donné dans une flateuse illusion, plûtôt que de s'accommoder au temps & attendre des conjonctures plus favorables? Le lendemain de son arrivée à Angitole, Valens frere de Benavide, & après luy Carvajal, & enfin Alverade le fils & Leva; tous à la tête de plusieurs escadrons, ayant poussé avec une extrême vitesse jusqu'à Angitole, Aubigny se vit contraint de leur abandonner la ville & de se jetter dans la citadelle. Ils délibererent d'abord de l'assieger, sans toutefois y être encore bien résolus, jusqu'à l'arrivée d'Andrade avec toute l'infanterie: Car alors ayant plus de monde qu'il ne falloit pour serrer la place de près & la fermer de tous côtez, ils comprirent bien qu'il ne pouvoit plus leur échaper. Et comme tous ces Officiers Espagnols étoient pleins d'estime pour luy, & qu'ils craignoient

avec raison qu'il ne se fît tuer s'ils livroient un assaut : d'un autre côté ne voulant pas laisser à la France un General habile & experimenté, & qui depuis cinquante ans qu'il portoit les armes, n'avoit été malheureux que cette seule fois, ils se contenterent de luy couper les vivres. Ils sçavoient qu'il n'y en avoit dans le château que pour trois ou quatre jours ; mais Aubigny sçût si bien les ménager, qu'il les fit durer dix ou douze, au bout desquels la faim ne luy permettant pas de tenir plus long-temps, il se rendit.

Le malheur du Maréchal fut suivi de près de celuy du Duc de Nemours, tant à cause qu'il diminua notablement ses forces, que par le courage qu'il inspira à ses ennemis, pour profiter de la conjoncture, & pour tenter de nouvelles entreprises, qui furent suivies de la ruine totale du Duc & de son parti. Il y avoit déja du temps que les deux mille hommes qu'Octave Colonne avoit levez en Allemagne, avec la permission de l'Empereur Maximilien, étoient arrivez à Barlette. Ce secours si utile en apparence à Consalve & au bien de ses affaires, n'avoit pas laissé de causer deux grands maux. Le premier fut que ses vivres,

par la multiplication de ceux à qui il en falloit fournir, ayant été plûtôt conſommez, il retomba dans la même diſette, dont les Venitiens l'avoient tiré au commencement du blocus. Le ſecond, vint du mauvais air de la ville, à quoy les Allemans n'étant pas accoûtumez, il ſe répandit parmi eux un mal contagieux qu'on avoit lieu de craindre qu'il ne ſe communiquât aux autres troupes. Ces nouvelles difficultez déterminerent enfin Conſalve à quitter Barlette, avant même qu'il eût appris la défaite de l'armée Françoiſe, & il fit avertir les Officiers de ſes troupes, de ſe tenir prêts à marcher au premier jour. La joye qu'ils eurent de ſortir d'un lieu qu'ils regardoient comme une triſte priſon, & où ils avoient tant ſouffert, fit eſperer à Conſalve qu'ils feroient tous leurs efforts pour éviter la neceſſité d'y rentrer. Luy de ſon côté, pour être plus en état d'executer quelque grand deſſein, envoya ordre à Navarre & à Loüis Errera qui étoient à Tarente, de le venir joindre au plûtôt & avec le plus de troupes qu'ils pourroient luy amener. Errera luy étoit parent, & tant par cette raiſon que par la connoiſſance qu'il avoit de ſon mérite & de celuy

de Navarre, il crut ne pouvoir se passer de ces deux Officiers. Le Duc de Nemours sans être encore averti du dessein de Consalve, mais neanmoins se doutant bien, qu'avec le renfort qu'il avoit reçû, il ne se tiendroit pas dans Barlette à ne rien faire, fit dire de sa part à Aquaviva Duc d'Atrie, qu'il quittât Conversano, où il avoit son quartier, pour se rendre à Altamura où étoit Loüis d'Ars, & qu'ayant réüni toutes leurs forces, ils vinssent le joindre à Cannose. Il avoit grande confiance en l'un & en l'autre, Aquaviva luy paroissant homme de tête & de bon conseil, d'Ars homme d'expedition. Pendant qu'ils déliberoient entr'eux du jour de leur départ, & qu'ils s'entre-dépêchoient des couriers pour convenir de l'ordre de leur marche & de la route qu'ils tiendroient, Navarre ayant intercepté une lettre d'Ars à Aquaviva, prit sur le champ la résolution de tendre une embuscade à ce dernier, en un lieu propre à son dessein & où la lettre d'Ars luy apprenoit qu'il devoit passer. Errera se joignit à Navarre, sinon pour l'appuyer, du moins pour avoir part au succès & à la gloire de l'action. Aquaviva qui ne se défioit point de la partie qu'on

luy avoit dressée, y fut surpris en effet, & quoyqu'il se défendît vaillamment, toutefois son cheval ayant été tué, & luy renversé par terre & blessé dangereusement, il fut contraint de se remettre entre les mains de ses ennemis. Les escadrons qu'il conduisoit furent tous ou taillez en pieces, ou mis en fuite, ou faits prisonniers comme luy. Cette expedition faite en chemin par les deux Officiers Espagnols, & comme une affaire de rencontre, ils se rendirent à Barlette, où Consalve qui les attendoit avec impatience fit paroître une joye extraordinaire, premierement, de leur arrivée, en second lieu, d'avoir enlevé à ses ennemis en la personne d'Aquaviva, un General aussi capable de déconcerter ses desseins, que de conduire les leurs avec adresse & habileté.

Le Duc de Nemours n'avoit rien oublié pour empêcher que la nouvelle de la défaite du Maréchal d'Aubigny ne parvint jusqu'à Consalve. Tous les couriers étoient arrêtez par ses ordres, tous les prisonniers Espagnols gardez à vûë, ou surpris & saisis en chemin. Mais il y en eut enfin qui échaperent à la vigilance de ses gens, plus heureux ou plus hardis que les premiers, & ré-

solus de hazarder leur vie en vûë de la récompense qu'ils esperoient pour la bonne nouvelle qu'ils avoient à annoncer. Après cela il étoit fort inutile de déliberer sur le parti qu'on prendroit, ou de se mettre en campagne ou de rester à Barlette. Il y avoit sept mois entiers que Consalve y étoit renfermé, & où par une force d'esprit dont on auroit peine à trouver d'exemple, sa constance n'avoit jamais pû être ébranlée, ni par l'extrême disette de vivres & d'argent où il s'étoit trouvé, ni par le mécontentement & les plaintes de ses troupes, ni par la prise de divers postes qu'on luy enlevoit successivement, ni par les insultes & les bravades des François, ni par les sollicitations importunes de ses gens, qui demandoient à tout moment qu'on les tirât d'un lieu où ils mouroient de faim & de langueur, & qu'on les menât à l'ennemi, ni enfin pat toutes les raisons qu'on employoit pour prouver qu'il y avoit quelque meilleur parti à prendre; voyant luy seul plus que tous les autres ensemble, & attendant toûjours du temps & des conjonctures quelque ressource que peut-être il ne pouvoit encore prévoir, mais que la vicissitude des choses humaines luy fai-

soit esperer. Dans la situation où étoient ses affaires, ne pouvant se promettre de vaincre, il croyoit beaucoup faire que de se preserver d'être vaincu, & que s'il ne pouvoit encore regagner à son maître ce qu'il pretendoit luy appartenir, ce n'étoit pas luy rendre un petit service que de conserver du moins ce qui luy restoit. Le fruit de sa patience fut la victoire, & celuy de la victoire, un Royaume florissant qu'il unit à tous les autres Etats de Ferdinand.

Son dessein en quittant Barlette, étoit d'aller assieger Cerignole, petite ville de la Capitanâte, entre les rivieres d'Offanto & de Carapelle, & à quelque distance d'Ascoli. Ce poste luy étoit important pour s'ouvrir le chemin de l'Abruzze, & passer de là dans le Labour. Et comme il apprit que le Duc de Nemours marchoit à luy & le suivoit de prés, il se hâta de prendre les devants pour se saisir de quelque bon poste, d'où il pût combatre avec avantage. Quoyqu'on ne fût encore qu'à la fin du mois d'Avril, la chaleur étoit déja si excessive & les chemins si poudreux, que cette premiere difficulté jointe à la precipitation de la marche, fit beaucoup souffrir les soldats. Plu-

ſieurs mouroient de ſoif & de langueur, d'autres, faute d'eau, dont la terre ne leur étoit pas moins avare que le ciel, avoient recours aux herbes & aux feüeilles pour ſe déſalterer, & ſuçoient la roſée que la fraîcheur de la nuit y avoit laiſſée. Conſalve qui connoiſſoit le païs & quelle en étoit la ſechereſſe, avoit fait remplir des eaux de l'Offanto, quantité d'outres & les faiſoit diſtribuer aux troupes. Et pour ſoulager la laſſitude des gens de pied, il vouloit que chaque cavalier en prît un en crouppe, donnant luy même l'exemple de ce qu'il commandoit, & ayant fait monter un fantaſſin derriere luy. Cerignole étoit ſituée ſur une petite hauteur, d'où deſcendoient de tous côtez de grands vignobles par une pente aſſez douce, & qui aboutiſſoit à un foſſé, que ceux à qui ces vignes appartenoient, y avoient fait creuſer pour en défendre l'enttée. Conſalve qui s'attendoit d'être attaqué par le Duc de Nemours auſſi-tôt qu'il ſeroit arrivé, ne crut pas pouvoir mieux poſter ſon armée que dans ces vignes. Et pour en rendre l'abord plus difficile, il commanda de travailler à la hâte à donner plus de largeur & plus de profondeur au foſſé, & que des boües & des ter-

res qu'on en tireroit, on fit sur le bord une espece de rempart du côté qui joignoit la ville; exhortant tout le monde de mettre la main à l'œuvre, & tout le monde s'y portant avec ardeur, à cause de l'approche de l'ennemi. L'ouvrage ayant été achevé en fort peu de temps, par la multitude de ceux qui s'y employoient, on planta des pieux & des pointes de fer en divers endroits du fossé, parmi lesquels on creusa des trous, pour embarasser la cavalerie qui hazarderoit de le passer; & de peur que ces pieges ne fussent découverts, on eut la précaution de les couvrir de feüilles ou de paille. Pendant qu'on étoit occupé à ce travail, Consalve faisoit dresser des bateries & pointer le canon du côté de la plaine par où les François devoient s'approcher. Au moment qu'ils parurent on crut qu'ils alloient commencer l'attaque, mais elle fut retardée de plusieurs heures, par l'incertitude & l'irresolution du Duc de Nemours, qui se défiant du succès de son entreprise, voulut prendre auparavant les avis de ses Generaux. Le sien étoit de remettre le combat au lendemain, & il en rendit diverses raisons; Que la ville de Cerignole étant à luy, il pouvoit y entrer & passer la

nuit tranquillement & sans crainte d'insulte ; Qu'il étoit bien informé que Consalve n'avoit de pain que pour ce jour là, & qu'ainsi il seroit contraint de décamper dès le lendemain, pour en aller chercher ailleurs ; que rien ne les empêcheroit de le suivre, & que marchant sur ses pas, ils pourroient l'attaquer dans un terrein uni, ou même en choisir un à leur gré & plus avantageux que celuy qu'il occuperoit ; Que les vignes où campoit son armée luy paroissoient assez élevées pour que son canon causât bien du désordre dans la leur avant qu'elle y pût monter ; Qu'il ne falloit pas douter qu'il ne fût bien retranché, & que la terre nouvellement remuée en étoit une preuve évidente ; Que les loix de la guerre ne permettoient pas d'affronter de vieux soldats dans leurs lignes, sans les avoir reconnuës, & qu'on n'avoit pas encore eu le temps d'observer comme il falloit celles qui couvroient l'ennemi ; Que quand à l'heure qu'il parloit, il chargeroit quelqu'un de le faire, le peu de jour qui restoit ne luy permettroit pas de se bien acquiter de sa commission, ou que ne revenant qu'à l'entrée de la nuit, le temps de combatre seroit écoulé, & que neam-

moins la lumiere étoit absolument necessaire pour éclairer une action aussi douteuse que celle qu'on vouloit qu'il entreprît, sans quoy on couroit risque de donner dans tous les pieges de l'ennemi. A cela Alegre, Fontrailles, Loüis d'Ars & plusieurs autres Officiers répondoient, qu'il étoit difficile que dans le peu de temps que Consalve avoit eu pour se retrancher, ses travaux fussent assez bons pour ne pouvoir être forcez par la vigueur & l'impetuosité ordinaire des François, & que d'abord que les enfans perdus s'y seroient fait un passage, tout le reste les suivroit à l'envi. Ils ajoûtoient, que le General Espagnol, rusé & artificieux comme il étoit, sçauroit toûjours leur donner le change, s'il craignoit d'en venir aux mains, ou en tout cas se poster si avantageusement, que si on vouloit chercher l'égalité du terrein pour le combatre, une telle circonspection passeroit à ses yeux pour lâcheté ou pour défiance, & qu'en un mot ce seroit luy marquer trop de crainte d'engager avec luy une grande action. Ils prétendoient qu'on en seroit quitte pour essuyer quelques volées de canon, & que dès qu'on auroit franchi brusquement le fossé & le ter-

rein qui le bordoit, le canon ne pouvant plus assez plonger pour les atteindre, demeureroit sans effet. Autre raison & sur quoy ils insistoient le plus, c'est que depuis dix ans étant en possession de vaincre leurs ennemis en bataille rangée, il falloit la hazarder, avec d'autant plus de confiance, que jusques là ils n'avoient pû se garantir d'une entiere défaite, qu'en évitant avec adresse & par divers détours, le peril d'un combat. Nonobstant toutes ces raisons, Nemours s'en tenoit toûjours à son premier sentiment & Alegre de son côté s'opiniâtroit à le combatre. La chose alla si loin, qu'il s'emporta jusqu'à accuser le Duc de foiblesse & de lâcheté. Nemours piqué vivement de cette injure, au lieu de la venger sur le champ, comme il avoit droit, fit justement ce qu'Alegre cherchoit en l'offensant, c'est à-dire, que ne croyant pas pouvoir mieux refuter le reproche outrageux qu'on luy avoit fait, qu'en poussant aux ennemis, il fit sonner la charge. Son armée étoit partagée en trois corps; le premier de cavalerie, à la tête duquel il se mit avec Loüis d'Ars; le second, de toute son infanterie, commandé par Chandenier & precedé du canon; le troisiéme, de

tout le reste de sa cavalerie ; conduit par Alegre. Du premier, étoit composée l'aîle droite de son armée, la gauche du troisiéme, & du second le corps de bataille. Mais la disposition qu'il en fit étoit telle, que ces trois corps sans se toucher ni être sur une même ligne, alloient en déclinant, avec un intervalle assez considerable entre la droite & le corps de bataille, comme entre le corps de bataille & la gauche, ce qui ne representoit pas mal les trois derniers doigts de la main. Consalve au contraire n'avoit mis sur les aîles qu'une partie de sa cavalerie, & au centre toute son infanterie, tant Espagnole qu'Allemande, separée l'une d'avec l'autre autant qu'il falloit pour donner lieu à quelques escadrons qui faisoient l'arriere garde, de passer entre deux sans y mettre le desordre. A la tête de l'infanterie étoit l'avant-garde formée de toute la cavalerie legere, que conduisoient Fabrice Colonne & Didaque Mendoze. Dès qu'on commença à marcher, il s'éleva une si grande poussiere, qu'elle ôta aux François la vûë de l'armée ennemie, & de la disposition de leur camp ; & bien-tôt après le canon venant à tirer rendit encore l'air plus

èpais & plus obſcur ; de ſorte que ce ne fut proprement que par la fumée que le canon des Eſpagnols nuiſit aux François : car pour ce qui eſt des coups partant de trop haut les boulets paſſoient par deſſus leurs têtes. Conſalve ne laiſſa pas de commander une ſeconde décharge, & à peine eut-il donné l'ordre, qu'un Officier vint luy dire à l'oreile & avec un air effaré, que par hazard, ou par quelque coup prémedité, le feu avoit pris à toutes les poudres qui étoient au parc de l'artillerie. Conſalve ſans ſe troubler d'un ſi fâcheux accident, & voulant perſuader à ſes troupes, qu'il ne pouvoit être interpreté qu'en bonne part, *Heureux preſage*, s'écria't-il, *voicy la victoire qui vient à nous, & le feu qui a paru dans nôtre camp, eſt le premier éclat de ſa lumiere. Laiſſons donc le canon qui nous ſéroit déſormais inutile, & ne nous ſervons que de nos armes de main.* Un moment après le Duc de Nemours s'avance avec la droite de ſon armée, pour affronter l'infanterie Allemande des ennemis & la cavalerie de leur gauche qui la ſoutenoit. Etant arrivé au bord du foſſé il ſe trouve arrêté tout court, & voyant qu'il n'y avoit pas moyen de le franchir à l'endroit

où il étoit, il coule tout le long de ce fossé avec sa troupe pour chercher un passage plus aisé & moins défendu. Mais pendant qu'il cherche le chemin de la victoire, il trouve celuy de la mort, ayant été jetté roide mort par terre d'un coup d'arquebuse ou de mousquet qui luy fut tiré. Chandenier le suit de près. Voulant s'opiniâtrer à passer le fossé avec l'infanterie qu'il conduisoit, les Allemans de l'armée Espagnole avec leur longues piques, & les Suisses avec leurs armes à feu. luy disputerent le passage avec tant de vigueur & de fermeté, qu'il y perdit une bonne partie de ses troupes. Et comme il se faisoit remarquer entre tous les autres, par l'éclat & la blancheur des plumes qu'il avoit sur la tête & que tout le monde visoit à luy, parmi la multitude des coups qu'on luy tiroit, il y en eut un qui le joignit au Duc de Nemours & le tua sur le champ comme luy. Le Duc n'étant plus, la cavalerie qui le suivoit perdit le cœur & quitta le champ de bataille. Ars & Alegre, quoyque fort éloignez l'un de l'autre, en firent de même, & sans trop sçavoir où ils alloient à cause de l'obscurité de la nuit, ils prirent le chemin, l'un de Benevent dans l'Abruzze,

bruzze, l'autre de Venouſe de la Baſilicate. A leur exemple tout le reſte de l'armée ſe débanda & ſe diſſipa tellement, que hors les eſcadrons qui ſuivoient ces deux Chefs, à peine pouvoit-on trouver quatre ou cinq ſoldats enſemble. La cavalerie Eſpagnole qui pouſſa long-temps ces derniers, en tua un bon nombre & fit encore plus de priſonniers, parmi leſquels ſe trouva Formans de la maiſon de Chaſtillon. Proſper Colonne étant entré le premier dans le camp des François, alla droit à la tente du Duc de Nemours, où il trouva un buffet chargé de quantité de vaiſſelle d'un beau vermeil, & avec cela un grand & magnifique repas qu'on avoit preparé pour le ſouper du General & de ceux qui devoient manger avec luy. Il regarda l'un & l'autre comme un fruit de la victoire & jugea qu'il pouvoit s'en accommoder. Il voulut même paſſer la nuit ſous la tente du Duc & coucher dans ſon lit, croyant apparemment que le ſommeil qu'il y prendroit ne pouvoit luy cauſer que des ſonges flateurs de victoire & de triomphe. Cependant Fabrice ſon frere & Conſalve étoient fort en peine de luy, &

après avoir fait chercher de tous côtez, ne pouvant en apprendre de nouvelles, ils commençoient à croire qu'il étoit mort ou prisonnier, ce qui leur causa une vive inquietude qui alloit se convertir en une plus vive douleur, si ce qu'ils apprehendoient fût arrivé. Le lendemain quant il vint se representer à eux, plein de joye & tout glorieux de son avanture, ils l'en feliciterent l'un & l'autre & luy témoignerent en même-temps, qu'il leur auroit fait plaisir de leur sauver une si mauvaise nuit. Un Auteur Italien assure, que du côté des François il demeura plus de quatre mille hommes sur la place, & que pour les Espagnols, à peine y en eut-il cent de tuez. D'autres diminuent beaucoup ce nombre des morts parmi les François, & prétendent que la perte qu'ils firent, ne fut point tant un massacre qu'une déroute. Il y en a qui ont écrit, que le Duc de Nemours attaqua d'abord les lignes avec beaucoup d'ordre & de regularité, & que l'infanterie Suisse, à la tête de laquelle étoit Chandenier, donna vigoureusement d'un côté, pendant que la Gasconne comman-

Paul Jove.

dée par le Baron de Molard, combatoit de l'autre; que n'ayant pû passer le fossé, à cause des trous, des pieux & des pointes de fer dont j'ay parlé, elles furent chargées vivement & contraintes de faire plusieurs pas en arriere; & que le Duc de Nemours voulant les remener à l'attaque par un autre endroit, reçût le coup de feu dont il mourut. Il est vray que de tous les combats que nous lisons dans l'histoire, il y en a peu dont le recit soit plus rempli de circonstances differentes & opposées, parceque l'action ayant été fort precipitée & peu éclairée du jour qui commençoit à tomber, ceux qui s'y étoient trouvez, se contentoient de la raconter chacun en particulier, comme ils l'imaginoient, plûtôt que comme elle s'étoit passée.

Cependant quelque contrarieté qu'on trouve sur cela entre les Ecrivains, il y a certains faits incontestables, sur lesquels ils s'accordent tous, & dont je me contenteray de toucher les principaux, avant que de passer à de nouveaux évenemens. Le premier est, que la bataille se donna sur le soir & presque à l'entrée de la

nuit, & que ce fut un Vendredy 28. d'Avril, l'an 1503, huit jours après que le Maréchal d'Aubigny avoit été batu par Cardonne & Andrade. Le second, que les François furent en effet arrêtez par les retranchemens, dont les Espagnols s'étoient couverts, & que sans cet obstacle, avec l'ardeur qui les portoit au combat, ils auroient pû penetrer dans leur camp, y mettre le desordre, & peut-être les obliger de se retirer ou de fuir devant eux. Aussi Fabrice Colonne qui avoit eu beaucoup de part à cette victoire, ne cessoit de repeter qu'elle étoit dûë toute entiere à un petit fossé, & à un terrein foible & peu élevé, & plûtôt une espece de parapet qu'un vray rempart. Précaution dont Consalve se servit habilement contre les François, & que ceux-cy négligeoient alors un peu trop, comme ils ont fait encore depuis, ou par audace ou pour s'épargner la peine de ce travail. Mais les guerres que nous avons vûës de nos jours, leur ayant fait comprendre par une experience réïterée, de quelle utilité ces retranchemens étoient à ceux qui s'en servoient, pour s'as-

ſurer le ſuccès de leurs entrepriſes, ils ont profité de leur exemple, & appris enfin à les vaincre par les mêmes voyes qu'ils avoient été vaincus. Un troiſiéme fait auſſi conſtant que ces deux premiers, eſt la mort de Loüis d'Armagnac, Duc de Nemours, en la maniere que je l'ay rapportée. Il étoit encore en la fleur de ſon âge, quand ce malheur luy arriva, & s'il avoit eu le temps de joindre l'experience au courage & à la valeur qu'il faiſoit éclater, rien ne luy eût manqué pour être placé parmi les Heros de ſon ſiecle. En luy s'éteignit la maiſon d'Armagnac, auſſi illuſtre par ſon ancienneté, que par diverſes alliances avec des Princes & des Princeſſes du ſang Royal. Sa deſtinée, quoyque deſaſtreuſe, le fut moins cependant que celle de Jacques d'Armagnac ſon pere, qui du regne de Loüis XI. l'an 1477. eut la tête tranchée à Paris, condamné à ce ſupplice comme criminel de leze-Majeſté. Heureux encore dans ſon malheur, d'avoir laiſſé un fils, qui par le mérite d'une mort glorieuſe pour le ſervice de ſon Prince & de ſa patrie, devoit effacer la honte de la

Siege de Doüay par le Maréchal de Villars, l'an 1712.

sienne. Ses biens, en punition de son crime, ayant été confisquez au Roy, le Comté d'Armagnac fut porté dans la maison d'Albret, par le mariage de Marguerite de Valois sœur du Roy François I. avec Henry d'Albret Roy de Navarre. Henry IV. son petit fils, le rapporta à la Couronne, & Loüis XIV. aujourd'huy regnant en fit don à Henry de Lorraine Comte d'Harcour le 20. de Novembre l'an 1645. Ce dernier étant décedé en 1666. l'a laissé à Loüis de Lorraine, grand Ecuyer de France, moins honoré du titre de Comte d'Armagnac, qu'il ne le rehausse luy-méme par la splendeur de sa naissance & de son mérite. Enfin un dernier fait, dont pas un Auteur ne disconvient, est que la perte de la bataille de Cerignole fut la décadence, & la ruine entiere du parti François dans le Royaume de Naples, Consalve avec son activité & sa prudence ordinaire, ayant profité de la conjoncture, pour relever celuy d'Espagne, & assurer à Ferdinand son maître, un Royaume entier, qu'il avoit consenti deux ans auparavant, de partager avec la France. De sçavoir présentement ce qui

porta Ferdinand à revenir ainsi contre sa parole, & quelle raison il eut de pretendre que tout luy étoit dû, après s'être contenté d'une partie, c'est ce qu'il faut éclaircir en peu de mots avant que de reprendre la suite des progrès & des nouveaux exploits de Consalve.

Fin du premier Tome.

2rl
r